


Victus
est.
SANS

L: Minne

VIES
DES
PLUS CELEBRES
MARINS.

VIE
DE RUITER,

LIEUTENANT - AMIRAL - GÉNÉRAL DE HOLLANDE ET DE WEST-FRISE.

Par M. Richer, Auteur de plusieurs Ouvrages de Littérature.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez BELIN, Libraire.

1789.

Avec approbation et privilege du Roi.

VIE DE RUITER.

PENDANT que la Hollande armoit contre l'Angleterre ; l'Angleterre, de son côté, armoit contre la Hollande : quatre-vingt-un vaisseaux de guerre étoient dans la Tamise tout prêts à partir, sous le commandement du prince Robert et du général Monk, duc d'Albermale.

Ruiter sortit du Texel le 8 de juin 1666 ; dirigea sa marche vers les côtes d'Angleterre, pour y chercher la flotte angloise et lui

livrer combat. Lorsqu'il fut à la hauteur du pas de Calais, il fit le signal à tous les capitaines de venir à son bord, où il leur tint ce langage : « Le tems où nous allons en venir aux mains s'approche. Nous avons affaire à un ennemi fier, présomptueux et qui cherche notre perte : le salut de la Hollande, la conservation de nos femmes, de nos enfants, de nos familles, dépend aujourd'hui de notre valeur et de notre prudence. Effaçons la honte que nous a causée la défaite de l'an passé. Attendons-nous à une vigoureuse résistance ; les Anglois sont bons marins et bons soldats : mais il faut vaincre ou mourir. D'ailleurs notre cause est juste, et nous

pouvons espérer en la protection divine. Les lâches qui ne suivront pas mon exemple, doivent s'attendre à une mort honteuse, en voulant en éviter une glorieuse. »
Ils lui répondirent tous, d'une voix unanime, qu'ils étoient prêts à se sacrifier pour la patrie, et retournerent à leur bord.

La flotte hollandoise continua sa route ; jeta l'ancre le 11 de juin au matin entre le canal et la Tamise. Vers neuf heures du matin, les gardes avancées firent connoître, par un signal, qu'elles appercevoient l'ennemi : sur les onze heures, on vit l'armée angloise qui avançoit en ordre de bataille. Ruiter va combattre : il est arrivé au moment où il aspire. Il donne

ses ordres avec ce sang-froid, cette prudence qui annonce alors les héros. Les officiers, les soldats de sa flotte l'admirent et se proposent de vaincre ou de périr: mais la confiance de leur chef est, pour eux, un présage de la victoire. La flotte angloise avançoit toujours. Le lieutenant-amiral Tromp, qui se trouvoit à l'avant-garde, commença le combat vers une heure après midi. Ruiter attaque de son côté avec cette impétuosité qui lui est ordinaire, même naturelle : tous les capitaines suivent son exemple. Les Anglois faisoient faux côté et penchoient extraordinairement à babord par l'impétuosité du vent. Ainsi ils ne pouvoient se servir

de leurs batteries du premier pont, et plusieurs des autres canons plongeoient dans l'eau. Les Hollandois, au contraire, se servoient de toutes leurs batteries et foudroyoient les ennemis. Le combat fut cependant soutenu avec une opiniâtreté et une valeur égale de part et d'autre : on voyoit des mâts, des voiles brisés, des hommes renversés, et le combat continuoit. Sur les quatre heures après midi, on vit une frégate angloise de cinquante canons couler bas, après avoir reçu toute la bordée de Ruiter. Les deux armées combattirent dans la même position jusqu'à cinq heures; que les Anglois changerent de bord, faisant vent arriere pour éviter les bancs

de Flandre. Alors l'escadre des lieutenans-amiraux Evertsz et de Vries, qui n'avoit pu s'approcher des Anglois, parce qu'elle étoit trop loin au vent, profita de leur mouvement, les attaqua avec une impétuosité incroyable, et coupa quelques-uns de leurs vaisseaux qui étoient si désemparés qu'ils ne pouvoient suivre leur flotte; elle en prit trois.

Cependant le général Monk combattoit avec un courage qui tenoit du désespoir. Il étoit dix heures du soir que les deux armées étoient encore aux prises. Enfin la nuit les obligea de se séparer. On s'occupa de part et d'autre à réparer les vaisseaux qui étoient endommagés, et on se

prépara à recommencer le combat. Le lendemain, dès que le jour parut, Ruiter donna le signal aux lieutenans - généraux et aux capitaines de se rendre à son bord, pour les engager à soutenir le combat qui alloit commencer avec la même vigueur que le premier. Lorsque le soleil fut levé, on découvrit la flotte angloise mouillée à une lieue au vent de celle de Hollande. Elles porterent l'une sur l'autre avec une égale intrépidité; celle de Hollande courant au nord-ouest, et celle d'Angleterre au sud. Ruiter, en abordant les Anglois, fit revirer au sud, afin de courir le même bord qu'eux. Les Anglois ne chercherent pas l'avantage du vent; ils arriverent

vent arriere sur lui. Ainsi les deux armées passerent l'une devant l'autre, en faisant un feu terrible : quantité de vaisseaux furent incommodés de part et d'autre dans leurs manœuvres ; et l'on se hâta de les racommoder, lorsque les flottes se furent dépassées. Un calme les retint quelque tems dans l'inaction ; mais, sur les dix heures du matin, un vent frais se leva, et elles gouvernerent encore l'une sur l'autre. A midi, les Hollandois se trouverent si près des Anglois, que Ruiter fit le signal d'aborder : mais il entendit, tout-à-coup, un feu terrible d'artillerie qui partoit de la flotte angloise. Il se douta qu'il y avoit quelques-uns des siens au milieu des ennemis,

mis, et prit, sur-le-champ, la résolution d'aller les secourir et de percer jusque là avec son escadre : son courage l'y conduisit : il trouva Tromp qui, se livrant à une intrépidité, peut-être imprudente, avoit pénétré, lui cinquieme, jusqu'au milieu des ennemis qui cherchoient à l'accabler, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, si Ruiter ne fût arrivé. Les cinq vaisseaux étoient tout démâtés et tout criblés. La plupart de leurs matelots, de leurs soldats, plusieurs officiers même avoient été tués; presque tous les autres étoient blessés. Ruiter écarta les Anglois, débarrassa Tromp; ramena les cinq vaisseaux, à l'exception d'un qui avoit été

brûlé : les quatre autres ne pouvant plus servir, il les fit remorquer au Texel. Toute l'armée hollandoise se rangea auprès de son général ; s'arma de son courage, attaqua les ennemis avec tant d'impétuosité, qu'elle coula bas six de leurs vaisseaux et en brûla un. Dans ce terrible combat, les Anglois dirigeoient tous leurs coups sur Ruiter : son grand mât de hune fut abattu ; tomba dans le vaisseau avec le pavillon et la flamme : il fut en même tems désemparé de tous ses agrêts. Aussi-tôt Ruiter envoya la flamme au bord du lieutenant-amiral Van-Nès, avec ordre de la faire arborer sur son pavillon, et de faire les fonctions de général, jusqu'à ce que son

vaisseau fût rétabli. Alors il se laissa devirer un peu sous le vent de son armée, enjoignant à Van-Nès de porter de nouveau sur l'ennemi avec le gros de la flotte, ce qui fut exécuté avec autant de prudence que de valeur : les Hollandois passerent et repasserent à côté des Anglois, et l'on fit un feu terrible de part et d'autre. Les derniers, voyant les Hollandois prêts à venir encore sur eux, se retirerent à toutes voiles, vers leurs côtes, et la nuit les favorisa dans leur fuite. Pendant ce tems, Ruiter se tenoit sous le vent de son armée, aussi près d'elle qu'il lui étoit possible, et faisoit travailler avec la plus grande diligence à réparer son vaisseau. Les Hollan-

dois poursuivoient les Anglois avec toute la promptitude dont leurs vaisseaux étoient capables : les derniers, pour leur échapper et gagner la Tamise, mouilloient leurs voiles, mettoient en usage tout ce que l'expérience peut enseigner à cet égard ; ils brûlerent même quelques-uns de leurs vaisseaux qui étoient mauvais voiliers, parce qu'ils craignoient que les Hollandois ne s'en emparassent. Cependant le chevalier George Askue, vice-amiral d'Angleterre, qui commandoit le *Prince Royal*, monté de quatre-vingt-douze pieces de canon et de six cents vingt hommes d'équipage, donna sur un banc nommé Galper, qui est à l'embouchure de la Tamise ; il fit

tous les signaux accoutumés pour demander du secours ; mais la frayeur ne permit pas aux Anglois d'aller lui en donner. Il fut dans l'instant environné par une multitude de vaisseaux hollandois : se voyant hors d'état de se défendre, il amena le pavillon.

Ruiter, qui avoit fait radouber son vaisseau autant qu'il étoit possible dans la conjoncture présente, rejoignit sa flotte. Craignant que le *Prince Royal*, dont on venoit de se rendre maître, ne gênât son armée, sans pouvoir lui être utile, il y fit mettre le feu, et envoya le vice-amiral Askue à la Haye.

A peine cetre expédition étoit ch evée, que les Hollandois apperçurent vingt-cinq vaisseaux anglois

qui venoient du sud-ouest. Ils étoient commandés par le prince Robert qui avoit été détaché avec une escadre vers le canal, pour y rassembler encore quelques vaisseaux dePortsmouth et dePlimouth, et faire ensuite route versl'ouest, afin d'y attendre et combattre l'armée de France, qui, selon le bruit commun, venoit sous le commandement du duc de Beaufort, et devoit se joindre à celle des Hollandois; mais, ne l'ayant point rencontrée, il venoit au secours de celle d'Angleterre. Si-tôt que les Hollandois l'apperçurent, ils porterent sur lui : il les évita et joignit les débris de l'armée angloise, le 13 de juin au soir, et fort tard. Le général Monk lui

rendit compte de ce qui s'étoit passé dans les deux journées précédentes. Ils déciderent qu'il falloit combattre encore le lendemain, et que le prince Robert auroit l'avant-garde avec son escadre dont les vaisseaux étoient tout frais. La flotte angloise se trouva composée de soixante-un vaisseaux de guerre ; celle de Hollande l'étoit de soixante-quatre ; mais ils avoient essuyé un combat de deux jours consécutifs, étoient tous fatigués : le reste étoit allé en Hollande pour y conduire les prises et se radouber.

Ruiter, voyant que les Anglois se disposoient à lui livrer un troisieme combat, fit ses préparatifs pour le soutenir : son courage ne

lui permettoit pas de fuir le danger : il espéroit que son exemple exciteroit ses officiers et ses soldats; fit signal de conseil ; exhorta les capitaines à s'acquitter de leur devoir ; prescrivit à chacun l'ordre qu'il devoit suivre. « Les armées navales d'Angleterre et de Hollande, dit-il, sont encore en présence les unes des autres ; les combats que nous venons d'essuyer nous font connoître jusqu'où peuvent aller les efforts des Anglois : il faut leur montrer encore aujourd'hui que nos forces et notre courage ne sont pas épuisés. Nous n'avons plus qu'une action à soutenir contr'eux ; n'y perdons pas la gloire que nous avons acquise dans les deux précédentes. Souve-

nons nous que notre patrie, nos femmes, nos enfans, objets de nos respects et de notre tendresse, attendent de nous leur conservation. Les ennemis auxquels nous avons à faire aujourd'hui sont les mêmes que nous vîmes hier fuir devant nous : armons nous de ce courage qui les épouvanta ; élançons nous sur eux. Enfin il faut vaincre, pour ne pas devenir la proïe de barbares ennemis qui nous jetteront dans des prisons où ils nous laisseront périr par la faim, la misere et l'infection. Songeons à nous secourir mutuellement : j'espere qu'avec la protection du ciel, nous remporterons une victoire complette : marchons à l'ennemi. »

Le combat commença le lundi 14 de juin, lendemain de la pentecôte, sur les huit heures du matin, entre le Forland d'Angleterre et les bancs de Flandre, en pleine mer, et à huit lieues de terre. L'armée hollandoise, qui étoit au vent, pénétra par trois endroits différens au milieu des Anglois, et dispersa quelques-uns de leurs vaissseaux. Ruiter revira sur eux, courant au sud; les Anglois mirent le cap sur les Hollandois. Cette manœuvre se fit jusqu'à trois fois : la mêlée devint enfin furieuse, et la victoire resta chancelante pendant le jour entier. Un vice-amiral hollandois nommé Liefde, montoit un vaisseau de soixante piéces de canon,

il se trouva flanc-à-flanc du vice-amiral de l'escadre du prince Robert, qui étoit de quatre-vingt canons de fonte ; il s'en approcha de si près qu'il s'en falloit très-peu que les bouts de leurs vergues prolongées ne se touchassent : ils s'envoyoient continuellement leurs bordées d'en haut et d'en bas ; se désemparerent réciproquement et tuerent une multitude étonnante de gens des deux équipages. Ruiter, à qui rien n'échappoit, vit le danger auquel Liefde étoit exposé ; écarta les vaisseaux ennemis qui l'environnoient lui-même et dirigeoient tous leurs coups sur son vaisseau ; arriva auprès du vice-amiral et le débarrassa. Le combat recommença avec une

ſureur égale de part et d'autre : tous les canons des deux flottes tiroient ensemble : le lieu qu'elles occupoient n'étoit qu'un mêlange de feu et de fumée. Ruiter, semblable à un lion dont le carnage irrite la fureur, fait le signal dont il est convenu pour monter à l'abordage. A l'instant, ce héros, Tromp, Meppel, Bankert, de Vries, Van-Nès, Liefde, Evertsz, etc. s'élancent sur les Anglois, les serrent, les mettent en désordre et les forcent de prendre la fuite. Ce fut sur les sept heures du soir, après un combat d'onze heures. Les Hollandois poursuivirent les Anglois avec vivacité; mais un brouillard survint tout-à-coup, força Ruiter de

donner

donner le signal du ralliement et de la retraite. Il étoit trop prudent pour exposer ses vaisseaux à s'écarter les uns des autres pendant les ténebres, ou à échouer sur les bancs et sur les hauts fonds qui sont très-communs dans cet endroit. Il conduisit sa flotte au Vielingen. On donna des relations de ces trois combats dans presque toutes le langues, et elles s'accordoienr à faire l'éloge de Ruiter. On y vantoit sa prudence, ses talens et sa valeur. Il avoit disposé son armée dans un si bel ordre, l'avoit postée si avantageusement, que les Anglois firent en vain les plus grands efforts pour y pénétrer et y mettre le désordre. Il avoit l'œil par-tout ; examinoit tous les

mouvemens et toutes les manœuvres des deux armées : il faisoit toujours à propos les signaux de porter sur l'ennemi, ou de changer de bord. Il ne négligeoit aucune occasion de pénétrer lui-même dans la flotte angloise, ou d'y faire pénétrer les siens, dès qu'il voyoit le moyens de la doubler, ou de couper quelques-uns de ses vaisseaux et de les couler à fond. Si, par un excès de courage, quelque capitaine hollandois s'étoit trop avancé et étoit tombé sous le feu des ennemis, il alloit le dégager avec une intrépidité héroïque; de sorte qu'il régloit les différentes parties de son armée, aussi-bien que le corps : c'étoit enfin lui qui tenoit le gouvernail ; il étoit l'ame

de l'armée et ouvroit le chemin à la victoire. Les Anglois dirigerent contre lui plusieurs brûlots, espérant qu'ils battroient facilement les Hollandois, s'ils réussissoient à faire périr leur général.

On vanta la valeur de Tromp qui bravoit les plus grands périls: il pénétroit au milieu des ennemis avec une vigueur incroyable; changeoit de bord avec une vîtesse surprenante. Les ennemis n'osoient tenir devant son pavillon, et le voyant souvent arboré à de nouveaux vaisseaux, ils demanderent s'il y avoit cinq ou six Tromps dans l'armée de Hollande. Les autres officiers généraux de l'armée hollandoise firent aussi admirer leur courage. M. le prince de Mo-

naco, le comte de la Guiche et le marquis de la Ferté; qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'étoient rendus à la flotte hollandoise, pour apprendre l'art de la marine sous un maître tel que Ruiter, combattirent ce jour-là sur le bord de ce grand homme, et y donnerent toutes les marques de courage qu'on pouvoit attendre de trois seigneurs de leur naissance. Le comte fut blessé à l'épaule et au bras. Il avoua, lorsque le combat fut fini, que parmi tous les objets terribles qui avoient pu se présenter à son imagination, il n'y avoit rien qui approchât de l'horreur de cette bataille, et qu'il l'avoit trouvée incomparablement plus terrible que toutes celles qui se donnent sur terre.

La victoire coûta beaucoup de sang aux Hollandois : ils perdirent plusieurs officiers généraux, plusieurs capitaines qui donnerent, avant leur mort, les preuves les plus éclatantes de courage, environ huit cents matelots et soldats. Le nombre des blessés montoit à onze cents cinquante. Du côté des Anglois, la perte fut bien plus considérable. Selon les relations des quatre combats, ils eurent six mille hommes tués, parmi lesquels se trouverent le vice-amiral Barcley, et une quantité prodigieuse de capitaines. Les Hollandois amenerent en outre trois mille prisonniers dans leurs ports. Les Anglois perdirent vingt-trois vaisseaux de guerre, dont dix-sept furent brû-

lés ou coulés bas ; les six autres furent pris par les Hollandois.

Si-tôt que la nouvelle de cette éclatante victoire fut arrivée dans les Provinces-Unies, la joie se répandit pas-tout ; on sonna les cloches dans toutes les villes, dans tous les villages : les chefs de la république, les nobles, les bourgeois, les paysans, chantoient tous au même instant les louanges de Ruiter. Les états-généraux ordonnerent de rendre à Dieu des actions de graces dans toutes les églises, et de l'invoquer pour la conservation de Ruiter. Ce jour-là, les travaux furent suspendus dans la Hollande ; chacun se fit une loi de participer à la joie publique. La nuit, on mit des lumie-

res à toutes les fenêtres, et on alluma des feux devant toutes les portes.

Ces réjouissances, les cris d'allegresse qui s'élevoient de toutes parts faisoient un triomphe bien glorieux pour le grand Ruiter. Les poëtes célébrerent à l'envi sa victoire : la renommée la publia bientôt dans tout l'univers, et tous les Princes lui firent faire des complimens par leurs ambassadeurs en Hollande.

Il est incroyable et cependant vrai, que les Anglois se vanterent d'avoir remporté une victoire complètte sur les Hollandois ; ils publierent dans leurs papiers que ceux-ci avoient pris la fuite aprés une perte considérable : ils firent plus, ils ordonnerent de chanter

le *Te Deum* dans toutes les églises de Londres et de faire des feux de joie. La politique ordinaire du Gouvernement de cette nation, fut sans doute cause qu'on déguisa la vérité. On avoit besoin de matelots et de subsides.

Les états-généraux furent instruits de ce qui se disoit et se passoit en Angleterre ; mais ils avoient des preuves si convaincantes de la victoire que Ruiter avoit remportée sur l'armée navale de cette nation, que le 15 de juin ils lui écrivirent une lettre conçue en ces termes :

Nous sommes extrêmement satisfaits de votre courage et de votre prudence, qui, avec l'aide du Tout-Puissant, vous ont fait remporter

une victoire complette sur nos ennemis. Nous aurions souhaité que vous eussiez laissé la flotte en mer, ou au moins une partie, pendant vingt-quatre heures après le combat, pour marque d'une entiere victoire. Ruiter leur répondit qu'il l'auroit fait ; mais que les vaisseaux étoient en trop mauvais état, et les équipages trop fatigués pour tenir la mer ; que d'ailleurs il manquoit de munitions et principalement de poudre. Ces raisons parurent plausibles et on approuva sa conduite.

Le second jour après que l'armée fut rentrée au Wielingen, les états de Zélande inviterent Ruiter à dîner à Middelbourg, où on lui fit tous les honneurs qu'on crut devoir à un homme

qui soûtenoit avec tant d'éclat la gloire de la nation. Les états-généraux lui envoyerent trois tonnes d'or, ou trois cents mille livres, monnoie de France, pour donner aux officiers et aux soldats les récompenses qu'il avoit promises, et en laisserent la distribution à sa prudence. Il étoit retourné au Wielingen pour faire réparer les vaisseaux le plus promptement qu'il seroit possible; il restoit nuit et jour sur le port; excitoit les ouvriers, en mettant souvent la main à l'ouvrage; leur promettoit et leur donnoit des récompenses; l'intérêt de la Patrie étoit son unique objet. Il rioit, en voyant les autres officiers aller à la Haye, à Amster-

dam, chercher et, pour ainsi dire, demander des éloges : c'étoit assez pour lui de les avoir mérités.

Il fit travailler avec tant de diligence, qu'en très-peu de tems tous les vaisseaux furent réparés. On lui envoya ceux qu'on avoit fait construie dans différens ports, et la flotte se trouva composée de quatre-vingt vaisseaux et de huit brûlots : elle fut encore augmentée par la suite. Les états-généraux, voulant lui donner une preuve de leur confiance, lui envoyerent carte blanche, et il mit à la voile le 4 de juillet, dix-neuf jours après son entrée dans le port. Il avoit intention d'aller jusque dans la Tamise, pour surprendre les ennemis ; mais les

pilotes n'oserent se charger de conduire une armée si considérable dans une riviere qu'ils ne connoissoient pas, et le lieutenant-amiral-général fut obligé de changer de projet. D'ailleurs le vent lui devint si contraire, qu'il ne put rien entreprendre pendant neuf jours. Voyant qu'il devenoit un peu plus favorable, il résolut de faire une descente en Angleterre; mais il trouva les côtes si bien gardées, qu'il crut que ce seroit une imprudence de la tenter.

Les Anglois, étonnés de voir que les Hollandois s'étoient mis si promptement en état de venir les braver jusque sur leurs côtes, firent toute la diligence possible pour équiper leur flotte et la mettre

mettre en état de sortir. Ruiter en fut informé, et se doutant qu'il seroit bientôt obligé de leur livrer bataille, il ne voulut pas rester entre les bancs qui sont répandus sur ces parages; fit le signal d'avancer en pleine mer. La flotte hollandoise se disposoit à lui obéir, lorsque quatre seigneurs françois se rendirent dans une barque, au bord de Ruiter; lui présenterent des recommandations de la part du comte de Charost, gouverneur de Calais, et le prierent de permettre qu'ils se trouvassent au premier combat naval qu'il livreroit. Ces trois seigneurs étoient le chevalier de Lorraine, second fils de Henri de Lorraine, comte de Harcourt,

grand écuyer de France, et gouverneur d'Anjou, jeune homme âgé de vingt-trois ans ; Armand du Cambout, ou le chevalier de Coaslin, fils de César du Cambout, marquis de Coaslin, colonel des suisses, et de Magdeleine, fille de Pierre Seguier, Chancelier de France et duc de Villemore ; le Chevalier de Cavoi et le baron de Busca. Ruiter, qui avoit trop de monde à son bord, ne put les y garder avec leur suite : il les pria d'aller sur le vaisseau nommé l'*Utrecht*, l'un de ses matelots, parce qu'ils y seroient plus commodément ; leur assurant qu'ils pourroient passer sur le sien, lorsque le combat commenceroit. Au reste il admira le courage de

ces jeunes seigneurs qui venoient pour se trouver à une bataille qui ne pouvoit manquer d'être fort sanglante.

La flotte hollandoise exécuta les ordres de Ruiter ; se mit en pleine mer, pour y attendre celle des Anglois, qui étoit forte de quatre-vingt-dix vaisseaux et de dix-neuf brûlots : elle ne descendit cependant la Tamise que le 29 de juillet. Ce retard prouva que les Anglois avoient été plus maltraités que les Hollandois, puisqu'il leur falloit plus de tems pour se remettre en mer.

Le lendemain 30 de juillet, Ruiter fit le signal de conseil. Il dit aux officiers : « Pour vous engager à défendre votre patrie,

le secours du langage est inutile ; braves Hollandois, vos victoires passées vous ont conduits ici ; c'est pour y acquérir une nouvelle gloire : votre courage seul vous suffit : voilà l'ennemi, allons à la victoire ». Le 4 août, la flotte angloise avança sur celle des Hollandois en ordre de bataille : elle étoit commandée par le général Monk, duc d'Albermale, et par le prince Robert. Les deux armées se rencontrerent sur le midi et se livrerent combat à l'instant. Le calme ayant empêché une partie des vaisseaux hollandois de joindre le gros de l'armée, Ruiter, qui étoit trop avancé pour reculer, fut obligé de soûtenir l'effort de toute la flotte angloise

avec la moitié de la sienne. Il espéroit que Tromp et les autres officiers généraux se hâteroient de le joindre, mais ils avoient cargué leurs voiles et s'arrêterent à deux lieues de sa division. Le lieutenant-amiral Evertz l'avoit suivi avec la sienne qui formoit l'avant-garde de la flotte hollandoise; mais il se trouva trop de l'avant : les Anglois pénétrerent au milieu des deux escadres et les diviserent. Les quatre seigneurs françois qui étoient passés sur le bord de Ruiter pour combattre sous ses yeux, firent attention à la conduite de Tromp et demanderent ce que cela vouloit dire : mais on ne put leur donner une réponse satisfaisante. Ruiter fut

environné d'une multitude de vaisseaux ennemis qui dirigeoient tous, en même-tems, leurs coups sur le sien. Dans ce danger il montra toute la grandeur de son courage : secondé par un très-petit nombre des siens, il fit un feu si terrible qu'il força les Anglois de s'écarter. Lorsque la fumée qui l'environnoit fut dissipée, il apperçut que l'escadre de Zélande et de Frise, conduite par le lieutenant-amiral Evertsz, et qui formoit l'avant-garde de la flotte hollandoise, prenoit la fuite : il fit tirer plusieurs coups de gros canon pour la rappeller ; mais ce fut en vain. Monk, voyant ce qui se passoit, revint avec impétuosité sur Ruiter et dans l'espérance de l'en-

lever : mais ce héros excita, par son exemple, ceux qui étoient restés autour de lui, soûtint les efforts de l'ennemi et le força encore de reculer. Pendant que Ruiter déployoit ainsi son courage contre Monk, le brave Van-Nès soutenoit un combat terrible contre le vice-amiral de l'escadre rouge des Anglois.

Ruiter, voyant que le reste de sa flotte ne venoit pas à son secours, sentit qu'il lui étoit impossible de résister plus long-tems : ses vaisseaux étoient presque tout désemparés ; on ne pouvoit, pour ainsi dire, plus servir le canon, à cause de la quantité de morts et de blessés qui étoient sur ses vaisseaux : il commença à faire retraite à peti-

tes voiles. Se voyant donc forcé de se battre en retraite, il courut peu-à-peu vers le sud, mais, sans avancer beaucoup, parce qu'il espéroit que Tromp viendroit à la faveur de la brume, le joindre avec sa division, et qu'ils retourneroient ensemble au combat. La fumée qui l'environnoit s'étant dissipée, il apperçut Tromp à trois lieues de lui au nord-ouest, qui combattoit contre l'escadre bleue angloise. Le soir il joignit l'escadre de Zélande et de Frise, qui étoit commandée, comme nous l'avons dit plus haut, par le lieutenant-amiral Evertz, et s'étoit retirée du combat. On lui apprit que les principaux officiers, tels qu'Evertsz et Hides de Vries, Koenders,

etc. avoient été tués après un combat terrible ; que deux vaisseaux de cette escadre avoient été brûlés ; que les Anglois en avoient coulé un bas ; qu'enfin la mort d'Evertsz et de Vries avoit jeté une telle consternation dans l'escadre, qu'elle avoit pris chasse, sans faire attention aux signaux du lieutenant-amiral-général. Ceux qui avoient le plus d'expérience dans la marine, assurerent que le grand calme avoit retenu les Hollandois trop écartés les uns des autres, et empêché d'avancer en même-tems sur l'ennemi ; leur avoit enfin ravi la victoire.

Deux jours après Ruiter sut ce qui s'étoit passé dans l'escadre de Tromp. Lorsque le lieutenant-ami-

ral-général avoit mis le cap sur l'escadre rouge des ennemis, Tromp avoit fait appareiller et s'étoit avancé en louvoyant, vers l'escadre bleue, commandée par Jérémie Smith : il avoit lâché toute sa bordée sur un vaisseau anglois de soixante-six pieces de canon et de trois cents quarante hommes d'équipage ; l'avoit désemparé et y avoit ensuite mis le feu ; tout l'équipage avoit péri, à l'exception de quarante hommes. Dans le même instant, le lieutenant-amiral Tromp avoit engagé contre les Anglois un combat très-rude, et qui avoit duré plusieurs heures. Le vice-amiral anglois avoit été secouru plusieurs fois par des vaisseaux frais ; mais la valeur de

Tromp rendoit tous ses efforts inutiles. Cependant son vaisseau avoit été percé de toutes parts et pouvoit à peine tenir la mer : il y avoit cinq pieds d'eau et presque toutes ses poudres étoient mouillées ; son grand mât avoit été percé en sept endroits, et le calme qui avoit duré pendant presque tout le combat l'avoit empêché de changer de bord. On avoit travaillé avec tant d'ardeur et de promptitude, qu'on étoit parvenu à arrêter les voies d'eau. Enfin l'escadre angloise avoit pris la fuite, et Tromp l'avoit poursuivie pendant toute la nuit, sans s'occuper du lieutenant-amiral-général, ce qui fut blâmé par plusieurs officiers.

Ruiter continua à faire retraite

pendant toute la nuit, et faisoit réparer son vaisseau autant que sa situation pouvoit le permettre. Les ennemis le suivirent de si près, qu'on pouvoit se parler d'un bord à l'autre. Van-Nès ne le quitta pas, et fit comme lui réparer son vaisseau pendant la marche.

A la pointe du jour, Ruiter fit monter au mât de hune, pour voir où étoit son arriere-garde : on lui dit qu'on ne la voyoit pas et que les ennemis le suivoient toujours. Il appella son gendre Jean de Witte, qui étoit capitaine de soixante soldats ; lui dit de leur ordonner de laisser leurs mousquets sur le pont, et d'aller au canon remplacer les matelots morts ou blessés.

Les Anglois tenoient alors Ruiter

environné de presque tous les côtés. La plus grande partie étoit rangée autour de lui en forme de croissant, au vent, sous le vent, à son arriere, et il étoit presque seul. Les Anglois firent un feu terrible sur lui : les boulets et les balles tomboient sur son vaisseau comme la grêle. Les nouvelles voiles qu'il avoit enverguées furent à l'instant mises en pieces. Il se trouva enfin dans une situation si terrible, qu'il crut que toute la flotte hollandoise étoit perdue, et qu'il n'y avoit plus aucun espoir pour lui ni pour ceux qui l'accompagnoient. Il fit venir à son bord le brave Van-Nès, lui demanda en quel état il étoit. Van-Nès lui répondit : *Je ne suis pas trop bien* ;

mon vaisseau est presque désemparé : ce qui me reste d'hommes est ou blessé ou accablé de fatigue. Ils passerent tous deux dans la dunette, pour conférer ensemble. Ruiter reprit : *Nous voici au milieu des ennemis avec sept ou huit vaisseaux seulement et tous en mauvais état ; que ferons-nous ?* Van-Nès lui répondit : *Il faut toujours nous battre en retraite. C'est bien mon intention*, repliqua Ruiter, *car nous n'avons pas des forces suffisantes pour tenir contre un si grand nombre d'ennemis. Que notre position est déplorable ! je voudrois être mort. Je voudrois l'être aussi*, dit Van-Nès ; *mais la mort ne vient pas quand on la desire.* Il n'est pas étonnant que deux aussi braves capitaines que

Ruiter et Van-Nès desirassent la mort dans l'état déplorable où ils se trouvoient. Ils se voyoient abandonnés de tout leur monde, près d'être battus et faits prisonniers par des ennemis qu'ils avoient vaincus et mis en fuite peu de tems auparavant. Ils sortirent de la dunette, et Van-Nès lui dit adieu : en se quittant, ils se promirent mutuellement de ne pas s'abandonner, de périr ou de se dégager ensemble.

Les Anglois n'osoient aborder; mais ils continuoient à tirer avec une promptitude incroyable. Au moment où Ruiter et Van-Nès venoient de sortir de la dunette, un boulet y passa et emporta le siege sur lequel ils s'étoient assis,

Lorsque Van-Nès fut repassé à son bord, il fit tous ses efforts pour rester à l'arriere du général, et repousser les ennemis. Alors les Anglois virerent en canonant de leurs pieces de chasse sur la petite escadre hollandoise qui leur répondit de l'arriere avec la plus grande vigueur, en courant au sud-est, et quart-au-sud, afin d'avancer plus vîte; car, se sauver dans un si pressant danger, c'étoit vaincre. Monk chassoit sur Ruiter avec une ardeur incroyable : il brûloit du desir de le prendre et d'emmener ce héros en Angleterre : il l'espéroit même et se repaissoit déja de la gloire dont il seroit couvert. Pour y réussir, il chercha tous les moyens possibles de mettre le

feu au vaisseau de Ruiter; envoya dessus plusieurs brûlots: un entr'autres s'en approcha si près qu'on crut qu'il seroit impossible de l'empêcher d'aborder et de jeter les grapins. Ruiter, qui conservoit son sang froid même dans les plus grands dangers, fit promptement armer quatre chaloupes, distribua dessus quarante-huit hommes dont la valeur et l'adresse lui étoient connues. Les quatre seigneurs françois voulant signaler leur courage, s'élancerent sur une des chaloupes. Cependant le brûlot avançoit et étoit si bien dirigé qu'il se trouva tout près du vaisseau de Ruiter. Alors ce grand homme fit promptement pousser la barre de son gouvernail tout-à-

fait sous le vent et brasser les voiles à stribord : par cette manœuvre, le brûlot lui demeura de l'arriere et ne put l'aborder. En même-tems Ruiter lui envoya sa bordée, et ordonna aux quatre chaloupes de partir et d'aller sur lui. Elles avancerent avec intrépidité, firent un feu terrible de mousqueterie ; les Anglois effrayés mirent si promptement le feu à leur brûlot, qu'un de leurs vaisseaux de soixante-dix pieces de canon, qui l'avoit conduit et se trouvoit très-près de lui, pensa être brûlé. L'équipage du brûlot se sauva en partie dans la chaloupe, en partie à la nage. Le vaisseau de soixante-dix pieces de canon s'approcha, en fuyant, très-près de

Van - Nès qui le maltraita beaucoup. Les seigneurs françois qui étoient dans une des chaloupes vouloient aller à lui et tenter de le prendre ; mais Ruiter ne voulut pas qu'ils s'exposassent à un si grand danger : il fit rappeler les chaloupes et leur défendit de hasarder ainsi leur vie. Le général Monk, voyant qu'il n'avoit pas réussi comme il l'espéroit, chercha à couler bas le vaisseau du général hollandois : il fit passer à ses côtés un nombre considérable de ses vaisseaux, y passa lui-même, et tous lui envoyerent leurs bordées : le feu que Ruiter essuya dans ce moment fut si terrible qu'il sembloit que son vaisseau alloit voler par éclats. Il étoit,

pour ainsi dire, au-dessus des forces humaines de supporter un assaut si terrible. Le courage de Ruiter qui avoit toujours bravé les dangers, chancela dans ce moment. Il s'écria devant son gendre de Witte : *O Dieu ! faut-il que je sois si malheureux ! Entre tant de boulets, n'y en aura-t-il point un qui m'emporte !* De Wite lui dit : *Quoi ! mon pere, vous vous livrez ainsi au désespoir ! Ne s'agit-il donc plus que de mourir ! Hé bien, il faut revirer et aller combattre au milieu des ennemis, jusqu'à ce que le désespoir nous ait fait trouver la mort.* Alors ce héros, revenant à lui-même, repliqua : *Si j'agissois ainsi, tout seroit perdu : mais si je puis me conserver avec ces vais-*

seaux et les tirer du péril, on pourra revenir encore au combat. Il continua de se défendre avec le petit nombre de vaisseaux qui l'accompagnoient. Comme il commençoit à approcher des bancs, le général Monk fit un signal auquel tous les Anglois revirerent de fil, parce qu'il sentoit qu'il y auroit du danger à continuer de poursuivre les Hollandois. Dans le même tems, Ruiter apperçut trois de ses navires, qui, la nuit précédente, avoient monté trop au vent de lui, et vit plusieurs vaisseaux anglois qui cherchoient à les couper. Il se hâta de faire venir à son bord tous les officiers généraux et les capitaines qui se trouverent proche de lui; leur ordonna de ras-

sembler les vaisseaux et les frégates qui avoient le moins souffert ; de les ranger sous les ordres du vice - amiral Bankert ; d'aller avec deux brûlots soutenir les vaisseaux qui s'étoient écartés et qui revenoient au Wielingen où étoit le rendez-vous. Aussitôt Bankert partit pour aller joindre les trois vaisseaux hollandois qui avoient été séparés et qui revenoient joindre la flotte. Alors les Anglois revirerent et abandonnerent les trois vaisseaux. Ruiter continua sa route et mouilla le même jour devant la passe du Doorlo. Sur le soir les seigneurs françois passerent dans une galiotte ; se rendirent à Calais et peu après à Paris. Le jour sui-

vant, qui étoit le 6 d'août, Ruiter envoya aux états-généraux le détail de tout ce qui s'étoit passé dans le combat; se rendit ensuite au Wielingen.

Il fut fort étonné de ne point y apprendre des nouvelles de Tromp ni de son escadre. Ce lieutenant-amiral, ayant poursuivi toute la nuit l'escadre bleue angloise, se trouva le lendemain proche du Galper, et s'approcha des côtes d'Angleterre, où il continua de poursuivre l'escadre ennemie; mais, voyant qu'elle ne vouloit point s'engager au combat, il revira au sud pour aller rejoindre son général. A cette manœuvre, les Anglois changerent de bord et le suivirent de loin, jusqu'au soir. Alors

Tromp découvrit le gros de leur armée qui montoit au vent en louvoyant, et ne voyoit aucun vaisseau hollandois. Peu avant la nuit, il apperçut cependant celui du lieutenant-amiral de Vries qui n'avoit ni pavillon ni perroquet, d'où il conclut que l'avantage n'avoit pas été du côté des Hollandois. Il continua sa route; arriva le 6 d'août au matin devant le Wielingen, et entra après midi dans le Landts-Diep, avec toute son escadre et le vaisseau du lieutenant-amiral de Vries, qui, comme nous l'avons dit, étoit fort maltraité.

Ruiter passa dans le même tems entre Dieshoek et Flessingue. Les vaisseaux qui étoient restés avec lui

lui et ceux qu'il avoit ralliés, le suivirent. Il ordonna aux officiers généraux et aux capitaines de dresser un mémoire de tout ce qui leur étoit nécessaire, afin qu'il le fît fournir. Il fit la revue de son équipage ; trouva qu'il y avoit à son bord trente hommes tués et trente-huit dangereusement blessés. Ce nombre étoit beaucoup au-dessous de celui qu'on lui avoit annoncé pendant le combat, parce qu'un grand nombre de matelots s'étoient cachés pour éviter le danger, et que la faim les forçoit de paroître. Ruiter instruit de cette lâcheté, promit un mois de gages pour récompense à ceux qui décéleroient les coupables ; mais le nombre en étoit si considérable,

que ceux qui les connoissoient, n'oserent les dénoncer.

Les états-généraux envoyerent des députés au Wielingen pour marquer à Ruiter qu'ils approuvoient sa conduite, et le remercier, de leur part, d'avoir sauvé l'armée de la république. Il est étonnant que dans ce terrible combat où il sembloit que son escadre devoit être entiérement détruite, il ne perdit pas un seul vaisseau, et que les Anglois en eurent deux coulés à fond et deux brûlés. Tous les officiers de mer disoient d'une voix unanime, qu'il n'avoit jamais acquis autant de gloire que dans cette retraite. Louis XIV manda au comte d'Estrade, son ambassadeur à la Haye, que

les gentils - hommes françois qui avoient été présens à la bataille, assuroient que Ruiter avoit fait des choses de cœur et de tête qui passoient les forces humaines, estimant plus sa retraite que s'il avoit remporté la victoire; qu'il avoit résisté avec sept vaisseaux, à vingt-deux des plus forts d'Angleterre, et aux deux amiraux. Van - Buningen, ambassadeur des états - généraux à la cour de France, manda à Guillaume Nieuport, secretaire des états, que les éloges de Ruiter retentissoient dans toute la France.

Cependant Ruiter s'occupoit du soin de faire équiper les vaisseaux, et de les pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire. Il fit porter les blessés dans les hôpitaux; permit

à ceux qui avoient échappé au feu des ennemis d'aller, par quart, se rafraîchir à terre; mais il leur ordonna de n'y rester que trois jours, sous peine de punition exemplaire. Il fit radouber les vaisseaux qui avoient été endommagés, assembla ensuite le conseil de guerre pour juger ceux qu'on accusoit d'avoir manqué à leur devoir pendant le dernier combat. Un capitaine fut cassé et déclaré incapable de servir : plusieurs matelots furent pendus ; d'autres eurent la cale. Pendant que Ruiter étoit occupé à rendre à sa patrie tous les services qui dépendoient de lui, il eut la douleur de voir mourir Anne de Ruiter la plus jeune de ses filles, qui fut attaquée d'une

maladie contagieuse. Sa mere l'avoit amenée au Wielingen pour voir son pere. Elle n'avoit qu'onze ans ; mais elle annonçoit beaucoup d'esprit, avoit un caractere fort doux et une figure très-agréable. Il trouva sa consolation dans sa piété ; se soumit aux volontés de la Providence.

Les états, ayant été instruits par plusieurs officiers, de la conduite de Tromp dans le dernier combat, en demanderent à Ruiter un compte exact. Il ne put se dispenser de leur faire connoître ses sujets de mécontentement contre cet officier général. Il leur marqua qu'il avoit mis trop tard à la voile, pour aller aux ennemis, et qu'il étoit resté un tems considérable séparé

du pavillon. Tromp, ayant été informé de ce que Ruiter avoit écrit contre lui, chercha à se justifier et à rejeter sur Ruiter même la faute de l'échec que la flotte hollandoise avoit reçu : il se servit dans sa lettre de termes peu mesurés à l'égard du général. Après y avoir fait un détail circonstancié de ce qui s'étoit passé à sa connoissance dans le dernier combat, il ajouta : « Après ces services et tous les autres que j'ai rendus avec tant de fidélité, il est bien affligeant pour moi de me voir traduit comme un scélérat, et accusé d'être la cause de la défaite de l'armée, par la seule jalousie du lieutenant-amiral Ruiter. Il ne me pardonne pas d'avoir eu de

l'avantage sur les ennemis, avec des forces inférieures à celles avec lesquelles il a été battu. Si je ne reçois pas réparation d'un tel outrage, j'avoue que je ne me sens pas capable de servir plus longtems ; car, si l'on trouve que je ne me suis pas bien comporté dans cette occasion, je ne puis jamais espérer que l'on sera content de moi. D'ailleurs, dans la situation où sont les affaires, on ne doit pas employer des scélérats. Il faut avoir recours à des sages, des prudens, des magnanimes héros qui ne craignent pas de se sacrifier pour leur patrie et leur réputation : mais j'ai, jusqu'à présent, par la grace de Dieu, si bien conservé la mienne, que je ne crois pas

que ni l'amiral Ruiter, ni aucun autre homme qui soit au monde puisse me la ravir. D'ailleurs la conduite qu'on tient aujourd'hui annonce qu'on ne doit plus attendre qu'une extrême confusion dans l'armée; et il est à craindre que les officiers et les matelots ne se coupent la gorge, quand ils seront à terre. A Dieu ne plaise que cela arrive. »

Les états-généraux déciderent qu'après tant de marques d'animosité de la part du lieutenant-amiral Tromp contre le lieutenant-amiral-général Ruiter, général de l'armée navale de l'état, on ne pouvoit laisser ces deux officiers ensemble, chacun dans son emploi, sans exposer l'armée et conséquemment

l'état à un danger extrême, par les dissentions et les désordres qu'on avoit lieu de craindre et qui ne pouvoient manquer d'arriver. Ainsi il fut arrêté et résolu que la commission de lieutenant-amiral de Hollande et d'Ouest-Frise, sous le collège de l'amirauté d'amsterdam, donnée audit Tromp par provision, seroit révoquée, comme de fait, elle l'étoit par ces présentes; et qu'en conséquence il seroit incessamment pourvu à faire remplir sa place par un autre officier de mérite; et, qu'afin que le tout se fît dans l'ordre et de la meilleure maniere qu'il seroit possible, on tâcheroit, d'engager leurs nobles et grandes puissances à faire en sorte, avec la généralité, que

le susdit Tromp, étant mandé par leurs hautes puissances partît à lettre vue, et se rendît au plutôt à la Haye où sa révocation lui seroit dénoncée dans les formes.

Sur le mandement des états-généraux, Tromp se rendit à la Haye le 23 du mois d'août 1666; et, ayant eu avis de ce qui se passoit, il alla trouver le pensionnaire de Wit, le pria de lui dire pourquoi il étoit mandé par les états-généraux; et, sentant que sa trop grande vivacité pourroit avoir des suites fâcheuses, il ajouta : *Je suis tout prêt à donner satisfaction au sieur de Ruiter, et à reconnoître publiquement ma faute, tant à son égard qu'à celui des souverains. Si on ne me juge plus digne de com-*

mander une escadre, je me contenterai d'une seconde place. Dans la conjoncture où ma patrie se trouve, je ne peux me résoudre à rester tranquille. J'irai, s'il le faut, servir en qualité de simple capitaine, et prouver que je suis un homme de cœur et d'honneur.

Le pensionnaire alla le 24 août à l'assemblée des états; y rendit compte de la conversation qu'il avoit eue avec Tromp, et des offres que celui-ci faisoit; mais on sentit que l'intérêt de l'état demandoit un exemple : on n'eut point d'égard aux protections; on n'écouta point les sollicitations; on décida que Tromp seroit déposé; qu'on lui en feroit la déclaration dans les formes, avec dé-

fense de sortir de la Haye jusqu'à nouvel ordre, et d'écrire à qui que ce soit, sous peine d'être puni comme rebelle. Cette résolution étant prise, on envoya ordre à Tromp de venir à l'assemblée, où le pensionnaire de Wit lui tint ce langage : « Les états-généraux ont jugé à propos de révoquer la commission qu'ils vous ont ci-devant donnée pour être leur lieutenant-amiral sous le college d'Amsterdam, et vous ordonnent de me remettre votre commission. » Tromp resta dans le silence de la consternation : ayant ensuite repris ses sens, il dit qu'il recevoit, avec une obéissance respectueuse, les ordres des états ; qu'il les remercioit de l'honneur qu'ils lui avoient fait.

fait. Il promit de rester à la Haye, de n'écrire à personne, et pria qu'on lui permît, au bout de cinq ou six jours qu'il seroit resté à la Haye, d'aller dans ses terres qui étoient à Gravelandt, et qu'on lui accordât un congé par écrit, où il plairoit aux états de déclarer, qu'il n'avoit pas été révoqué pour cause de malversation dans sa charge, mais que d'autres considérations avoient engagé leurs hautes puissances à en agir ainsi. On délibéra sur ses demandes, et on finit par les lui accorder. Ainsi Tromp, malgré ses talens fut sacrifié à Ruiter, parce qu'on regardoit ceux de Ruiter comme supérieurs aux siens.

En vain, Tromp et ses parti-

sans avoient cherché à ternir la gloire de Ruiter ; ses actions triomphoient de la calomnie, publioient ses louages et sa gloire dans toute l'Europe. Le 29 du mois d'août on l'engagea à aller à terre : il y trouva M. d'Estrades, ambassadeur de France, accompagné du marquis de Bellefonds. Ils tinrent conseil avec les députés de leurs hautes puissances au sujet de la jonction de l'armée navale de Hollande, et de celle de France qui devoit être commandée par le duc de Beaufort, et se rendre, dans peu, à la Rochelle. Le même jour, Ruiter reçut des mains du comte d'Estrades, en présence du marquis de Bellefonds, au nom et de la part du roi de France,

l'ordre de Saint - Michel, avec le portrait de ce monarque en or émaillé, et enrichi de diamans; présent qui annonçoit à ce grand homme le cas que sa majesté faisoit de sa valeur héroïque. M. d'Estrades lui présenta en outre une chaîne d'or avec une médaille où étoit le buste du roi, et au revers un soleil éclairant le monde, avec cette légende : *Nec pluribus impar.* Ces présens étoient accompagnés d'une lettre de la part de sa majesté au lieutenant-amiral-général, que le même ambassadeur lui remit. Voici ce qu'elle contenoit :

M. de Ruiter, ayant résolu de vous honorer de mon ordre de Saint-Michel, j'en envoie présentement le colier au sieur comte d'Estrades,

mon ambassadeur extraordinaire en Hollande, avec le pouvoir et l'instruction qui sont nécessaires pour vous le donner de ma part; et, comme, en cela, vous recevez un témoignage bien particulier de l'estime que j'ai pouv votre mérite, je m'assure que, de votre part, on ne verra rien qui ne réponde aux assurances qui m'ont été données de votre affection pour le bien de mon état, et pour l'accroissement des avantages dudit ordre. La présente n'étant sur-tout autre sujet, je prierai Dieu qu'il vous ait, M. de Ruiter, en sa sainte garde. Ecrit à Vincennes, le vingt-deuxieme jour d'août 1666. Signé, LOUIS. Et plus bas, DE LIONNE.

Le marquis de Bellefonds dit

à Ruiter que le roi désiroit d'avoir son portrait, pour le placer dans un de ses appartemens. Ruiter remercia sa majesté des bontés dont elle l'honoroit, par une lettre qu'il envoya à Van-Buningen pour lui remettre.

Cependant on travailloit, avec toute la diligence possible, pour réparer les vaisseaux qui avoient été maltraités; pour équiper ceux qui avoient été nouvellement construits. Enfin la flotte se trouva en état de mettre à la mer le 5 de septembre, précisément un mois après qu'elle fut rentrée. Elle étoit forte de quatre-vingt-dix navires et de vingt-sept brûlots. Ruiter la divisa en trois escadres, et régla l'ordre qu'il faudroit tenir en cas

qu'on fût obligé de combattre. Il chercha, pendant plusieurs jours, les Anglois; mais ils fuyoient sitôt qu'ils l'appercevoient. Un jour qu'il avoit trouvé le moyen de s'approcher d'eux, il lui arriva un accident qui pensa lui être funeste. Il aida aux canonniers à pointer quelques pieces de canon sur un brûlot ennemi; comme on étoit près d'y mettre le feu, le vent porta sur lui un morceau de mêche allumée. Il entra dans sa bouche, passa dans sa gorge et le fit beaucoup vomir. Il lui prit une fievre très-violente qui le mit, pendant long-tems, hors d'état de commander l'armée. Le roi de France, qui, comme nous l'avons dit, avoit conçu pour Ruiter une véritable

estime, lui envoya deux de ses médecins, si-tôt qu'il fut informé de son accident. Ce grand monarque lui en donna, dans le même tems, une preuve encore plus éclatante. Louis XIV s'étoit fait une loi de ne jamais pardonner les duels, et les avoit défendus sous des peines très-séveres. Le Baron de Busca avoit eu le malheur de contrevenir à ses ordonnances, et été, par conséquent, obligé de sortir du royaume. Il s'étoit retiré en Hollande, servoit sous Ruiter; s'étoit acquis l'estime et l'amitié de ce héros par ses qualités civiles et militaires : Ruiter osa demander sa grace, et Louis XIV convint avec lui-même qu'on doit faire des choses extraordinaires

pour un homme extraordinaire : il lui fit cette réponse : *Ruiter, quand un homme tel que vous demande une grace, on ne peut le refuser : je vous l'accorde. J'ai même du plaisir à vous prouver le cas que je fais de vous. Le comte de la Feuillade vous remettra cette réponse.* Le baron de Busca retourna en France et fut rétabli dans ses dignités. Ce trait historique fait l'éloge de trois grands hommes à-la-fois ; du baron de Busca qui avoit mérité la protection de Ruiter ; de Ruiter qui protégeoit le mérite ; de Louis XIV qui faisoit éclater sa grandeur d'ame et sa clémence en même-tems.

Cependant la maladie de Ruiter augmentoit ; la fievre le tourmen-

toit au point qu'il fut obligé de quitter la mer et de se rendre à Amsterdam au milieu de sa famille, vers le commencement du mois d'octobre 1666. Le commandement de la flotte fut confié à Van-Nès qu'on regardoit comme seul capable de remplacer Ruiter : il passa à son bord : mais, voyant qu'on ne rencontroit point l'armée angloise qui évitoit toujours celle de Hollande, et le tems n'étant plus propre pour la navigation, on fit rentrer la flotte dans les différens ports des états, et on prit toutes les précautions nécessaires pour la remettre en mer au printems suivant.

Ruiter, sentant qu'il recouvroit la santé, que ses forces se réta-

blissoient, manda aux états de Hollande qu'il espéroit que, dans peu de jours, il seroit en état d'aller leur rendre ses hommages et recevoir leurs ordres. Il parut en public le 5 de décembre pour aller remercier la divinité de la grace qu'elle lui accordoit en lui rendant la santé. Il eut la satisfaction de voir qu'il étoit généralement aimé et estimé : le peuple se rendoit en foule sur son passage, et chacun, comme à l'envi, faisoit éclater sa joie de voir un homme si utile à la république. Les états lui marquerent que c'étoit avec bien de la joie qu'ils avoient appris le rétablissement de sa santé ; se promettant que l'état pourroit encore jouir long-tems de

ses services qui étoient si agréables et si utiles au public. Les différens colleges des amirautés mirent de la rivalité à lui marquer leur estime par des présens. Celui d'Amsterdam lui envoya un sabre avec une poignée d'or massif et un fourreau de chagrin. Il reçut de celui de Roterdam une aiguiere de vermeil ; de celui de Zélande un Atlas magnifiquement relié. Les conseillers de l'amirauté firent mettre son portrait dans la chambre du conseil, comme d'un héros qui devoit être le modele des officiers de la marine.

On s'occupa pendant la fin de l'année 1666, et le commencement de 1667, dans tous les ports

de la Hollande à réparer les vaisseaux, et à équiper une flotte formidable pour la campagne prochaine : les états-généraux déciderent qu'il falloit en confier le commandement à Ruiter. Lorsque tout fut préparé, on se disposa à mettre à la mer le 6 de juin 1667. Ruiter proposa à son fils, le chevalier Engel de Ruiter, et à son beau-fils, Jean Paulusz Van-Gelder, de rester à Amsterdam pendant la campagne, ou d'aller voyager dans le pays étranger ; mais ils lui firent des instances si pressantes, qu'il consentit à les emmener. Engel fut fait capitaine-lieutenant du vaisseau la *Hollande*, de quatre-vingt pieces de canon ; et Paulusz fut aussi fait capitaine d'un

d'un vaisseau de quarante-quatre canons.

L'armée navale de Hollande se trouvant forte de soixante-onze navires, Ruiter la divisa en trois escadres. Le 14 de juin elle se trouva à six lieues du rivage d'Angleterre, devant l'embouchure de la Tamise. Le général fit remonter la riviere par deux vaisseaux pour connoître en quel état étoient les ennemis, et les fit appuyer par dix autres navires et deux brûlots. Ce détachement avança jusqu'à la riviere de Medwei qui se décharge dans la Tamise; y entra, mit à terre huit cents soldats qui attaquerent et prirent le fort Seerness, ou Charnesse, qui défend cette riviere. Ils y

trouverent quinze canons de fer de dix - huit livres de balles, beaucoup de grands mâts de vergues, de mâts de hune, quantité de munitions de guerre, des bariques de poudre, des tonneaux de brai et de goudron. Les Hollandois raserent le fort et enleverent toutes les munitions. Ils avancerent sur le Medwei; briserent une chaîne de fer que les Anglois y avoient tendue; franchirent plusieurs vaisseaux qu'on avoit fait enfoncer dans la riviere pour leur boucher le passage; monterent jusqu'à Chattam, où ils prirent plusieurs vaisseaux de la premiere force, tels que le *Royal Charles*, de cent canons; le *Jonathan*, de quatre - vingt - dix; en brûlerent une quantité considérable, et dé-

truisirent, en grande partie, les forces d'Angleterre. Cette expédition fut commencée le 23 de juin 1667 au matin, et achevée à trois heures après midi. Le duc d'Yorck et le général Monk eurent la douleur d'en être témoins : le jour précédent ils avoient été à bord de plusieurs de ces navires qu'ils virent prendre ou brûler; et, lorsqu'on avoit annoncé l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient retirés à Rochester qui est tout près de Chattam.

Cette entreprise hardie jeta toute l'Angleterre dans la consternation : la ville de Londres craignit que les suites ne fussent fâcheuses pour elle : le roi et la cour en furent déconcertés. La frayeur

peignit le mal encore plus grand qu'il n'étoit : on assura que les Hollandois avoient débarqué un nombre considérable de soldats, parmi lesquels il y avoit beaucoup de François ; qu'ils pilloient, ravageoient et brûloient tous les lieux par où ils passoient, et qu'ils venoient droit à Londres. Les Anglois ne concevoient pas comment les Hollandois avoient osé pénétrer dans le royaume jusqu'au Medwei, où l'on avoit coutume de tenir les plus gros vaisseaux comme dans un port assuré et inacessible, où une partie venoit cependant d'être brûlée et l'autre enlevée. Plusieurs Anglois dirent que cette entrepise passoit même la témérité ; qu'elle alloit j'usqu'à

la folie ; et ajouterent qu'elle recu-
leroit la paix, parce que le roi d'Angleterre ne voudroit jamais mettre les armes bas, qu'il ne se fût vengé de cet affront. Les pilotes anglois, qui connoissoient la profondeur, les coudes, les bancs et les bas-fonds de la Tamise, etoient le plus étonnés de la promptitude avec laquelle cette expédition s'étoit faite : ils disoient qu'il falloit que les Hollandois eussent su profiter d'une maniere surprenante du flot et du vent.

Les Hollandois, avant de quitter le port de Chattam, firent brûler et mettre en pieces tout ce qui pouvoit servir à l'équipement ou à la construction des

vaisseaux, et enleverent le canon qu'ils y trouverent. Ils mirent ensuite à la voile, redescendirent tranquillement le Medwei, rentrerent dans la Tamise, jeterent l'ancre à son embouchure pour en boucher l'entrée et la sortie. Alors Ruiter chargea le capitaine Braakel de conduire en Hollande le *Royal Charles* et le *Jonathan*, qu'il avoit pris à Chattam, comme on l'a vu, et de rendre compte à leurs hautes-puissances de la réussite qu'on avoit eue contre les ennemis. Il est difficile d'exprimer la joie que répandit dans la Hollande le capitaine Braakel en amenant les deux plus formidables vaisseaux des ennemis, et en annonçant qu'on en avoit en

outre détruit une très-grande quantité, ce qui rendoit la flotte hollandoise maîtresse de la mer. On ordonna des actions de graces à Dieu, et des réjouissances dans tous les pays soumis à la domination des Hollandois ; ce fut le 6 juillet. Leurs hautes-puissances écrivirent à Ruiter une lettre datée du 28 juin et conçue en ces termes : *Les états ont appris avec une entiere satisfaction, combien vous avez fait paroître de courage, de zele et d'activité, soit en remontant les deux rivieres d'Angleterre, soit dans l'action, dont le succès a été si heureux. Nous ne manquerons pas de conserver le souvenir d'une conduite si louable, et nous sommes persuadés que vous*

continuerez à servir fidélement l'état dans toutes les occasions qui se présenteront. Les états de Hollande lui en écrivirent une en date du 2 juillet. Elle etoit-à-peu-près conçue dans les mêmes termes que celle de leurs hautes-puissances ; mais ils ajouterent qu'au nom et de la part des susdits seigneurs états, il lui sera fait présent d'une coupe d'or sur laquelle l'exploit et les principales circonstances de l'action seront artistement gravés ; non que lesdits seigneurs états prétendent que ce soit une récompense suffisante, mais qu'ils veulent la lui donner comme un monument digne d'être conservé dans sa famille, et de passer à sa postérité pour qu'elle

se souvienne de l'exploit à l'occasion duquel le présent a été fait. On donna en même-tems aux autres officiers de la flotte des récompenses proportionnées à leur courage et à leurs services : tous les équipages eurent des gratifications.

Ruiter reçut ces honneurs et ces présens sur la flotte où il étoit resté, parceque sa présence y étoit nécessaire. Il l'avoit si bien divisée qu'elle fermoit toutes les entrées de la Tamise. Il alla avec une escadre de huit ou dix vaisseaux parcourir les côtes d'Angleterre, afin d'y jeter l'alarme ; mouilla l'ancre devant Torbay, y fit une descente ; s'en rendit maître, y brûla deux vaisseaux qu'il

y trouva ; mais il défendit de faire même le moindre dégât dans les maisons, disant que l'humanité ne permettoit pas de ruiner des gens contre lesquels on n'avoit aucun sujet de plainte. Cette expédition augmenta la crainte des Anglois. D'ailleurs, Ruiter avoit divisé son escadre en plusieurs corps ; leur avoit donné ordre de se présenter en différens endroits ; et les Anglois ne savoient où se porter pour empêcher la descente. Il avança jusqu'aux Sorlingues, pour voir s'il trouveroit quelques vaisseaux ; n'en ayant point rencontré, il alla vers Plimouth. Le 9 août, sur le soir, il vit sortir du port une chaloupe arborant pavillon blanc et qui venoit droit

à son vaisseau. Elle amenoit deux officiers et deux gentilshommes anglois. Ils lui demanderent la permission de passer à son bord ; ce qu'il leur accorda. Lorsqu'ils y furent, ils dirent que la paix étoit conclue entre le roi de la Grande-Bretagne et leurs hautes-puissances. Ruiter leur fit servir une collation, où l'on but à la santé des états des provinces-unies, du roi de la Grande-Bretagne et de plusieurs autres monarques. Les officiers et les gentilshommes anglois resterent environ deux heures sur le vaisseau de Ruiter : lorsqu'ils furent rentrés dans leur chaloupe et qu'ils partirent, on les salua de quelques volées de canon, auxquelles le fort de Plimouth répondit. Après

leur départ, Ruiter assembla le conseil de guerre, et l'on décida qu'il falloit continuer les hostilités, jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres venant immédiatement de la part de leurs hautes-puissances. Ainsi on résolut d'aller jusqu'au bout de l'Angleterre pour croiser sur les bâtimens anglois qui qui étoient en route. Le lendemain, comme on se préparoit à mettre à la voile, on vit sortir de Plimouth une quaîche avec une banniere blanche. Elle amenoit un des gentilshommes qui étoient venus la veille. Il alla à bord de Ruiter ; lui présenta, au nom de la ville, un chevreuil, un quartier de bœuf, huit moutons, un veau, six canards, huit poules,

deux

deux poulets, deux corbeilles remplies de fruits, une demi-barique d'anguilles, un saumon frais, des carottes et des navets. Ruiter accepta les présens et fit donner environ la valeur de vingt écus de France au maître de la quaîche. Le gentilhomme anglois soupa sur son bord, s'en retourna ensuite à Plimouth, et la flotte leva l'ancre.

Le 13 août, Ruiter reçut une dépêche de la part des états-généraux qui lui annonçoient que le dernier de juillet la paix avoit été conclue et signée à Breda ; mais, comme les actes de ratification ne devoient être fournis et échangés de part et d'autre qu'un mois après la signature, leurs hautes puissances ordonnerent au général

d'attaquer les vaisseaux ennemis par-tout où il les trouveroit, et le plus vivement qu'il pourroit, jusqu'à nouvel ordre. En conséquence, il continua de croiser dans la Manche jusqu'au 14 octobre, qu'il reçut ordre de faire rentrer la flotte dans les ports de la Hollande, ce qu'il exécuta. Ainsi finit une guerre qui avoit coûté beaucoup d'argent et d'hommes aux deux puissances belligérantes. Ruiter, que la victoire avoit déja plusieurs fois couvert de lauriers, y acquit une gloire immortelle. Par son expédition de Chattam, il détruisit les forces maritimes de l'Angleterre ; arrêta son commerce, boucha les passages de la Tamise ; fit trembler

les Anglois jusque dans Londres, et rendit la Hollande maîtresse de la mer. Il alla promptement à la Haye, et lorsqu'il entra dans l'assemblée des états-généraux, l'air de satisfaction se répandit sur le visage de tous ceux qui la composoient. Il rendit compte de sa conduite et de ce qui étoit arrivé. Le sieur *Gokkinga*, président de l'assemblée, lui dit : « Leurs hautes-puissances sont très-satisfaites de votre sagesse, de votre activité, et de vos exploits dans la derniere expédition. Ils sont agréables à toute la nation : ils ont forcé l'ennemi à demander la paix. Ils sont bien glorieux pour vous; vous paroissez dans cette auguste assemblée, la couronne

de laurier sur la tête et la branche d'olivier à la main » On fit frapper à Amsterdam une médaille, en mémoire de la derniere victoire de Ruiter, et de la paix dont elle étoit suivie.

Cette paix que la Hollande venoit d'obtenir par la victoire, la rendit formidable à toutes les nations de l'Europe. Les états-généraux, convaincus que la force d'une république consiste dans l'union de ses membres, firent publier une ordonnance sous le titre d'*Edit perpétuel et loi irrévocable*, *pour le maintien de la liberté publique ; pour conserver l'union et la tranquillité publique dans les pays de Hollande et de Ouest-Frise. Il* tendoit à l'extinction de la charge

de gouverneur, et à engager tous les magistrats et ceux qui avoient part à la régence à conserver la forme du gouvernement actuel. On fit même un traité d'alliance avec l'Angleterre et l'Espagne, ce qui fit appeller ce traité, *la Triple Alliance.* La Suede s'y joignit. Le chevalier Temple, ambassadeur d'Angleterre à la Haye, et le pensionnaire de Wit en dirigerent le plan. La triple alliance, et les négociations auxquelles elle donna lieu, rétablit la paix entre la France et l'Espagne; délivra la Flandre Espagnole du danger qui la menaçoit d'être entiérement subjuguée par la France, et conserva cette barriere si utile aux provinces-unies contre un voisin

puissant et ambitieux. On s'étoit apperçu, depuis long-tems, que l'intention de la France étoit de conquérir toute la Flandre. On se souvient d'une lettre de Grotius, le plus grand politique de son tems. Elle est de l'an 1639, et adressée à un des membres des états-généraux. On y trouve ces mots : (*) « Le Dauphin, (en parlant de Louis XIV qui étoit encore au berceau,) » non-seulement lasse ses nourrices, mais il les déchire. Ses voisins doivent se tenir en garde contre une rapacité

(*) *Delphinus nutrices non lassat tantùm, sed et lacerat. Caveant vicini sibi à tam matura rapacitate.* In Grot. Epist.

qui commence de si bonne heure.»
On assure que Louis XIV étoit venu au monde avec deux dents, et qu'il déchiroit le sein de ses nourrices.

Ruiter profita de la tranquillité que la paix lui procura, pour aller au milieu de sa famille se reposer des fatigues qu'il avoit essuyées pendant la guerre. Il fut reçu dans Amsterdam avec une allégresse générale. On rencontroit sans cesse dans les rues une multitude de citoyens qui se disoient : Allons voir Ruiter, ce grand homme qui fait la gloire et le bonheur de la nation. Il recevoit les complimens qu'on lui faisoit, avec une douceur et une modestie qui charmoient tout le monde.

Le 11 avril 1668, les états-généraux, voulant lui marquer le cas qu'ils faisoient de ses services et leur reconnoissance en même-tems, éleverent au grade de capitaine de vaisseau Engel de Ruiter, son fils, qui n'avoit pas encore dix-neuf ans accomplis. Pour le mettre dans le cas d'en faire promptement les fonctions, ils lui donnerent le commandement d'une frégate qui devoit aller en Angleterre chercher l'ambassadeur Jean Merman, que les états y avoient envoyé en qualité de plénipotentiaire. L'ambassadeur présenta le jeune de Ruiter au roi et à la reine, au duc et à la duchesse d'Yorck, qui lui firent beaucoup d'accueil. Le général

Monk, le chevalier Temple et Milord Carven lui marquerent les plus grandes attentions : ils alloient souvent le voir et l'invitoient tour-à-tour à manger chez eux. Chacun s'empressoit d'honorer les vertus héroïques du pere dans la personne du fils qui lui ressembloit beaucoup par la figure, et dont le mérite naissant annonçoit qu'il lui ressembleroit aussi par les vertus civiles et militaires. Le 1 août, le roi Charles II le fit chevalier, avec toutes les cérémonies accoutumées; lui donna beaucoup de marques de distinction et de bienveillance. Le même jour le jeune de Ruiter prit congé de sa majesté Britannique ; partit pour Gravesande : les vents contraires l'ayant

forcé d'y rester quelques jours ; il alla *incognito* à Rochester et à Chattam ; visita l'arsenal et les vaisseaux ; vit les débris de ceux que les Hollandois, commandés par son pere, y avoient brûlés l'année précédente.

Au commencement de l'année 1669, Frédéric III, roi de Danemarck, fit dire à Ruiter, par son ambassadeur en Hollande, qu'il desiroit d'avoir son portrait. Ce monarque se souvenoit des services importans que le héros de la Hollande lui avoit rendus, et ses nouveaux exploits augmentoient son estime pour lui. Ruiter se fit peindre ; envoya son portrait à l'ambassadeur de Hollande en Danemarck. Lorsque son excellence

le présenta au roi, sa majesté le reçut avec les plus grands témoignages de satisfaction ; dit, en présence de la reine et de toute la cour : » Il y a long-tems que je desirois d'avoir le portrait d'un aussi grand-homme, pour me remettre souvent devant les yeux sa personne, ses vertus, ses actions et son mérite ».

En 1670, les états de Hollande et l'Angleterre d'un commun accord, résolurent de se réunir pour arrêter les courses des Corsaires de Barbarie ; ils prierent Ruiter de leur donner son avis à ce sujet. Dans sa réponse, il commence par présenter une idée des forces que peuvent avoir les Algériens, les Tunissiens et les Saltins ; donne

ensuite différens moyens pour arrêter leurs courses ; s'en tient à celui-ci, et s'exprime, à-peu-près, en ces termes : " Si la Hollande et l'Angleterre prenoient des mesures pour agir de concert offensivement et réprimer les courses des corsaires de Barbarie dans la Méditerranée, ou dans les parages les plus voisins, il faudroit mettre en mer jusqu'à vingt-quatre frégates et navires des meilleurs voiliers, dont huit montés de cinquante à soixante pieces de canon, huit autres de quarante-quatre à cinquante ; enfin huit de trente-six à quarante, tous bien pourvus d'équipages et de munitions. Lorsqu'avec ces forces, on seroit entré dans la Méditerranée,

il

il ne faudroit pas les tenir jointes, sans une nécessité absolue. Il faudroit, au contraire, les diviser par escadres et assigner à chacune un parage pour le nettoyer ; et, pour prévenir toute espece de désordre et de jalousie, on s'arrangeroit de maniere qu'une escadre n'eût pas plus d'avantage que l'autre , et qu'il n'y eût aucune préférence. Je crois qu'il seroit nécessaire qu'après avoir croisé un mois, elles fissent un échange de croisiere. J'oserois espérer que dans un an ou dix-huit mois les Barbares seroient réduits à la raison. J'ajouterai qu'il me paroît nécessaire que toutes les puissances intéressées se réunissent et forment cette flotte d'un commun accord ,,. On

goûta tellement ses raisons, que la Hollande et l'Angleterre envoyerent deux escadres dans la Méditerranée pour croiser sur les corsaires d'Alger, et on ordonna à ceux qui les commandoient d'agir de concert.

Louis XIV, pour se venger de la ligue formée contre lui par les Hollandois, fit des préparatifs de guerre formidables. Il avoit d'ailleurs des sujets particuliers de se plaindre. Les Hollandois, se doutant que l'intention de ce monarque étoit de tourner toutes ses forces contr'eux, demanderent du secours à l'Angleterre et à la Suede; mais ces deux puissances répondirent qu'elles n'étoient point obligées de secourir la Hollande, lorsque la

France auroit des sujets particuliers de lui faire la guerre, et qui n'auroient aucun rapport à la triple alliance. Les Hollandois, voyant qu'ils seroient obligés de résister seuls à toutes les forces de la France, se préparerent à mettre en mer un nombre considérable de vaisseaux de guerre, de frégates et de brûlots, sous le commandement de Ruiter.

Le roi de Danemarck, instruit des préparatifs de guerre que la Hollande faisoit, y envoya le jeune Adelaar, fils d'Adelaar, amiral de Danemarck, avec une lettre adressée à Ruiter, par laquelle sa majesté danoise le prioit de prendre ce jeune homme sur son bord, afin qu'il fît un nouvel

apprentissage de la marine et de la guerre, sous le plus grand capitaine qui existoit alors.

Ruiter se mit en mer le 8 de juillet 1671, avec une partie de la flotte, en attendant le reste qui devoit le joindre au premier instant. Il croisoit le long des côtes de Hollande, et exerçoit continuellement les vaisseaux à la manœuvre et au combat. Lorsque le nombre des vaisseaux qu'il attendoit fut arrivé, l'armée se trouva composée de quarante-six vaisseaux, tant de guerre que frégates, de dix yachts et six brûlots, ce qui faisoit, en tout, soixante-deux voiles. Ruiter la divisa en trois escadres et avança en pleine mer. Le 24 août, il arriva un événement

qui eut des suites fâcheuses. La flotte hollandoise ayant été battue par une violente tempête, plusieurs vaisseaux se mirent à l'ancre près de Westcapel; celui du général étoit à la bande et tout-à-fait sur le côté. Un yacht du roi d'Angleterre, nommé le *Merlin*, portant le pavillon de la Grande-Bretagne au grand mât, venant de la Meuse, et prenant son cours vers l'Angleterre, passa au travers de l'armée hollandoise et salua Ruiter de quelques volées : celui-ci ne put lui répondre, parce que son vaisseau étoit trop à la bande; mais le lieutenant-amiral Van-Gent, près duquel l'yacht se trouva, répondit de sept volées : l'yacht lui lâcha deux décharges à boulet, parce qu'il ne

baissoit pas pavillon. Ruiter pressa son équipage de remettre son vaisseau sur son assiete, et, aussi-tôt qu'il y fut, il salua l'yacht de neuf coups ; mais l'yacht ne répondit pas. Ruiter ayant mis à la voile, rassembla son armée ; fit venir à son bord les officiers généraux et les capitaines pour savoir le dommage que chacun d'eux avoit souffert pendant la tempête. Alors le lieutenant-amiral Van-Gent lui raconta ce qui s'étoit passé entre le capitaine anglois et lui. Ruiter et tous les autres officiers généraux déciderent qu'on n'étoit point oblide mettre pavillon bas quand on se trouvoit sur les côtes de Hollande ; qu'on ne devoit tout au plus le faire que dans la mer Bri-

tannique. On cria beaucoup en Angleterre ; on dit que les Provinces-Unies traitoient avec mépris la banniere de sa majesté royale, puisque leurs vaisseaux ne baissoient pas pavillon devant elle. Jean Boréel, ambassadeur des états à Londres, en informa leurs hautes puissances. Les états envoyerent demander à Ruiter le détail de ce qui s'étoit passé entre l'yacht et la flotte hollandoise : il le rendit exactement, et finit par dire qu'il n'étoit point dans l'intention de déshonorer le pavillon des états tant qu'il lui seroit confié. Il ordonna même aux officiers généraux et aux capitaines de ne saluer qu'avec le canon les vaisseaux qu'ils rencontreroient, de quelque nation qu'ils fussent.

Les états des Provinces-Unies, voyant que le roi de France ne formoit aucune nouvelle entreprise, résolurent de faire rentrer leur flotte, et en envoyerent l'ordre à Ruiter qui le reçut le 21 septembre, et s'y conforma.

Nous sommes arrivés à cette guerre terrible que les Provinces-Unies eurent à soutenir contre les deux plus formidables puissances de l'Europe; la France et l'Angleterre. La France attaqua cette république par terre avec une armée nombreuse et commandée par d'habiles généraux : elle mit sur mer une flotte considérable, à laquelle se joignit celle d'Angleterre qui ne l'étoit pas moins : on se préparoit enfin à sapper cet état dans ses

fondemens et à le renverser ; mais Ruiter fut une colonne qui le soutint. Nous allons entrer dans quelques détails.

Le roi d'Angleterre envoya un ambassadeur à la Haye au commencement de janvier 1672, pour demander satisfaction du refus qu'on avoit fait de baisser pavillon devant l'yacht qui portoit au grand mât la banniere de la Grande-Bretagne ; et, en même-tems, qu'on punît le lieutenant-amiral Van-Gent. Les états-généraux en envoyerent un à Londres pour accommoder cette affaire ; mais ses tentatives furent inutiles : on avoit fait frapper en Hollande une médaille où l'on représentoit Charles II comme un roi fainéant. Il étoit

irrité et ne voulut rien écouter. On fit la même démarche du côté de la France qu'on trouva tout aussi mal disposée. On avoit frappé une autre médaille en Hollande sur laquelle on voyoit Josué Benningue, un de ses ministres, ayant un soleil au-dessus de la tête, et pour devise ces mots : *In conspectu meo stetit sol.* On vouloit exprimer, par là, que la Hollande avoit arrêté la course de Louis XIV, dont l'emblême étoit le soleil. On en vit paroître dans le même tems deux à Paris ; l'une qui regardoit la France, et représentoit un soleil attirant les vapeurs d'un marais, avec cette légende : *Evexi, sed discutiam.* Je les ai élevés, mais je saurai les

détruire. Sur l'autre qui avoit rapport à l'Angleterre, on voyoit la lune et la mer, avec ces mots : *Mihi soli obtemperat æquor.* A moi seule appartient l'empire de la mer.

Les états de Hollande, voyant que toutes leurs démarches étoient inutiles ; qu'il leur falloit soutenir la guerre par mer et par terre, et trouver des fonds, établirent des impôts ; élurent Guillaume-Henri, prince d'Orange, capitaine général ; résolurent de confier encore leurs forces maritimes à Ruiter. On décida qu'on équiperoit quarante-huit vaisseaux de guerre : trente-six du premier rang, montés, l'un portant l'autre, de soixante à quatre-vingt pieces de

canon, de deux cents vingt matelots et de quatre-vingt soldats; douze d'un rang inférieur, montés chacun de deux cents matelots et de cinquante soldats: que cette flotte seroit accompagnée de vingt-quatre brûlots, pourvus de vingt-deux matelots chacun; de vingt-quatre senaus, ou bâtimens légers, équipés chacun de vingt-cinq hommes; qu'en outre, on prendroit vingt-quatre galiottes à frêt, pour servir à porter les avis, de l'eau et autres provisions. Cet armement fut encore augmenté par la suite.

Pendant que les Hollandois étoient occupés à équiper leur flotte, le conseil du roi d'Angleterre se préparoit à leur déclarer

la guerre, et la fit publier le 7 avril 1672 ; le roi de France la fit aussi publier le même jour dans Paris, et peu après dans tout son royaume. Les états-généraux, craignant une invasion de la part des Anglois qui cherchoient à se venger de la perte qu'ils avoient essuyée à Chattam, chargerent Ruiter de pourvoir à la sûreté des ports, et de fermer les passages. Pour que ses ordres fussent plus promptement exécutés, on lui accorda une compagnie de soldats, qui devoit lui servir de garde. Les états de Hollande dérogerent, en sa faveur, à la résolution qu'ils avoient précédemment prise qu'on ne donneroit plus de semblable compagnie à un officier, quel

qu'il fût, même à un officier général. On arrêta, en outre, qu'il lui seroit payé pendant la campagne prochaine la somme de mille livres par mois, en forme de gratification, afin que les dépenses imprévues qu'il seroit obligé de faire, ne tombassent pas à sa charge.

Lorsque les vaisseaux furent prêts, Ruiter marqua le rendez-vous au Texel, où il alla le plus promptement qu'il lui fut possible. En y arrivant, il fit le dénombrement de la flotte qui se trouva composée de trente-cinq grands vaisseaux, onze frégates, douze brûlots et neuf yachts, outre plusieurs autres navires qu'on attendoit de différens ports, et qui

joignirent la flotte peu de jours après. Ce renfort consistoit en six grands navires de guerre, deux frégates, quatre brûlots et deux senaus. Ruiter commença par diviser cette armée en trois escadres, et mit à la voile le 13 mai 1672. Il alla vers la Tamise, pour chercher la flotte angloise et lui livrer combat avant qu'elle eût joint celle de France; mais il apprit par un vaisseau danois que la jonction des deux flottes ennemies étoient faite, qu'elles étoient fortes de quatre-vingt-trois vaisseaux de guerre, de plusieurs frégates et de vingt-huit brûlots. Alors il prit la résolution de se tenir sur la défensive, et de prier leurs hautes puissances de lui en-

L 2

voyer promptement de nouveaux secours. Dans le courant du mois de mai, treize vaisseaux de guerre, treize brûlots, quatre senaus et trois yachts, se rendirent sous son pavillon. Plusieurs vaisseaux y arriverent encore au commencement de juin, et l'armée des états se trouva composée d'environ cent cinquante-huit voiles. Ruiter, se voyant en force, résolut de chercher l'armée combinée et de l'attaquer par-tout où il la trouveroit. Il la joignit le 7 de juin près de Soulsbaie, port situé entre Harwich et Yarmouth : elle étoit forte de cent trente voiles, et divisée en trois escadres, comme celle des Hollandois. Le duc d'Yorck la commandoit, et étoit

au centre avec l'escadre rouge. L'escadre blanche, presque toute composée de vaisseaux françois, étoit commandée par le comte d'Estrées, vice-amiral de France. L'amiral Edouard Montagu, comte de Sandwich, commandoit l'escadre bleue qui formoit l'aile gauche. L'armée des deux rois, voyant celle de Hollande arriver sur elle, mit à la voile, portant le cap au nord. Ruiter mit pavillon rouge au perroquet de fougue, pour annoncer qu'il falloit commencer le combat, et gouverna de maniere à tomber sur l'escadre rouge des ennemis. Le lieutenant-amiral Bankert se disposa à attaquer l'escadre blanche qui étoit composée de François, et le lieutenant-

amiral Van-Gent alla sur l'escadre bleue. Vers les huit heures du matin, Ruiter appelle son pilote, lui dit, en montrant du doigt le vaisseau du duc d'Yorck : *Pilote! voilà notre homme.* Le pilote ôte son bonnet, lui dit : *Monsieur, vous allez le joindre tout-à-l'heure.* Au même instant, le pilote part ; Ruiter revire sur le duc jusqu'à la portée du mousquet ; ce fut sur les huit heures et demie du matin. Le duc lui présente le côté ; lui envoie une bordée : le Hollandois répond de toutes les siennes. Les deux vaisseaux sont dans l'instant couverts d'une fumée si épaisse qu'elle les dérobe aux yeux des deux flottes. Il est impossible de peindre, même d'imaginer l'hor-

reur du combat qui se livra alors entre ces deux amiraux. Le duc d'Yorck et Ruiter resterent pendant plus de deux heures à côté et sous le feu l'un de l'autre, et furent tous deux presque tout-à-fait désemparés. Le canon de Ruiter fut si bien servi, que des mousquets n'auroient pu tirer plus vite. enfin sur les neuf heures, le grand mât de hune du duc d'Yorck fut abattu avec son pavillon rouge; et il auroit couru grand risque d'être abordé par des brûlots, si le calme ne les eût arrêtés. Il se trouva forcé de changer de vaisseau, de passer à bord du *Londres*. Il ne jugea pas à propos de se mesurer une seconde fois avec Ruiter, et y envoya sur-le-champ

plusieurs autres vaisseaux du premier rang. Engel de Ruiter qui combattoit dans la division de son pere, fut si violemment blessé à l'estomac, qu'il resta plusieurs jours sans pouvoir parler, sans pouvoir même pousser aucun son de voix : on l'avoit vu braver les périls et combattre avec une intrépidité digne du nom de Ruiter.

Pendant ce tems le lieutenant-amiral Jean Van-Nès qui étoit de la division de Ruiter, faisoit des prodiges de valeur. Ruiter communiqua ce jour-là son courage aux Hollandois ; tous se faisoient un devoir de l'imiter. Jean Van-Braakel, qui montoit la *Grande-Hollande*, vaisseau de soixante-deux pieces de canon et de trois

cents hommes d'équipage, eut la hardiesse d'aller droit au *Royal Jacques*, monté de cent quatre canons, et qui portoit mille hommes d'équipage, l'accrocha, le tint pendant près d'une heure et demie faisant un feu contiuuel de son artillerie et de sa mousqueterie. Montagu, qui commandoit ce vaisseau, se défendoit avec tout le courage qu'on pouvoit attendre de lui; mais il se trouva si maltraité qu'il se seroit rendu, si le vaisseau de Braakel eût porté pavillon. Il parvint cependant à couper ses amarres et à se dégager de Braakel: mais, comme il étoit percé de tous côtés, il ne put aller loin, un brûlot hollandois l'accrocha et le brûla. L'amiral Montagu passa,

avec son fils, dans une chaloupe; mais la multitude de matelots qui s'y jeterent en même tems la firent enfoncer, et l'amiral périt avec son fils. Sa mort fit verser des larmes à toute l'Angleterre qui avoit admiré son mérite et ses vertus. Les Hollandois eurent l'humanité de sauver plusieurs Anglois qui se soutenoient sur l'eau. Parmi eux se trouva le lieutenant du vaisseau qui venoit de couler bas. On le conduisit au bord de Ruiter : le général lui proposa de descendre à fond de cale, afin d'être en sûreté; mais il pria qu'on le laissât sur le pont pour voir le combat, et disoit assez souvent à Ruiter : *Monsieur, c'est-là se battre. Il n'est pas encore midi : vous avez fait, en*

moins de quatre heures, plus d'exploits qu'on n'en fait ordinairement en quatre jours.

Le lieutenant-amiral Van-Gent faisoit des efforts incroyables pour satisfaire sa fureur et sa vengeance contre les Anglois, qui avoient demandé avec hauteur qu'il fût puni pour n'avoir pas voulu baisser pavillon devant l'yacht le *Merlin*, comme on l'a vu. Il porta, avec une ardeur incroyable sur l'escadre bleue des Anglois; perça au travers, y jeta l'épouvante; mais il fut emporté par un boulet, et les états de Hollande eurent le malheur de perdre un de leurs meilleurs officiers de mer.

Le lieutenant-amiral Bankert avoit attaqué l'escadre blanche des

ennemis, commandée par le comte d'Estrées, comme on l'a vu, et presque toute composée de François. Le combat fut terrible et la victoire toujours également disputée. L'escadre rouge et celle de Ruiter continuoient à faire un feu terrible l'une sur l'autre : mais le vent foiblit au point, qu'on ne pouvoit plus gouverner : les vaisseaux des deux flottes dériverent les uns parmi les autres, et se mêlerent, de maniere qu'on ne pouvoit plus garder aucun ordre. Il se fit alors, de part et d'autre, des exploits dignes d'une éternelle mémoire. Un navire anglois fut mis en feu par un brûlot hollandois, et deux autres furent coulés bas. Lorsque le vent se releva, Ruiter fit une

si belle manœuvre, qu'il le tint toujours sur les ennemis. La nuit fit enfin finir ce furieux combat. Ruiter dit qu'il s'étoit trouvé à beaucoup de batailles; mais qu'il n'en avoit jamais vu de si terrible et qui eût duré si long-tems. On assure que son vaisseau seul employa vingt-cinq milliers de poudre; qu'il tira près de deux mille cinq cents coups de canon. Aussi, fut-il très-maltraité dans ses mâts, ses vergues, ses voiles : il eut même quelques coups à l'eau. Le nombre des morts qui se trouverent sur son vaisseau, montoit à trente; celui des blessés fut plus considérable. On ne sait pas au juste combien les Hollandois perdirent de monde en total. Outre

le lieutenant-amiral Van-Gent, il périt peu d'officiers. Les Anglois, outre l'amiral Montagu, perdirent dix-huit officiers et environ deux mille cinq cents matelots. On leur prit beaucoup de prisonniers ; un assez grand nombre de leurs vaisseaux furent brûlés, ou coulés à fond. Ruiter acquit ce jour-là une gloire immortelle. Le lieutenant de l'amiral de Montagu qui étoit resté sur le pont de son vaisseau, comme nous l'avons marqué, se trouvant à souper avec d'autres officiers tant Hollandois qu'Anglois, dit, en parlant de Ruiter : *C'est un amiral, un capitaine, un pilote, un matelot, un soldat : oui ce héros, est tout cela ensemble.* Un pareil éloge de la part d'un ennemi vaincu n'est pas suspect.

Ruiter, desirant de pousser son avantage jusqu'où il pouvoit aller, avança toute la nuit, dans l'intention de rejoindre les ennemis dès le lendemain, et de leur livrer encore combat. Si-tôt que le jour parut, il dirigea sur eux; mais ils changerent de bord, prirent le vent et éviterent les Hollandois, ce qui dura pendant trois jours de suite. Le 9 de juin on reçut à la Haye la nouvelle de la bataille de Soulsbaie, et des glorieux succès de la flotte des états : mais, quelque agréable qu'elle fût, elle n'étoit pas capable de consoler les Hollandois des pertes qu'ils faisoient sur terre. Les François avoient pénétré jusqu'au centre de la Hollande, et soumis toutes les

villes qui s'étoient trouvées sur leur passage.

Les états sentirent que leur unique ressource étoit dans leur flotte et dans celui qui la commandoit. Ils résolurent de faire les derniers efforts pour lui fournir toutes les provisions qui lui étoient nécessaires, et lui envoyerent une lettre conçue en ces termes : " Nous croyons devoir vous faire connoître, par ces présentes, combien Nous sommes satisfaits des vaillans efforts que vous avez faits dans la bataille qui s'est donnée contre les ennemis de l'état, et nous vous assurons que nous ne manquerons pas de vous le témoigner dans les occasions, etc. A la Haye, le 9 de juin 1672. Il fit

rapprocher la flotte des côtes de Hollande, afin d'être plus à portée de procurer du secours aux malades.

Cependant les François poursuivoient leurs conquêtes en Hollande, et y répandoient la consternation. Elle alla au point que le peuple se souleva et demanda, avec menaces, qu'on élût Guillaume III, prince d'orange, *stadhouder*, c'est-à-dire, gouverneur, capitaine-général et amiral de Hollande et d'Ouest-Frise, avec toutes les prérogatives dont avoient joui ses prédécesseurs ; ce qui fut exécuté le 3 de juillet 1672. Aussitôt que Ruiter en fut informé, il lui écrivit en ces termes : " J'ai appris avec joie, que, dans ces

tems difficiles, on a donné à votre altesse la place de gouverneur des provinces de Hollande et de Zélande. Je me crois obligé de vous souhaiter toute sorte de bonheur, d'avantages et de bénédictions du Ciel. J'espere que, sous la conduite sage de votre altesse, la fortune de l'état changera, et qu'il jouira de la même prospérité que lui procurerent ses illustres et vaillans prédécesseurs. J'attends, avec respect, les commandemens de votre altesse. „

Peu de tems après, il reçut ordre des états-généraux de tenir sa flotte près des côtes de Hollande; de se mettre en état d'empêcher celle des ennemis d'en approcher, et de faire observer avec soin leurs

mouvemens. Cet ordre fut changé sur la nouvelle que la flotte des Indes Orientales approchoit. Elle consistoit en quatorze vaisseaux richement chargés; et l'on fut averti que les ennemis, instruits de son arrivée, la cherchoient. Ruiter se posta de maniere qu'il pouvoit garder les côtes et secourir la flotte des Indes en cas de besoin. Elle entra au Vlie et au Texel, à l'exception d'un vaisseau qui donna dans celle des ennemis et qu'on ne put sauver.

Ruiter employoit ses soins et ses veilles, déployoit les plus grands talens pour sa patrie; lui servoit de bouclier du côté de la mer, où il la mettoit à l'abri de tous les coups que ses ennemis

vouloient lui porter. Pendant ce tems, sa femme, ses enfans, ses biens, étoient en butte à la fureur de cette portion du peuple, qui, dépourvue de toute éducation, de toute espece de jugement, est toujours prête à recevoir les impulsions qu'on lui donne.

Reprenons la narration de plus loin. Lorsque les François étendirent leurs conquêtes dans la Hollande, la consternation y devint générale, comme nous l'avons déja dit : la frayeur s'empara des esprits, excita la défiance et les soupçons ; bientôt les dissentions et le tumulte succéderent. On imputa aux magistrats tous les maux qui affligeoient l'état ; on les accusa de trahir la patrie. Les par-

tisans de la maison d'Orange profiterent de cette circonstance : ils publierent qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sauver la république, que d'élire le prince actuel stadhouder ; le requirent dans un écrit en forme, qui fut signé par un nombre considérable de citoyens, et par plusieurs membres du conseil qui eurent la foiblesse de céder à la multitude. Il s'en trouva cependant qui voulurent s'y opposer, et dirent qu'en mettant un pouvoir si étendu entre les mains d'un seul, c'étoit sacrifier la liberté de la patrie. De ce nombre furent Corneille et Jean de Wit, deux freres, qu'on avoit, jusqu'alors, regardés comme les meilleures têtes de la république, et qui oc-

cupoient les premieres dignités : le peuple les força, les armes à la main, de signer l'écrit dont on vient de parler : mais ils mirent à côté de leur seing ces deux lettres, V. C. c'est-à-dire, *vi coactus : par force.* Ils devinrent alors l'objet de la haine de tous les partisans de la maison d'Orange, et furent tous deux assassinés. Ruiter fut pénétré de douleur en l'apprenant. Il regrettoit deux hommes d'un mérite distingué ; il étoit fâché de voir qu'il se trouvât parmi ses compatriotes des scélérats capables de commettre de pareilles horreurs. On fut informé à Amsterdam de ses regrets, de sa douleur ; on lui en fit un crime, et on lui attribua les mêmes senti-

mens qu'aux infortunés de Wit : on s'attroupa ; on courut à sa maison le mardi 6 de septembre 1672, entre une heure et deux après midi, et, sans avoir égard aux services qu'il avoit rendus, à ceux qu'il rendoit actuellement, on se proposoit d'y mettre tout au pillage et de massacrer ceux qu'on y trouveroit. A mesure que cette troupe effrénée approchoit de sa maison, elle faisoit retentir l'air de ses cris et de ses menaces. La femme de Ruiter étoit alors avec une de ses filles, une niece et deux servantes : il n'y avoit pas un seul homme chez elle. La frayeur la saisit ainsi que celles qui l'accompagnoient : elle fit appeller à son secours Wessel Smit, marchand assez fa-

meux qui occupoit une maison tout près de la sienne. Il étoit capitaine d'une compagnie de bourgeois, avoit marié sa fille à Jean Van-Gelder, que la dame de Ruiter avoit eu de son premier mariage. Smit se mit à sa fenêtre, demanda à ceux qui étoient autour de la maison de Ruiter ce qu'ils vouloient. Les plus furieux lui répondirent : *Descends, scélérat! on te traitera comme on a fait les de Wit.* Il fut assez hardi pour descendre ; ouvrit sa porte, se présenta, dit : *Vous pouvez me traiter comme eux, si je l'ai mérité.* Quelques-uns s'avancerent ; mais sa fermeté leur en imposa ; ils lui firent des excuses et lui dirent que ce n'étoit pas à lui qu'ils en

vouloient. Alors il fendit la presse ; entra chez la dame Ruiter ; la trouva toute effrayée aussi-bien que les autres femmes qui étoient dans la maison. Elle le pria de fermer la porte et les fenêtres ; mais il lui dit que cette marque de crainte enhardiroit la multitude ; lui conseilla d'ouvrir la porte et les fenêtres, de paroître sans effroi, de parler avec douceur et de gagner du tems. Il alla ensuite trouver le lieutenant de sa compagnie ; lui dit de l'assembler le plus promptement qu'il pourroit. Le lieutenant se hâta d'envoyer ses domestiques dans tout le quartier, pour avertir les bourgeois qui devoient être de garde pendant la nuit, de se rendre le

plutôt possible et tout armés devant sa maison. En même-tems Smit envoya avertir les bourgmestres de ce qui se passoit, et leur demander un secours de soldats. Pendant qu'il étoit occupé de ces soins, on vint l'avertir que le tumulte augmentoit autour de la maison de Ruiter, et que la populace se proposoit d'y entrer. Il s'y rendit promptement, demanda à qui on en vouloit. Une multitude de voix lui répondirent : *C'est à l'amiral, à ce scélérat qui a vendu l'armée navale aux François, et a tâché de la leur livrer.* On entendit des femmes qui crioient : *Il vouloit trahir l'armée et on devoit lui payer un ducaton pour chacun de nos pauvres maris.* D'autres di-

soient : *On le menoit hier prisonnier à la Haye, pieds et mains liés.*

L'étonnement est épuisé de voir de pareilles calomnies s'élever et se répandre contre un homme dont la conduite méritoit, dans ce tems-là même les plus grands éloges. Elles étoient dictées par l'envie qu'inspiroit sa gloire, et adoptées par l'aveugle crédulité du bas peuple. La dame de Ruiter dit à Smit : *Il n'est pas possible que mon mari soit en prison. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de lui, et qui est datée d'hier. Il me mande qu'il ira dans peu, avec l'armée de l'état, chercher celle des ennemis.* Smit lui dit qu'il falloit montrer promptement cette lettre au peuple, afin de l'occuper et de gagner assez de

tems pour qu'on pût faire venir main-forte. La dame de Ruiter lui donna la lettre ; il avança au milieu de la foule , demanda s'il y avoit quelqu'un qui connût l'écriture de l'amiral. Plusieurs dirent qu'ils la connoissoient. *Lisez donc cette lettre* , reprit-il , *et vous verrez que les bruits qu'on répand sur son emprisonnement sont des calomnies horribles*. Il s'en trouva qui reconnurent effectivement l'écriture de Ruiter , et dirent que ceux qui l'accusoient étoient des scélérats. Il s'éleva une dispute parmi cette populace ; pendant ce tems , on armoit des bourgeois , on assembloit des soldats. Lorsqu'on crut que le nombre de troupes étoit assez considérable pour résister à

cette populace, on les fit défiler par différens endroits, vers la maison de l'amiral. L'épouvante se mit parmi les mutins ; ils se disperserent, et la nuit on plaça des gardes devant la maison de Ruiter.

La dame de Ruiter manda à son mari ce qui s'étoit passé. Sa surprise et sa douleur furent extrêmes. Il s'écria : *Quoi ! l'on m'accuse d'avoir vendu l'armée aux François. Est-il possible que l'on puisse inventer de pareilles calomnies ! L'état où elle se trouve aujourd'hui ne prouve-t-il pas le contraire ! C'est avec une extrême douleur que je vois qu'il se trouve dans ma patrie des hommes qui ont de pareils sentimens contre moi. J'ai assez exposé ma vie, pour leur en avoir inspiré*

de bien différens. Connoissant l'injustice dont le peuple est capable, il eut peur que sa femme et ses enfans ne fussent encore exposés au même danger, il demanda une sauve-garde pour eux au prince d'Orange, et lui écrivit en ces termes :

« Très-illustre seigneur et prince,

“ Ayant appris qu'à Amsterdam et dans les autres villes de la Hollande, les sieurs régens sont suspects à la commune, et que même, depuis peu, il a été commis des insolences à mon égard ; qu'on s'en est pris à ma maison et à ma famille, ainsi que votre altesse l'a certainement su. La ré-

gence a eu soin d'y pourvoir, il est vrai; mais je crains que la populace ne s'ameute de nouveau, et qu'elle ne se livre à des violences que le magistrat ne pourroit, peut-être, arrêter avec le même succès. C'est pour prendre de bonne heure les précautions nécessaires contre de pareils accidens, que je supplie votre altesse d'avoir la bonté de faire connoître au peuple d'Amsterdam, par l'affiche d'une sauve-garde au devant de ma maison, ainsi que j'apprends que cela s'est pratiqué ailleurs, que votre altesse met sous son illustre protection, et ma maison et ma famille, espérant que, par ce moyen, tous les nouveaux accidens dont je suis menacé pourront être heureu-

sement détournés. C'est une grace, dont moi et les miens témoignerons toute notre vie une extrême reconnoissance, et en mon particulier, je tâcherai de marquer en toutes occasions que je suis,

Très-illustre seigneur et prince,

De votre altesse,
Le très-humble et très-fidele serviteur

« MICHEL DE RUITER. »

A bord des Sept Provinces, le 11 de septembre 1672.

Avant la réception de cette lettre, le prince avoit accordé la sauve-garde, telle que la voici :

Guillaume-Henri, par la grace de Dieu, prince d'Orange et de Nassau, etc. capitaine-général des Provinces-Unies.

A tous ceux qui ces présentes verront et liront : salut. Savoir faisons que, pour bonnes considérations, à ce nous mouvant, nous avons pris et prenons en notre protection et sauve-garde la personne du lieutenant-amiral Michel de Ruiter, ensemble la dame son épouse, ses enfans, ses domestiques et sa maison qui est à Amsterdam, avec tous les meubles qu'elle contient, et en outre tous ses effets et biens-meubles et immeubles, quels qu'ils puissent être, pour être protégés et défendus, et garantis de toute violence, injure, pillage et insolence

dont ils peuvent être menacés. En conséquence, nous enjoignons et ordonnons à tous et chacun, de quelque qualité et condition qu'ils puissent être, de laisser le susdit lieutenant-amiral de Ruiter, sa famille et tous ceux qui lui appartiennent, habiter paisiblement et en franchise, aller et faire leurs affaires par-tout, sans offenser, en aucune maniere, sa personne ou leurs personnes, ni faire tort à ses biens, sous peine d'encourir notre indignation, d'être punis exemplairement et sans rémission. Donné et fait au camp près de Bodegrave, le 9 septembre 1672.

G. H. PRINCE D'ORANGE.

Le zele de Ruiter ne se ralentit point, malgré l'ingratitude de sa patrie : il tint la mer tant que la saison le permit, pour mettre les côtes de la Hollande à l'abri des invasions ; mais lorsqu'il crut qu'il n'y avoit plus lieu de craindre de la part des deux flottes combinées, il fit rentrer les vaisseaux de Hollande, et se rendit à Amsterdam pour se reposer et calmer les craintes de sa femme et de ses enfans. Il avoit lieu de s'y croire en sûreté ; mais il s'en fallut très-peu qu'il n'y pérît. Un matin, un inconnu alla frapper à sa porte ; s'élança dans la maison, tenant d'une main un morceau de pain et un grand couteau de l'autre. Il avoit le regard farouche ; dit, d'un

ton brusque : *Où est Michel de Ruiter?* On lui demanda ce qu'il vouloit. Il répondit : *Je veux parler à Michel de Ruiter*. Ruiter, qui étoit dans sa chambre, l'entendit et descendit pour voir ce qu'il vouloit. Si-tôt qu'il parut, le scélérat avança brusquement sur lui sans rien dire, et tenant son couteau prêt à le lui enfoncer dans le sein. Heureusement, un des domestiques du lieutenant-amiral se trouva à côté de son maître ; s'apperçut du projet du scélérat ; prit promptement une petite échelle qu'il trouva sous sa main ; la jeta sur le corps de l'assassin ; arrêta le coup au moment qu'il le portoit, et le chassa de la maison. La surprise où tout le monde

monde se trouva, empêcha qu'on ne courût après : il disparut à l'instant. Le bruit de cette scene étonnante se répandit bientôt dans la ville. Les archers du prévôt chercherent le scélérat dans tous les lieux publics ; mais ce fut inutilement : on ne put le trouver, et l'on n'a jamais pu découvrir qui étoit cet homme, et ce qui pouvoit l'avoir engagé à commettre cet horrible crime. On l'attribua à la jalousie qu'excitoit la gloire de Ruiter, si justement acquise; on porta des soupçons ; mais on ne pouvoit avoir des preuves.

Ruiter avoit l'ame trop élevée et trop ferme pour être effrayé des dangers qui le menaçoient : il les brava tous et vola au secours de

sa patrie qui étoit menacée d'une ruine totale. On craignoit que les François ne profitassent des glaces pour faire une entreprise sur Amsterdam : il assembla les bourgeois ; fit venir des matelots ; se mit à leur tête ; les posta le long de l'Y et dans l'île de Waal.

Pendant que les Hollandois faisoient tous les efforts possibles pour sauver leur république, les François et les Anglois faisoient des préparatifs pour la détruire. L'animosité des derniers contr'eux étoit au comble. Le comte de Schafsburi, chancelier du royaume, dit, dans une harangue qu'il prononça au nom du roi, à l'ouverture du parlement : *Delenda est Carthago*. Il faut détruire Carthage.

On équipa dans les deux royaumes une flotte formidable. Les Hollandois se hâterent de mettre la leur en état de tenir la mer au printems prochain. Le prince d'Orange écrivit cette lettre à Ruiter:

„ Monsieur,

“ Je vous envoie, avec la présente, une liste des officiers et des capitaines qui se sont présentés pour servir cet été sur les vaisseaux. Comme je desire fort d'être informé de leurs bonnes ou mauvaises qualités; je vous prie de m'envoyer en diligence votre avis que je tiendrai secret, vous assurant qu'il n'y aura personne au monde qui en ait connoissance,

afin de ne vous attirer, pour ce sujet, aucunes suites qui puissent vous chagriner. En attendant une prompte réponse, je demeure,

Monsieur,

Votre très-affectionné ami

G. PRINCE D'ORANGE.,,

A la Haye, le 20 de mars 1673.

Et, par apostille.

" S'il y en a quelques-uns que vous ne jugiez pas mériter de l'emploi, je vous prie de m'en indiquer d'autres à leur place.,,

Ruiter lui fit cette réponse :

« Très-noble et très-illustre prince,

« J'ai reçu, avec le respect que je dois, la lettre de votre altesse, datée le jour d'hier, avec les deux listes que je lui renvoie aussi, déclarant à votre altesse selon ses ordres et pour y satisfaire,

Qu'après avoir repassé dans mon esprit la vie, la conduite et les actions des officiers et des capitaines nommés dans les deux listes, je demeure d'accord, par la connoissance qne j'en ai, qu'ils ne sont pas tous pourvus d'un égal mérite, des mêmes capacité et expérience : mais, s'il m'est permis d'en juger, je ne crois pas que

cette égalité se trouve jamais dans une armée. Cependant je n'en connois aucun qui, par des fautes notables, ou par sa mauvaise conduite, doive être regardé comme incapable de servir la prochaine campagne qui leur fournira les moyens d'acquérir plus d'expérience et les mettra en état de rendre des services à la patrie et à votre altesse; me rapportant, du reste, à sa sage et prudente direction.

Outre que mon équipage est tout complet, les levées des autres officiers et capitaines s'avancent, comme je l'écrivis dernièrement d'une maniere plus détaillée au sieur secretaire Huigens, que

je prie ici, par la permission de votre altesse, d'expliquer mes intentions. Je suis,

Très-noble et très-illustre
seigneur et prince,

De votre altesse,

Le très-humble et très-fidele
serviteur

MICHEL DE RUITER.,,

A Amsterdam, le 21 mars 1673.

Le prince jugea cependant à propos d'ôter quelques capitaines de dessus la liste et de leur en substituer d'autres. Il voulut, en

outre, qu'on rappellât Corneille Tromp et qu'on le rétablît dans la dignité de lieutenant-amiral sous le college de l'amirauté d'Amsterdam : mais il exigea de Tromp qu'il se réconciliât avec Ruiter ; mit même son rappel et son rétablissement à ce prix. Tromp fit dire au prince qu'il se soumettroit à toutes les conditions qu'il voudroit lui imposer. Ruiter étoit naturellement doux et généreux : il consentit à la réconciliation. Ils se rendirent auprès du prince ; se promirent réciproquement d'oublier le passé, et de vivre à l'avenir dans une amitié fraternelle. Le prince promit à Ruiter que Tromp obéiroit exactement à ses commandemens.

Ruiter fut chargé d'aller dans les colleges des différentes amirautés, afin de les engager à hâter l'armement des vaisseaux que chacun d'eux devoit fournir. Lorsqu'ils furent tous prêts, il leur ordonna de se rendre au Texel, alla les y joindre.

Les préparatifs de guerre qu'on faisoit par terre occupoient tellement le prince d'Orange, qu'il ne put aller au Texel pour faire la revue de l'armée navale. Il écrivit la lettre suivante à Ruiter :

« Noble, équitable, vaillant, bien-aimé, incomparable,

« Nous aurions desiré que les affaires de l'état nous eussent per-

mis de nous rendre à l'armée navale, pour jouir de la satisfaction de voir tant de braves compatriotes qui vont, avec zele, à la défense de leur patrie. La flotte considérable que l'on a équipée est un des plus puissans moyens que l'on puisse employer pour la conservation de l'état; et il y a lieu d'espérer que cette considération rallumera le courage de ceux qui ont l'honneur d'avoir été choisis pour la commander. Les yeux de toute la chrétienté sont fixés sur la flotte des états, et observent attentivement les entreprises et les mouvemens qu'elle fera sous la conduite et la valeur de ceux qui la gouvernent. Hé! quelle infamie ne seroit-ce pas pour ceux qui au-

roient la lâcheté de manquer à leur devoir dans une occasion si importante et si glorieuse ? Nous sommes fort éloignés de craindre un pareil malheur. Nous espérons, au contraire que, par votre prudence et votre intrépidité, aussi-bien que de ceux qui sont auprès de vous, la gloire que la nation vient d'acquérir sur mer sera soutenue, avec la protection de Dieu, par le nouveau zele et le courage que vous faites paroître. Ils auront sujet de se réjouir et de se féliciter d'avoir été les instrumens qui ont conduit les affaires à une heureuse fin dans une cause si juste. Nous aurons soin de récompenser le mérite et la bravoure de ceux qui en auront donné des preuves signa-

lées, et nous ferons en sorte que les grandes et glorieuses actions ne soient point payées d'ingratitude ; mais qu'elles le soient d'une récompense qui leur sera proportionnée. Je vous prie d'en assurer tous ceux qui sont sous le pavillon, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; et, en même-tems, de faire comprendre à chacun qu'il n'y aura point de grace pour ceux qui ne s'acquitteront pas de leur devoir et qui se rendront coupables de lâcheté. C'est la véritable intention des états et la mienne, que ceux qui le mériteront soient exactement et proportionnément châtiés, suivant la rigueur des ordres de la commission et les loix du pays. De sorte que tous les

les lâches et ceux qui ne se comporteront pas en braves soldats devant l'ennemi, n'auront rien plus à redouter que l'entrée des hâvres de l'état, parce qu'il leur sera impossible de se dérober à la rigueur de la justice et à l'indignation des peuples qui les poursuivront par-tout. Nous nous persuadons qu'aucun ne voudra s'y exposer; que chacun, au contraire, tâchera de se signaler par une louable ardeur, dans une occasion si pressante, dans la confiance que Dieu fera réussir le tout au bien et à l'avantage de la patrie, à la gloire immortelle de tous ceux qui l'auront fidélement servie. Je prie Dieu de vous prendre en sa sainte

protection et tous ceux qui sont avec vous. „

Ruiter fit au prince la réponse suivante :

“ Sérénissime prince,

» Après avoir envoyé, environ sur le midi, ma derniere écrite à votre altesse, j'ai reçu vers le soir la sienne, par laquelle il lui plaît de nous exhorter à faire notre devoir pour le service de la patrie. J'en suis infiniment redevable à votre altesse. J'en informerai demain sans faute, les officiers généraux et subalternes de l'armée, afin que nous puissions nous comporter tous ensemble de maniere que nous soyons en état de répondre

de notre conduite devant Dieu, devant votre altesse, et devant toute la chrétienté : elle se peut fier là-dessus, ainsi que je fais en sa parole à elle-même, lorsqu'elle m'assure que le lieutenant-amiral Tromp s'accordera et vivra avec moi et les autres membres du conseil de guerre, dans la même confiance et la même union que nous vivons présentement avec les autres. Pour lors je puis me flatter de l'espérance que toutes nos entreprises auront un bon succès et une heureuse issue, sous la protection de Dieu, étant avec tout le respect imaginable », etc.

Le prince lui écrivit de la maniere suivante :

Noble, équitable, vaillant, bien-aimé, incomparable,

« La vôtre, du 24 de ce mois, nous a été rendue, et nous avons été bien aise d'apprendre les choses dont elle fait mention. Quant au sentiment du vice-amiral Evertsz, qui est que le vice-amiral et le contre-amiral de Zélande doivent précéder en rang ceux du college de l'amirauté d'Amsterdam, nous jugeons à propos que, sans préjudice au droit de personne, les choses seront laissées présentement dans le même ordre qu'elles ont été observées, il y a quelque tems, sur quoi vous pourrez vous régler. D'ailleurs, nous avons re-

commandé très-soigneusement au lieutenant-amiral Tromp de recevoir vos ordres avec le respect et l'obéissance qu'il appartient, ainsi qu'il nous l'a promis. Nous nous persuadons qu'il s'acquittera dignement de ce devoir, et que le tout tendra à une bonne et salutaire fin pour le service de l'état et la conjoncture présente. Je vous recommande en la protection de Dieu », etc.

Pour hâter le départ de la flotte, on avoit proposé à Ruiter de tirer quelques matelots des vaisseaux qui étoient le mieux pourvus d'équipages, de les faire passer sur ceux qui en étoient mal pourvus; mais il s'y étoit opposé, disant qu'une armée navale étoit plus

forte et combattoit mieux avec un nombre de vaisseaux peu considérable, mais bien pourvus déquipages et de tout ce qui leur étoit necessaire, qu'un plus grand nombre mal équipé qui ne servoit qu'à embarrasser dans une action.

Il pressa sa marche le plus qu'il lui fut possible, afin dexécuter un projet que les états-généraux avoient formé. On avoit rempli plusieurs vaisseaux d'un lest fort pesant, on avoit ordonné à Ruiter d'aller les enfoncer dans la Tamise, pour la fermer et y retenir toute la flotte d'Angleterre ; mais il fut arrêté par les vents et la tempête : l'armée navale d'Angleterre sortit et joignit celle de France ; ainsi

le projet qu'on avoit formé en Hollande ne put être exécuté.

Les deux flottes combinées allerent à la rencontre de celle de Hollande, qui les cherchoit; la joignirent le 7 de juin 1673, près des côtes de Zélande. L'armée d'Angleterre étoit composée de soixante vaisseaux de guerre, et de trente brûlots; celle de France; de trente vaisseaux de guerre et de vingt-un brûlots, ce qui faisoit cent quarante-une voiles. L'armée des états ne consistoit qu'en cinquante-deux navires de guerre, douze fregates, quatorze yachts, et vingt-cinq brûlots, faisant en tout, cent trois voiles. Les officiers et les matelots hollandois, malgré la grande diffé-

rence qui se trouvoit entre leur flotte et celle des ennemis, se regardoient comme plus forts qu'eux : ils disoient que leur général valoit seul une armée, et qu'ils aspiroient au moment de combattre.

Le prince Robert qui montoit le *Royal - Charles*, commandoit le corps de bataille des ennemis : il étoit composé de l'escadre rouge ; le comte d'Estrées avoit l'avant-garde avec l'escadre blanche, et Sprach avoit l'arriere-garde avec l'escadre bleue. L'avant-garde des Hollandois étoit commandée par Tromp, Ruiter étoit au centre, et Bankert à l'arriere-garde. A deux heures après midi, l'escadre du comte d'Es-

trées s'engagea avec celle de Tromp, qui faisoit tous ses efforts pour gagner le vent, et crioit de toutes ses forces : AU LOF, AU LOF. Son escadre fit un feu si terrible sur l'avant-garde des ennemis, qu'il la força de reculer. L'escadre de Ruiter ne tarda pas à s'engager avec celle du prince Robert, et celle de Bankert avec celle de Sprach. Ruiter et Bankert percerent au travers de la flotte ennemie. Ruiter qui montoit le vaisseau nommé les *Sept-Provinces*, faisoit un feu si terrible qu'il écartoit tout ce qui se présentoit devant lui. On assure qu'il dit à ceux qui étoient auprès de lui : *Je vois que les ennemis redoutent encore les Sept-Provinces.* Bankert

perdit son mât de hune d'avant et son grand hunier, ce qui causa du désordre dans son escadre. Ruiter, qui avoit toujours l'œil par-tout, s'en apperçut, alla à lui; rétablit l'ordre dans son escadre, et le combat continua avec une égale fureur de part et d'autre. Ruiter, ne voyant point l'escadre de Tromp, eut peur qu'elle ne fût trop engagée avec les ennemis; il se hâta d'aller la chercher et la joignit sur les six heures du soir. Cette opération se fit avec tant d'ordre, de prudence et d'adresse, que les ennemis dirent eux-mêmes qu'il n'y avoit au monde que Ruiter qui pût faire une pareille jonction d'escadres et de forces, à la vue d'une armée

ennemie, et malgré les efforts qu'elle faisoit pour l'en empêcher.

Lorsque Ruiter joignit Tromp, il le trouva entre le prince Robert et une autre escadre ennemie. Il étoit si pressé qu'il tournoit les yeux de tous côtés pour voir si Ruiter ne venoit pas à son secours. Dès qu'il l'apperçut, il cria à ses équipages qui étoient tout fatigués et près de succomber : *Amis, voici le bon pere*, (c'est ainsi que les matelots nommoient Ruiter), *qui vient nous secourir. Non, je ne l'abandonnerai aussi jamais, tant que je vivrai.* Ruiter écarta les ennemis qui attaquoient Tromp de tous côtés et l'avoient déja forcé de changer deux fois de vaisseau. Les Hollandois presserent

les Anglois si vivement, que ceux-ci se trouverent au soir à plus d'une lieue de l'endroit où ils étoient au commencement du combat. Enfin, sur les dix heures du soir, la nuit devint si obscure, que les deux armées furent obligées de se séparer. Toutes les relations annoncerent qu'on avoit vu dans cette action des prodiges de valeur, de part et d'autre, et principalement du côté des Hollandois, dont le nombre étoit beaucoup inférieur à celui des ennemis. Le comte d'Estrées, qui commandoit l'armée françoise, dit dans la relation qu'il envoya à M. de Seignelai : *Je voudrois, de tout mon cœur, payer de ma vie la gloire d'avoir fait d'aussi*

belles

belles actions et d'avoir marqué autant de courage et de prudence que Ruiter l'a fait dans ce combat naval. Cet éloge fait autant d'honneur à celui qui le donne, qu'à celui qui en est l'objet : il montre jusqu'à quel point M. le comte d'Estrées poussoit le desir d'acquérir de la gloire, et c'est ce desir qui fait les Héros.

Le lendemain, le soleil, en paroissant, montra les horreurs de ce terrible combat. La mer étoit couverte de corps morts, de membres épars qui flottoient au milieu des débris des vaisseaux. Ici l'on voyoit des mâts fracassés, des voiles déchirées, des cordages tout coupés, des vergues briseés ; là des mâts immobiles an-

nonçoient que plusieurs vaisseaux étoient engloutis dans la mer avec les soldats et les matelots qu'ils portoient.

Les Anglois assurerent dans leurs papiers publics qu'ils avoient remporté la victoire : mais de l'aveu des François mêmes, ils perdirent neuf à dix brûlots, trois ou quatre vaisseaux de guerre, et se retirerent après la bataille à deux lieues au large. Les Hollandois, de leur côté, ne perdirent en tout que cinq ou six brûlots ; ils resterent toute la nuit et le jour suivant dans l'endroit où le combat s'étoit livré. D'ailleurs le projet des Anglois étoit de faire une descente en Hollande ou en Zélande, et de détruire les forces

navales des Provinces-Unies. Les Hollandois, de leur côté, ne cherchoient qu'à se défendre et à garantir leurs côtes. Ceux-ci réussirent dans leur projet, et les autres échouerent dans le leur.

Ruiter se hâta d'envoyer au prince d'Orange et aux états le détail du combat; les pria de lui fournir de la poudre, des boulets et d'autres munitions dont il avoit besoin : il reçut bientôt ce qu'il demandoit, avec des réponses qui exprimoient toute la reconnoissance qui étoit due à ses importans services. Il fit promptement radouber ses vaisseaux, et alla chercher les ennemis. Il les joignit le 14 de juin, sur les quatre heures après midi; les

avant-gardes des deux armées engagerent le combat. Ruiter avança sur le prince Robert; Bankert se trouva aux prises avec le comte d'Estrées; et l'on combattit avec un courage égal de part et d'autre. Ruiter faisoit un feu terrible sur les ennemis, qui l'environnoient de toutes parts et dirigeoient tous leurs coups sur lui. Son fils, Engel de Ruiter, étoit sur un vaisseau à côté du sien, suivoit son exemple, bravoit, comme lui, les dangers, et accabloit ceux qui vouloient lui résister. On combattoit avec tant de fureur, que la nuit étoit avancée lorsque les deux flottes se séparerent. Les Anglois et les François se retirerent vers la Tamise

et les Hollandois resterent sur leurs côtes pour observer les mouvemens des ennemis, et s'opposer aux entreprises qu'ils pourroient faire. Le prince d'Orange écrivit à Ruiter une lettre dont voici la traduction :

« Noble et très-cher, etc.

« Nous avons appris avec une grande satisfaction, de quelle maniere il a plû à Dieu de bénir les armes de l'état sous votre conduite, dans la rencontre que vous avez eue avec l'armée de France et d'Angleterre, où vous avez continué de donner des preuves de votre prudence et de votre

valeur, et nous vous assurons que de si grands services seront reconnus de l'état et de nous en toutes occasions. On a estimé nécessaire de vous envoyer les conseillers des différentes amirautés, pour vous communiquer nos vues au sujet des prochaines opérations de l'armée navale, et de quelle maniere nous avons résolu qu'elle agisse. Vous leur donnerez donc une entiere créance, lorsqu'ils vous déclareront ce que nous leur avons prescrit, et vous vous conformerez à ce qu'ils vous diront touchant les desseins que nous avons formés, et leur exécution. Nous prions Dieu qu'il daigne les accompagner de sa favorable assistance, et vous tenir en

sa sainte garde. A la Haye le 19 juin 1673.

« Votre affectionné ami,

« G. H. PRINCE D'ORANGE ».

Les états-généraux firent radouber les vaisseaux qui avoient été endommagés dans les deux derniers combats. On hâta les travaux nécessaires à ceux que l'on construisoit ; on completta les équipages : on mit à la mer et on alla sur les côtes d'Angleterre, dans l'intention d'attaquer encore les deux flottes combinées. Les ennemis, de leur côté, hâterent les préparatifs qu'ils crurent nécessaires pour remplir les desseins

qu'ils avoient formés contre la Hollande. Ils avoient équipé une flotte de cent huit vaisseaux de guerre et frégates, de vingt-quatre brûlots, outre les yachts et les quaîches, et embarqué sur de petits bâtimens une quantité considérable d'infanterie et de cavalerie, sous les ordres du comte de Schomberg. Ces petits bâtimens chargés de troupes devoient aborder à la côte de Hollande, pendant que les deux flottes seroient occupées à combattre et y mettre tout à feu et à sang. Ruiter fut informé de ce projet et prit toutes les mesures qu'il crut nécessaires pour le faire échouer. Il alla se poster à Schooneveldt; envoya plusieurs bâtimens à la

découverte, avec ordre d'examiner les mouvemens des ennemis et de l'en avertir. Il mit à la voile, en même-tems, un nombre assez considérable de frégates qui avoient ordre d'attaquer les vaisseaux de transport qui chercheroient à aborder aux côtes de Hollande pendant le combat.

Le 12 août, le prince d'Orange se rendit à l'armée navale dans une barque de pêcheurs, portant pavillon. A son arrivée, on le salua de treize coups de canon : on vit la joie se répandre sur tous les visages tant des officiers que des matelots, et l'on entendit toute l'armée crier, à plusieurs reprises, *vive le prince*. Si-tôt qu'il fut arrivé au bord de Ruiter, on assembla

le conseil de guerre, et le prince demanda ce qu'il falloit faire pour sauver des vaisseaux richement chargés qu'on attendoit des Indes orientales, et les empêcher de donner dans la flotte ennemie qui étoit postée proche du Vlie et du Texel. Tous les officiers qui composoient le conseil, dirent, d'une voix unanime, qu'il falloit aller aux ennemis; les attaquer avec tout l'avantage qu'il seroit possible de ménager; lss chasser loin des côtes et des ports des Provinces-Unies, afin de rendre la navigation libre et sûre pour les vaisseaux des Indes. Le prince approuva ce projet, et dit qu'il étoit conforme à celui des états-généraux. Il exhorta ensuite les officiers à s'ac-

quitter de leur devoir. On fit monter tout l'équipage du vaisseau sur le tillac : le prince d'Orange, Ruiter et les autres officiers se placerent sur le demi-pont ; les matelots et les soldats se rangerent autour d'eux, et ceux qui ne trouvoient pas de place grimpoient le long des cordages, pour voir le prince et entendre ce qu'on vouloit leur dire. Ruiter éleva la voix et leur tint ce langage : « Amis, il faut encore en venir aux mains et livrer un troisieme combat. Vous m'avez deux fois secondé avec zele et courage, et je ne doute pas que vous ne le fassiez encore. N'êtes-vous pas tous en général, et chacun en particulier, disposés à vous acquitter de ce que votre

honneur et votre devoir demandent, et à vous comporter en braves gens jusqu'à la mort? Son altesse, qui est ici présente, vous assure qu'elle aura autant de soin de faire punir les lâches, que de récompenser ceux qui auront signalé leur courage. » Le prince marqua, par un signe, qu'il approuvoit ce que le général venoit de dire. Tout l'équipage cria : *Vive le prince d'Orange*, et la plupart des matelots firent sauter leurs bonnets au dessus de leur tête en signe d'applaudissement. Le prince retourna aussi-tôt à terre, et l'armée mit à la voile : elle consistoit alors en soixante - quinze vaisseaux et frégates, et vingt-cinq brûlots, dix - huit yachts. Il y

y avoit quatre mille trois cents douze pieces de canon, dix-sept mille quatre cents cinquante-deux matelots, deux mille cinq cents quatre-vingt-deux soldats. Peu de tems après elle fut renforcée de cent soixante-cinq soldats, et de cent soixante-dix-sept matelots qu'on distribua sur les vaisseaux dont les équipages n'étoient pas complets. Un des vaisseaux des Indes orientales qui s'étoit séparé des autres, tomba au milieu de la flotte ennemie, et fut pris par la Vigerie, capitaine françois.

Les états-généraux, craignant que le reste de la flotte des Indes ne fût enlevé par les ennemis, envoya ordre à Ruiter de livrer bataille. En conséquence, il avan-

ça sur les deux flottes combinées, qui étoient proche du Texel : elles allerent à sa rencontre, et le combat commença le 21 d'août 1673, à neuf heures du matin, proche de Kykduin, et du Helder. La flotte combinée étoit de cent cinquante voiles, parmi lesquels il y avoit cent quatre, tant navires de guerre que frégates. Bankert, qui commandoit l'avant-garde, attaqua celle des ennemis, à la tête de laquelle étoit le comte d'Estrées. Ruiter, qui étoit au centre, s'engagea avec l'escadre du prince Robert qui étoit au milieu des flottes combinées; et Tromp, qui avoit l'arriere-garde, en vint aux prises avec le vice-amiral Sprach. Le combat devint furieux

à la tête, au centre et à la queue. Les François firent tous leurs efforts pour brûler le vaisseau du lieutenant - amiral Bankert qu'ils avoient séparé, avec quelques autres, du reste de la flotte; mais il trouva moyen de la rejoindre. Pendant ce tems, Ruiter, et le prince Robert faisoient un feu terrible l'un sur l'autre.

Comme la bataille se donnoit près des côtes de Hollande, le bruit du canon avertit les Hollandois que leur flotte étoit aux prises avec celle des ennemis. A l'instant on ouvrit les temples, et les peuples y coururent avec empressement, pour implorer la protection de l'Eternel. Le son des cloches annonçoit le malheur dont on étoit

R 2

menacé ; invitoit chaque citoyen à oublier ses affaires particulieres, pour s'occuper de la calamité publique, et à venir demander au maître des destinées son bouclier contre les coups qu'on vouloit porter à la république.

Cependant le combat continuoit avec une égale fureur, et la victoire chanceloit. Ruiter pressoit si vivement le prince Robert qu'il le força de demander du secours par les signaux. Tromp s'étoit tellement avancé au nord avec son escadre et la bleue des ennemis, qu'on ne les voyoit plus. Ruiter, craignant qu'il n'eût besoin de secours, fit vent arriere avec son escadre et celle de Bankert qui l'avoit joint ; avança du côté où il

entendoit tirer Tromp et le vice-amiral Sprach qui étoient aux prises. Le prince Robert, ayant apperçu cette manœuvre, et ayant autant d'inquiétude pour Sprach que Ruiter en avoit pour Tromp, revira avec son escadre, et courut le même bord que les Hollandois: le comte d'Estrées le suivit de l'arriere. Il y avoit déja trois heures et demie que Tromp, qui montoit le *Lion d'or*, et Sprach qui montoit le *Prince Royal*, étoient à côté l'un de l'autre sans manœuvrer les voiles, et faisoient un feu continuel du canon et de la mousqueterie. Il arriva à Tromp une chose qui paroît aussi impossible qu'elle est véritable, c'est que de quatre cents soixante-dix hommes qui

étoient à bord du *Lion d'or*, exposés à de si grands périls et pendant tant de tems, il n'y en eut pas un seul blessé. Gérard Brandt, historien de Ruiter, dit pag. 608 de l'édition *in-folio*, 1698 : « Ce n'est point sur de faux bruits que j'avance ce fait ; je l'ai appris de gens dignes de foi qui ont entendu plusieurs fois le lieutenant-amiral Tromp, et d'autres témoins oculaires, en faire le récit. La plupart des boulets ne portoient point et passoient pardessus les vaisseaux. » Il ajoute : « Ce n'est pas avec une moindre certitude que je puis assurer que le général Ruiter combattit avec un bonheur tout extraordinaire, et qu'il eut très-peu de morts et de blessés. Plusieurs officiers et ma-

telots disent qu'il sembloit que les boulets ne faisoient que bondir contre son vaisseau. Il est constant qu'au plus fort du combat, on l'entendit dire à quelqu'un : *Je vous prie de prendre garde à ce qui se passe. Regardez comme volent les boulets, et écoutez comme ils sifflent; et cependant tous nos agrêts sont encore en état, et presque tout l'équipage est sain et sauf.* »

Tromp força enfin Sprach de prendre chasse : il le poursuivit ; le joignit ; cribla toutes ses voiles ; abattit la plupart de ses mâts et de ses vergues ; lui tua près de quatre cents hommes, et en blessa plus de trois cents ; ce que Tromp apprit dans la suite par le comte d'Asserey, qui commandoit un

vaisseau de l'escadre de Sprach. Les Anglois envoyerent une multitude de brûlots sur le *Lion d'or;* mais ils furent tous détournés. Enfin les Anglois dirigerent tous leurs coups sur ce terrible vaisseau ; abattirent presque tous ses mâts ; le percerent en tant d'endroits, qu'on fut obligé de le séparer de l'armée et de le remorquer. Tromp passa à bord d'un autre vaisseau, y fit arborer pavillon d'amiral, et continua de se tenir aux flancs du *Prince Royal*, que montoit Sprach et qui se trouva aussi obligé d'en changer. Le vaisseau que ce dernier venoit de monter fut si maltraité, qu'il fut encore forcé de l'abandonner. Il se jeta dans un canot pour se rendre

à bord du *Royal Charles ;* mais un brûlot donna dans le canot, le fracassa et le fit couler bas avec tous ceux qui étoient dedans. Ainsi périt ce brave vice-amiral anglois, qui, par son courage et la douceur de son caractere, s'étoit acquis l'estime et l'amitié de tout le monde : il fut regretté des ennemis mêmes.

Le combat duroit encore entre l'escadre de Tromp et celle de Sprach, lorsque Ruiter arriva. Le prince Robert, qui le suivoit de près, ne tarda pas à paroître. Alors il se livra encore un combat furieux. La mer retentissoit des coups de canon qui se succédoient rapidement, et partoient souvent ensemble : les flammes pénétroient à travers l'épaisseur de la fumée,

comme l'éclair qui passe au travers des ténebres ; les boulets, les chevilles de fer, les mitrailles, les balles, les éclats de bois voloient sans cesse de tous côtés. Ce combat terrible dura jusqu'à la nuit : les flottes combinées se retirerent sur les côtes d'Angleterre, et celle de Hollande resta près des siennes. Les Hollandois perdirent dans ce dernier combat deux vice-amiraux, quatre capitaines, du nombre desquels étoit Jean Gelder, gendre de Ruiter : plusieurs autres officiers furent dangereusement blessés. Aucun de leurs vaisseaux ne fut pris ; mais il y en eut beaucoup de fort maltraités. La perte fut plus considérable du côté des Anglois. Le vice - Amiral Sprach

périt, comme on l'a vu : plusieurs officiers de marque furent tués avec un nombre considérable de matelots et de soldats. Deux de leurs vaisseaux de guerre furent coulés bas, et plusieurs autres furent brûlés; la perte des François ne fut pas si considérable. Les deux flottes combinées se retirerent dans leurs ports.

Après la bataille, Ruiter assembla les lieutenans - amiraux Bankert, Van-Nès et Tromp, pour nommer des vice - amiraux à la place de ceux qui avoient été tués. Dans la promotion qu'on fit alors, Engel de Ruiter, fils du général, fut élu contre - amiral d'Amsterdam, ce qui fut confirmé par le prince d'Orange. Les Hollandois,

ne voyant plus de vaisseaux ennemis, allerent mouiller entre le Texel et le Vlie, d'où l'on envoya les blessés à terre.

La satisfaction que Ruiter goûtoit d'avoir sauvé sa Patrie, étoit troublée par la perte de son gendre, le capitaine *Jean Paulusz Van-Gelder* qui avoit été tué dans le dernier combat: il l'estimoit beaucoup à cause de son mérite. Ce grand homme sut cependant calmer sa douleur par sa fermeté. Il disoit à ceux qui le plaignoient sur sa perte: *Je sais que ce sont les fruits de la guerre; que je dois me soumettre à la volonté de Dieu. C'étoit aujourd'hui son tour; ce sera, peut-être, le mien demain.* Voyant qu'il se trouvoit obligé de passer sa vie au milieu

milieu des dangers, il avoit continuellement la mort devant les yeux, et tâchoit de se préparer à une heureuse fin. Il lisoit souvent un ouvrage intitulé : *Les consolations de l'ame fidelle contre les frayeurs de la mort.*

Les états, instruits du succès de la bataille, déciderent qu'il falloit envoyer à l'armée navale des munitions de toute espece, pour qu'elle tînt la mer pendant quelque tems, et la rendît entiérement libre aux vaisseaux qu'on attendoit des Indes orientales : mais il n'en arriva que deux : les Anglois en avoient pris quatre près de l'île Sainte-Hélene.

Ruiter, voyant que la saison étoit trop avancée pour tenir la

mer avec sa flotte, résolut de la faire rentrer dans les ports. Le 23 de septembre il donna le signal du départ, et chacun prit la route du hâvre où il devoit se retirer. Le lendemain il arriva à Hellevœtsluis, et se rendit le 27 à la Haye, où, selon l'usage, se tenoit l'assemblée des états-généraux. Il étoit accompagné des lieutenans-amiraux, Van-Nès et Tromp. Voici la traduction du registre des résolutions de leurs hautes puissances (*). "Les lieutenans-amiraux,

---

(*) Extrait du registre des résolutions de leurs hautes-puissances les seigneurs états-généraux des Provinces-Unies, le mercredi 27 septembre 1673, à quatre heures et demie du soir.

de Ruiter, Van-Nès et Tromp, ayant comparu à l'assemblée, pris leur séance ordinaire et étant demeurés couverts, ont fait devant leurs hautes puissances un rapport sommaire de leur derniere expédition. Sur quoi ayant été délibéré, le sieur Pompe, président de l'assemblée, a remercié les sieurs lieutenans-amiraux, de Ruiter, Van-Nès et Tromp, au nom et de la part de leurs hautes puissances, et déclaré qu'elles sont très-satisfaites de leurs services, de leur conduite, de leur courage, enfin de la maniere dont ils se sont comportés dans les trois dernieres batailles, données, depuis peu, entre l'armée navale de cet état et celle de deux puis sans rois, celui de France

et celui d'Angleterre, les 7, 14 de juin, et 21 d'août dernier; en outre il a recommandé auxdits lieutenans-amiraux de continuer à montrer le même zele et la même valeur dans toutes les occasions qui pourront se présenter. »

Les états de Hollande accorderent une rente perpétuelle à Ruiter, et lui en donnerent le brevet qui étoit, à-peu-près, conçu en ces termes :

« Les Etats de Hollande et de Ouest-Frise.

« A tous ceux qui ces présentes verront : Salut. Savoir faisons que voulant reconnoître la valeur, le courage, le zele et la bonne

conduite avec laquelle le sieur Michel de Ruiter, lieutenant-amiral de Hollande et de Ouest-Frise, en qualité de commandant en chef de l'armée navale de cet état, sous la direction de son altesse le seigneur prince d'Orange, amiral général des Provinces-Unies, a attaqué et combattu, avec ladite armée navale, en trois diverses batailles, pendant l'expédition maritime de cette année 1673, les deux armées ennemies des rois de France et de la Grande-Bretagne jointes ensemble, lesquelles il a, par la bénédiction de Dieu, tellement maltraitées que les desseins des susdits rois contre ces états ont été entiérement dissipés. Comme nous avons résolu et statué de

donner à perpétuité audit lieutenant-amiral de Ruiter, à ses héritiers, successeurs et ayant-cause après lui, ou à ceux qui auront été par lui ou par eux substitués en leurs droits, une rente annuelle et perpétuelle de deux cents quarante livres, à quarante gros la livre (*), ainsi que par ces présentes créons, donnons, assignons et constituons la susdite rente de deux cents quarante livres par an au profit dudit sieur de Ruiter, ses héritiers, successeurs et ayant-cause après lui, ou à ceux qui auront cession de leurs droits; et

(*) Cette somme faisoit, à peu-près, celle de 2240 liv. monnoie de France.

ce en reconnoissance comme dessus. Promettant de payer, tous les ans, ladite rente à deux termes, dont le premier écherra le 23 de mars 1674, et l'autre le 23 de septembre suivant, à continuer à l'avenir de terme en terme par demi-année. Enjoignons et ordonnons au receveur général de notredit pays, étant à présent en charge, et à ceux qui y seront ci-après, de payer, faire payer irrévocablement la susdite somme, aux termes susdits, sur la quittance de ceux qui auront droit de toucher. En foi de quoi nous avons fait ici apposer notre grand sceau, et fait signer la présente par trois de nos conseillers députés, et par notre secretaire. Fait à la Haye le

23 de septembre 1673 ». Cette pension perpétuelle qu'on accordoit à Ruiter, étoit bien glorieuse pour lui. Elle faisoit un témoignage authentique des services qu'il avoit rendus à sa patrie, et de la reconnoissance qu'elle lui en marquoit.

La République de Hollande essuya, dans ce tems, les vicissitudes les plus étonnantes. Les rois de France et d'Angleterre qui avoient été ses alliés et l'avoient défendue contre l'empereur et le roi d'Espagne, chefs, de la maison d'Autriche, étoient ensuite devenus pour elle des ennemis implacables : ils se proposoient de la détruire et l'attaquoient de toutes parts. Dejà les François

avoient envahi une partie de ses possessions et menaçoient le reste; les Anglois s'étoient joints à eux, et, pour hâter sa perte, vouloient l'attaquer aussi par mer et par terre. L'empereur et le roi d'Espagne, devenus depuis ses alliés, la secoururent et la conserverent. L'empereur lui envoya des troupes qui forcerent les François à évacuer les places dont ils s'étoient rendus maîtres; le roi d'Espagne fut médiateur entr'elle et l'Angleterre; engagea cette derniere puissance à conclure la paix avec cette république le 19 février 1674.

La paix n'étant pas faite avec la France, on crut qu'il étoit nécessaire de tenir la marine en état de résister à cette puissance formida-

ble : on en confia encore le soin à Ruiter ; et le prince d'Orange le nomma son lieutenant-amiral-général de Hollande ; lui en donna la commission datée du 21 février 1674. Ruiter prêta serment de fidélité entre les mains du prince le 27 de ce mois.

Le même jour, il présenta au prince un mémoire par lequel il lui conseilloit de faire promptement équiper une forte escadre de vaisseaux de guerre pour tâcher de s'emparer de la Guadeloupe, de la Grenade et des autres Antilles qui appartenoient aux François. Il annonça que les sujets de la République en pourroient tirer un grand avantage par le commerce qu'ils y feroient ; marqua, en

même-tems, le nombre des vaisseaux de guerre, de frégates, de brûlots, de flûtes, et celui des troupes qu'il croyoit nécessaires pour cette expédition. L'exécution de cette entreprise parut si avantageuse, qu'on résolut de la tenter. Leurs hautes puissances déciderent qu'on équiperoit et qu'on mettroit en mer dix-huit navires de guerre, montés, l'un portant l'autre, de soixante-six à quatre-vingt pieces de canon, et de quatre cents matelots; vingt-quatre autres, montés de cinquante à soixante canons, et de trois cents matelots; douze, montés de quarante à cinquante canons, et de deux cents matelots; douze frégates, montées de trente à trente-

six canons, et de cent trente matélots ; dix-huit brûlots, dix-huit senaus, vingt-quatre flûtes, douze grandes galiottes et douze petites. Tous ces vaisseaux devoient être pourvus de vivres pour six mois, et les frais de l'armement devoient monter à 4955762 livres. Lorsque cette flotte fut équipée, on en donna le commandement au lieutenant-amiral-général. Il mit à la voile le 9 de mai ; arriva devant la Martinique le 19 de juillet; le 20 il fit faire une descente du côté du fort Royal, mais qui n'étoit pas fortifié comme il l'est aujourd'hui. La hauteur sur laquelle il est, à environ dix-huit toises au dessus du niveau de la mer : il n'avoit alors pour fortifications

fortifications qu'une double palissade et deux batteries à barbette, une pour défendre l'entrée du port, l'autre du côté de la rade : mais les François s'étoient mis en état de défense. Malgré les précautions que les Hollandois avoient prises pour que leur projet contre les îles de l'Amérique ne fût pas connu, le roi de France en fut instruit et prit des précautions en conséquence. Lorsque les Hollandois firent leur descente, ils perdirent tant de monde que Ruiter crut qu'il seroit imprudent de former l'attaque du fort, et fit rembarquer ses troupes, mit à la voile pour retourner en Hollande, où il arriva au commencement d'octobre 1674. Le projet de Rui-

ter étoit bien concerté ; mais on manqua de discrétion ; les François furent avertis et se tinrent sur leurs gardes. Peu de tems après deux seigneurs anglois, qui faisoient alors leur séjour à la Haye, se rendirent à Amsterdam, inviterent Ruiter à manger chez eux, et lui proposerent, de la part du roi, de faire un voyage en Angleterre, lui assurant que sa majesté Britannique desiroit de le voir, et de lui marquer combien elle avoit conçu d'estime pour lui. Ruiter répondit avec respect à cette invitation ; pria ces seigneurs anglois de dire à sa majesté Britannique qu'il sentoit tout le prix de l'honneur qu'elle lui faisoit ; mais que sa santé, détruite par les fa-

tigues, ne lui permettoit pas de faire ce voyage, Le faste et les grandeurs n'avoient point pour lui d'appas : il aimoit mieux rester à Amsterdam au milieu de sa famille qu'il chérissoit, que d'aller à la cour d'un grand roi. On a vu ci-dessus que le roi d'Angleterre avoit fait Engel de Ruiter, fils du lieutenant-amiral-général, chevalier en 1668 : sa majesté Britannique lui en envoya des lettres-patentes dans lesquelles elle lui confirma cette dignité, et donna au pere les éloges les plus flatteurs. Elles sont signées du 4 mars 1674.

On a vu dans la vie de du Quesne, que les Messinois s'étoient révoltés contre l'Espagne, et avoient appellé le roi de France à leur

secours. Le monarque espagnol, qui sentoit combien il étoit intéressant pour lui de faire rentrer ces rébelles dans le devoir, pria les états-généraux, ses nouveaux alliés, d'envoyer une flotte dans la Méditerranée, et d'en donner le commandement à Ruiter qu'il regardoit comme le plus grand homme de mer qu'il y eût alors. On résolut d'envoyer au secours des Espagnols dix-huit vaisseaux de guerre, six senaus, quatre brûlots, et deux bâtimens de transport, tous commandés par le général Ruiter. Lorsque ce général vit la liste des vaisseaux qu'on se proposoit d'envoyer, il dit qu'il falloit augmenter le nombre de ceux de guerre; que dix-huit ne

seroient pas suffisans pour résister, dans les mers de Sicile, aux François qui étoient très-bons marins, principalement les provençaux, et qui avoient de fort gros navires; que d'ailleurs il comptoit fort peu sur les Espagnols; qu'il étoit persuadé qu'en augmentant un peu le nombre des gros navires hollandois, on réussiroit mieux qu'avec les armées des deux nations jointes ensemble. La plupart de ceux qui étoient à la tête du gouvernement, prétendirent que l'armée navale seroit assez forte; soit qu'ils voulussent éviter les frais, soit qu'ils n'eussent pas une haute idée des François, ou qu'ils espérassent trop de leurs alliés. Un conseiller de l'un des colleges

de l'amirauté de Hollande, s'entretenant un jour avec Ruiter sur cet armement, et voyant qu'il avoit de la répugnance à aller en Sicile avec si peu de forces, lui dit : *Je ne crois pas, monsieur, qu'étant dans un âge avancé, vous commenciez à devenir timide et à perdre courage.* Ruiter lui répondit : *Non, je ne commence pas à perdre courage ; j'expose volontiers ma vie pour l'état ; mais je suis fâché de voir que ceux qui le gouvernent, exposent ainsi son pavillon et son honneur.* Un autre jour, plusieurs de ceux qui étoient de la régence le prierent de vaincre sa répugnance et de faire la campagne. Il leur dit : *Les ministres de l'état ne doivent point me prier ;*

ils doivent me commander. Si l'on m'ordonnoit d'aller en mer avec un seul pavillon, je ne le refuserois pas. Je serai toujours prêt à hasarder ma vie par-tout où l'état voudra hazarder sa banniere. Ses amis lui conseillerent de refuser entiérement d'entreprendre cette expédition avec si peu de forces. Il leur répondit qu'il se croyoit obligé d'exécuter les ordres des états.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs pour son embarquement, il fut attaqué d'une douleur terrible de dents, d'une colique violente et de la gravelle. On lui conseilla de se servir de ce prétexte, qui étoit très-plausible, pour se dispenser d'aller en mer;

mais il répondit : *Je ferai encore cette campagne, quand même je serois obligé de me faire porter au vaisseau.* Cependant sa santé se rétablit, et il se disposa à partir. Il avoit un pressentiment de ce qui devoit lui arriver. On assure qu'en prenant congé d'un de ses plus intimes amis, il lui dit : *Mon cher ami, je vous dis adieu, et non pas simplement adieu, mais adieu pour jamais ; je ne crois pas revenir. Je ne finirai pas cette expédition : je périrai avant qu'elle soit achevée.* Lorsqu'il se sépara de sa femme, de sa fille, de son gendre, et de ses autres parens, on remarqua en eux une tristesse extraordinaire. Ses inquiétudes, qu'il ne pouvoit leur dérober,

sembloient leur annoncer des malheurs certains.

Enfin, lorsque ses préparatifs furent faits, le prince d'Orange lui donna ses instructions, où il lui étoit ordonné, entr'autres choses, de ne pas employer plus de six mois dans son expédition, en y comprenant le tems d'aller et de venir. Il mit à la voile le 3 de septembre 1675; arriva à Cadix le 26: il fut obligé d'y rester plusieurs jours pour faire réparer son vaisseau. Il en partit le 7 d'octobre; prit son cours vers le détroit de Gibraltar; se rendit à la baie d'Alicante, et à Cagliari le 3 de décembre: le 21 il arriva à la rade de Melazzo, où il trouva un vaisseau de guerre espagnol, et qua-

torze galeres. Le 3 de janvier 1676, on l'avertit que la flotte ennemie dirigeoit sa route sur la sienne : il mit promptement à la voile, pour aller à sa rencontre ; la joignit le 7 : mais il étoit tard ; la nuit empêcha les deux armées de combattre. A la pointe du jour, Ruiter vit les François qui couroient le même bord que lui. Les deux armées chercherent à gagner le vent l'une sur l'autre : celle de France y réussit. Sur les huit heures du matin, Ruiter examina la flotte contre laquelle il alloit combattre ; la voyant composée de trente voiles, dont il y en avoit vingt de guerre, et le reste composé de brûlots, de galiottes, etc. il fut déconcerté. On lui avoit assuré que

la flotte françoise qui venoit au secours de Messine, n'étoit que de douze vaisseaux de guerre, de quelques bâtimens de charge qui portoient des vivres : d'ailleurs l'ennemi avoit gagné le vent sur lui. Il sentit cependant qu'il étoit impossible d'éviter le combat, et résolut d'aller lui-même attaquer les ennemis. Sa flotte étoit composée, comme on l'a déjà vu, de dix-huit vaisseaux de guerre hollandois et d'un espagnol, de six frégates légeres, de quatre brûlots, et de deux bâtimens de charge. Il la divisa en trois escadres, chacune de six navires de guerre et de quatre autres bâtimens ; prit le commandement du corps de bataille, donna celui de

la tête au contre-amiral Verschoor, et celui de la queue au vice-amiral Haan. Le vaisseau espagnol, commandé par Mathieu de Laye, étoit joint au corps de bataille. Du Quesne, lieutenant-général des armées navales de France, commandoit la flotte ennemie : il divisa aussi son armée en trois escadres : se mit au centre, donna l'avant-garde au marquis de Preuilli d'Humieres, et l'arriere-garde à M. de Gabaret.

Ruiter se plaça de maniere que les ennemis ne pouvoient entrer dans le port de Messine, sans passer au travers de la flotte hollandoise. M. du Quesne qui n'aspiroit pas moins que lui à livrer bataille, arriva sur les

Hollandois

Hollandois vers les neuf heures du matin, en si bon ordre, que Ruiter dit depuis qu'il n'en avoit jamais vu un meilleur. L'armée hollandoise étoit entre Stromboli et Salino. Les vaisseaux qui se trouvoient le plus de l'avant, s'engagerent et firent feu les uns sur les autres. Alors les deux corps de bataille entrerent en action, et bientôt après les deux arriere-gardes. Les deux plus grands hommes de mer qu'il y eût alors, sont aux prises: l'amour de leur patrie, la rivalité, les excitent l'un contre l'autre : ces deux héros déploient les plus grands talens, le plus grand courage, et se font admirer de tous ceux qui les voient. Ruiter profite d'une position avantageuse où il se trou-

ve, lâche toutes ses bordées sur son ennemi ; du Quesne le serre et lui lâche toutes les siennes : la mêlée devient terrible ; on s'engage de toutes parts ; on fait un feu si épouvantable que Ruiter en est lui-même étonné. Il écrivit depuis aux états-généraux que de sa vie il ne s'étoit trouvé dans un combat plus terrible. Du Quesne commanda au chevalier de Tourville, dont il connoissoit l'intrépidité, de conduire un brûlot sur le vaisseau de Ruiter, à la faveur de l'épaisse fumée qui enveloppoit les deux flottes. Le chevalier brava le feu des matelots de Ruiter, avança tout près de son vaisseau ; mais l'amiral hollandois fit si à propos diriger son canon sur lui, qu'il

abattit son mât de hune, le mit hors d'état de manœuvrer : les François y mirent le feu, pour qu'il ne tombât pas entre les mains des ennemis. Un second brûlot essuya le même sort, et celui qui le conduisoit fut tué. Un troisieme, que commandoit le chevalier de la Galissonniere, fut coulé bas entre les lignes des deux armées. Du Quesne s'apperçut que Ruiter s'étoit laissé emporter par la chaleur du combat, et que son arriere-garde étoit fort éloignée de lui ; il donna ordre au chevalier de Tourville d'aller sur elle ; de l'enfermer entre quatre vaisseaux qu'il commandoit, et l'arriere-garde des François ; mais le calme qui survint tout-à-coup, empêcha que ce

projet ne réussît. Les Hollandois disent eux-mêmes dans la relation qu'ils ont donnée de cette bataille, que le chevalier de Leri, qui montoit un vaisseau de la division de M. du Quesne, pénétra jusqu'au milieu de leur arriere-garde; tomba sous le feu de quatre de leurs vaisseaux; se soûtint avec une fermeté admirable et rejoignit sa flotte. Le combat dura jusqu'à quatre heures et demie du soir : la nuit le fit cesser.

Le lendemain Ruiter écrivit aux états; leur rendit compte de la bataille; leur annonça que tous leurs officiers et leurs matelots avoient montré beaucoup de courage; que les ennemis l'avoient forcé lui-même à les admirer. Il

paroît certain que les Hollandois perdirent plus de monde que les François : leur contre-amiral Nicolas Verschoor, qui commandoit l'avant-garde, fut tué : un de leurs vaisseaux de guerre fut coulé bas. Les deux armées s'écarterent et s'occuperent réciproquement à radouber leurs vaisseaux. Le prince de Montesarchio joignit l'armée hollandoise avec dix vaisseaux de guerre espagnols, et un brûlot : M. d'Albermas joignit la flotte françoise avec un pareil nombre de vaisseaux. L'armée de Hollande prit son cours vers le cap Melazzo ; de là elle se rendit à Palerme pour réparer entiérement ses vaisseaux et faire panser ses blessés.

M. du Quesne, croyant qu'il

étoit plus important de porter du secours à Messine que de livrer un second combat, qui pourroit ne servir encore qu'à faire périr des hommes, sans avoir des suites avantageuses, fit le tour de la Sicile, et entra dans Messine le 21 de janvier 1676. Ruiter fit avertir le prince de Montesarchio et le vice-roi, que les six mois qû'il devoit rester sur les parages de la Sicile étant près d'expirer, il se disposoit à reconduire sa flotte en Hollande. Le vice-roi se rendit à son bord, lui fit les instances les plus pressantes pour l'engager à rester; lui offrit une chaîne d'or très pesante et une médaille d'un très-grand prix. Ruiter la refusa, et lui dit : *Quand même on voudroit*

me donner la Sicile entiere, je ne resterois pas un seul jour au delà du tems qui m'a été prescrit, sans en avoir reçu ordre de la part des états. Si on m'en fait voir un nouveau, je demeurerai. Le vice-roi se retira, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui. Ruiter dit à son pasteur, en riant : *Le vice-roi étoit embarrassé de sa chaîne d'or et de sa médaille. Vous deviez les prendre.* On assure que le marquis de Villa-Franca lui offrit cent mille livres de la part du roi d'Espagne, pour l'engager à rester; qu'il les refusa, et lui dit qu'il ne devoit pas rendre des services contraires aux loix que lui imposoit le devoir. Lorsque ses préparatifs furent faits, il mit à la voile, alla

à Naples. Le marquis de Los-Velès, vice-roi de ce pays, se hâta de lui rendre visite sur son bord. Ruiter profita de cette conjoncture pour demander la liberté de vingt-trois pasteurs, ou ministres de Hongrie, qui avoient été arrêtés pour cause de religion, et servoient en qualité de forçats sur les galeres de Naples, et de trois autres qui étoient sur celles d'Espagne où on leur faisoit essuyer le plus terrible traitement. Il tint ce langage au vice-roi : “ On a écrit plusieurs fois à votre excellence, pour la prier de mettre en liberté les pasteurs de Hongrie qui sont aux galeres. Je sais qu'on a un peu relâché leurs chaînes, mais elles ne sont pas brisées. Je de-

mande, encore une fois, cette faveur à votre excellence. Je ne vois pas que ces gens-là aient mérité un pareil supplice. Votre excellence me fait l'honneur de me témoigner que mon arrivée lui est agréable ; de me donner des marques d'estime et d'affection, dont je suis très-satisfait ; mais je la supplie de croire que rien n'est à présent capable de me causer de la joie. A quel plaisir pourrois-je être sensible ? et comment veut-on que je jouisse, avec satisfaction, des honneurs qu'on me fait ; tandis que ces pasteurs, mes très-chers freres, sont, en qualité de misérables forçats, traités avec la derniere inhumanité ? Si votre excellence a véritablement des

égards pour moi, et autant d'affection qu'elle m'en témoigne, elle peut m'en donner des preuves en délivrant ces infortunés des fers qui les accablent. » Ce discours fut prononcé d'un ton si touchant, que tous ceux qui l'entendirent, verserent des larmes. Le vice-roi lui répondit : « Il est vrai que j'ai reçu les lettres dont vous me parlez, et je les ai lues avec attention. J'ai moi-même du déplaisir de voir ces honnêtes gens réduits à la dure extrémité des galeres ; mais vous savez que je dépends du roi, mon maître, dont je ne connois pas les intentions sur ce sujet ; et n'étant pas muni d'un plein pouvoir à cet égard, je ne puis faire ce que je souhaiterois

de tout mon cœur. D'ailleurs ce sont les prisonniers de l'Empereur. J'ai regret que ce que vous me demandez ne soit pas en ma puissance, mais il est en celle du roi mon maître, et de sa majesté impériale, à qui il faudroit en écrire. » A cette réponse, Ruiter prit un air de tristesse qui frappa le vice-roi, au point qu'il ajouta : « Que pourroit-on refuser à un aussi grand homme que vous, qui êtes le conservateur de ces pays, et à qui nous avons tant d'obligations ? Je les ferai donc délivrer pour l'amour de vous ; mais à condition que vous les prendrez sur vos vaisseaux, et que vous ne les ferez point aborder sur les terres de la domination de mon

roi, ni de celle de l'empereur, parce qu'il pourroit leur arriver encore pis. Il ne seroit pas alors en mon pouvoir de les protéger; et ce que je fais ici, je l'entreprends sans ordre; mais je crois servir mon roi en vous les donnant, quoique ce soit sans sa permission. C'est même le seul motif qui m'oblige de vous accorder une chose que vous me demandez avec tant d'ardeur. Oui, leur liberté vous est accordée. » Ruiter remercia le vice-roi, et lui dit qu'il alloit dans le moment les envoyer chercher. Le vice-roi y consentit, et peu après on les amena à son bord. L'état déplorable dans lequel ils parurent, excita la compassion de tous ceux qui étoient présens. Ils

remercierent

remercierent Ruiter comme leur libérateur. Il leur dit : « C'est à Dieu que vous devez rendre des actions de graces ; pour moi je n'ai fait que ce que mon devoir exigeoit ; mais j'ai appris que vous n'étiez pas tous des réformés, qu'il y avoit parmi vous des Luthériens. » Ils lui dirent que cela étoit vrai. « Vous voyez, repliqua-t-il, que les papistes vous regardent tous comme étant d'une même religion, et qu'ils vous ont tous également tourmentés. Aussi, dit un des réformés, avons-nous, comme freres, porté une commune croix, et partagé les aumônes qu'on nous a faites. » Ruiter leur fit donner une somme suffisante pour leurs vêtemens et leur sub-

sistance ; les congédia, en leur disant : « Allez donc en paix, et si vous retournez jamais dans votre pays, que chacun de vous fasse tous ses efforts envers les siens pour que vous viviez tous dans une parfaite union : ce sera le plus agréable remercîment que vous puissiez me faire. » Ruiter est admirable dans toutes ses actions : à peine parle-t-il à ces pasteurs du service qu'il leur a rendu, il ne songe qu'à les exhorter à vivre en union et en paix.

Le même jour qui étoit le 12 de février, il entra dans Naples, accompagné des officiers généraux et des capitaines ; alla saluer le vice-roi qui lui fit le plus grand accueil, et lui envoya des rafraî-

chissemens de toute espece. Il lui fit présenter en même-tems, de la part du roi, le portrait de ce monarque, enchassé dans de l'or émaillé, enrichi de diamans, dont il y en avoit huit fort gros, et d'un très-grand prix, avec une chaîne d'or, pour attacher le portrait sur l'estomac. On y ajouta un bassin d'argent et un bâton garni de diamans; enfin un sabre, dont la poignée étoit de corail. Il fit cependant ses préparatifs pour son départ; écrivit à leurs hautes-puissances, leur demanda leurs intentions sur le séjour qu'il devoit faire sur la mer de Sicile, et partit le 19 de février pour se rendre à Palerme, où il arriva le 23 du même mois, et fit radou-

ber ses vaisseaux. Pendant qu'il y étoit occupé, dix navires de guerre espagnols joignirent sa flotte, avec une patache et un brûlot. Dans le même tems, il reçut ordre des états-genéraux de rester encore six mois sur la mer de Sicile, même plus, suivant les conjonctures. Le 20 de mars, la flotte hollandoise et l'escadre d'Espagne firent voile vers Melazzo. Lorsqu'on y fut arrivé, on fit assembler les officiers des deux nations, pour délibérer sur les opérations qu'on devoit entreprendre, et l'on convint qu'il falloit attaquer Messine très-promptement par mer et par terre. Pour exécuter ce projet, on se hâta de partir, et on arriva devant Mes-

sine le 27 de mars. La nuit suivante on mit des sentinelles entre l'armée et la ville, pour n'être pas surpris par une attaque subite. Ruiter, ayant examiné la position de Messine, jugea qu'il étoit impossible de l'attaquer par mer, parce que les ras de marée qui se trouvent dans le détroit du Fare, font souvent dériver les vaisseaux, et les portent à plus de deux lieues, sans qu'on puisse éviter cet inconvénient. D'ailleurs on apprit que l'armée de terre espagnole qui vouloit assiéger la ville, avoit été battue par les François; que l'armée navale des derniers étoit sortie du hâvre de Messine, et s'étoit postée sous le canon des châteaux. Ruiter décida qu'il

falloit mettre à la voile avec le flot pour attirer les ennemis au large et leur livrer bataille. Ainsi on fit voile sur le soir, et on avança pendant la nuit vers les côtes de la Calabre; mais les François resterent dans leur position. Les Hollandois s'arrêterent à deux lieues et demie au sud de Messines; y croiserent jusqu'au mois d'avril, qu'ils partirent pour aller vers Augusta, dans le dessein de l'attaquer et de s'en rendre maîtres. Ils y arriverent le 14; mais ils furent repoussés par la violence du vent, et ne purent entrer dans la baie que le 20. Voyant que l'ennemi étoit sur ses gardes, ils ne jugerent pas à propos de former l'attaque; d'ailleurs Ruiter

reçut avis que la flotte françoise étoit sortie de Messine. Il résolut d'aller la chercher et de lui livrer bataille; leva promptement l'ancre, pris le large pendant la nuit. Le 21 d'avril il apperçut l'armée françoise : elle étoit composée de trente vaisseaux de guerre, de trois frégates et de sept brûlots. Le marquis d'Albermas, Chef d'escadre, commandoit l'avant-garde; M. du Quesne étoit au corps de bataille; le marquis de Gabaret, aussi chef d'escadre, commandoit l'arriere-garde. L'armée des Hollandois, à laquelle s'étoit jointe l'escadre espagnole, montoit à vingt-sept vaisseaux de guerre, six frégates légeres, quatre brûlots et neuf galeres. Ruiter la divisa en

deux escadres, prit le commandement de l'avant-garde, mit le vice-amiral de Haan à l'arriere-garde; les Espagnols, commandés par Don Francisco de la Cerda, se mirent au centre.

Les deux armées portant l'une sur l'autre, se joignirent le 22 avril, vers les deux heures après midi. Ruiter arriva vent arriere sur les François, fit le signal pour que chacun prît le poste qui lui avoit été marqué. Il s'engagea avec l'avant-garde des François, et le combat commença à la vue du Montgibet. On fit un feu terrible de part et d'autre. Tandis que l'avant-garde des Hollandois étoit aux prises avec celle des François, le corps de bataille, com-

posé d'Espagnols, restoit si éloigné sous le vent, qu'aucun de ses coups ne portoit, quoiqu'il en tirât une très-grande quantité, ce qui fut cause que l'arriere-garde hollandoise qui suivoit les Espagnols, tarda un peu à s'approcher. Ruiter, voyant que ce retard de la part des Espagnols le mettoit dans le cas d'être environné, ou coupé par les ennemis, prit le parti de les attendre, avec les voiles brassées sur le mât, et d'essuyer toutes les bordées des François qui passerent, en très-bon ordre, à son côté; mais il faisoit sur eux un feu si terrible qu'il les écartoit : c'étoit un lion rugissant qu'on n'osoit aborder. Les Espagnols arriverent enfin et

attaquerent les François avec un courage qui tenoit de la fureur. Il est certain qu'on entendit dire à un de leurs principaux officiers : *Si la puissance de Dieu pouvoit s'acquérir par l'épée, elle seroit bientôt à moi.* Le combat devint terrible; tous les vaisseaux des deux armées vomissoient à la fois un feu épouvantable; le bruit du canon qu'on entendoit de plusieurs lieues avertissoit que le fameux Ruiter et le grand du Quesne étoient aux prises. La victoire, comme étonnée de leur ardeur à combattre, de leur habileté à commander, ne sait de quel côté elle doit se tourner. Un boulet atteint Ruiter, lui emporte le devant du pied gauche, lui casse les deux os

de la jambe droite, un peu au dessus de la cheville : il tombe et se blesse encore à la tête. On l'emporte promptement pour le panser. Les Hollandois, malgré le malheur arrivé à leur général, continuent de combattre. On assure que Ruiter, oubliant ses douleurs, crioit de dessus son lit : *Courage, mes enfans, courage ;* et qu'il donnoit encore ses ordres que Girard Kallembourg, son premier capitaine, faisoit exécuter. Sur le soir on l'avertit que cinq vaisseaux hollandois étoient si maltraités qu'on auroit beaucoup de peine à les sauver, que plusieurs autres étoient tout désemparés : il ordonna qu'on les remorquât et qu'on se retirât à Syracuse. La nuit favorisa la re-

ttaite des Hollandois. La flotte françoise resta toute la nuit dans l'endroit où le combat s'étoit donné, fit voile vers Syràcuse si-tôt que le jour parut, provoqua les Hollandois et les Espagnols au combat : mais ils ne sortirent pas du port : la plus grande partie de leurs vaisseaux étoient si maltraités, qu'ils ne pouvoient tenir la mer. On trouva que celui de Ruiter avoit reçu soixante-dix coups de canon dans le grand hunier, quarante-six dans le petit, plus de vingt dans la voile de perroquet d'artimon, plusieurs coups de petits boulets d'une livre, et une quantité prodigieuse de mitrailles.

Lorsque Ruiter fut arrivé à Syracuse,

Syracuse, il fit faire deux relations du combat; en envoya une aux états-généraux, l'autre au prince d'Orange: il les signa toutes deux, et ce fut la derniere fois que ce grand homme écrivit. Le roi d'Espagne, ignorant que Ruiter étoit blessé à mort, lui envoya le titre de duc, et deux mille ducats de rente sur le premier fief en Italie qui se trouveroit dévolu à sa couronne: mais lorsque ces récompenses arriverent, Ruiter n'etoit plus. Revenons à sa maladie. Lorsqu'on leva le premier appareil, on trouva ses plaies en assez bon état; et l'on ne désespéra pas de sa guérison, parce qu'il ne survenoit point de fievre; d'ailleurs il sup-

portoit son mal avec beaucoup de courage et de patience. Ses douleurs quoique très-vives, ne l'empêchoient point de s'occuper du salut de l'armée. On l'entendit dire plusieurs fois, pendant le reste du combat où il fut blessé : « Seigneur, conserve l'armée de notre état ! épargne, par ta grace, nos officiers, nos soldats et nos matelots, qui supportent tant de fatigues et sont exposés à tant de périls pour un si petit gain ! Inspire leur la force et le courage, afin que, sous ta bénédiction, nous puissions remporter la victoire ! Seigneur, donne une favorable issue à ton peuple pendant ma foiblesse, comme tu as eu la bonté de l'accoder ci-devant

pendant ma vigueur ; afin qu'il paroisse que nous ne faisons rien que par toi, que c'est toi seul qui fais tout , aussi-bien avec un petit nombre qu'avec un plus grand ! » Il passa la premiere nuit assez tranquillement. Ceux qui l'environnoient lui marquerent la peine que leur causoit son état ; il leur dit : « Ce qui arrive à ce misérable corps , importe peu ; pouvu que l'ame , cette partie si précieuse , soit sauvée. Mes maux ne sont rien au prix des douleurs infinies et de l'opprobre qu'a souffert notre Sauveur , quoiqu'innocent , pour nous racheter des peines éternelles. » Il s'adressa plusieurs fois à ce divin Rédempteur , et lui tint ce langage: « Seigneur Jesus ,

qui as dit que nous devions posséder nos ames en patience, donne moi le pouvoir de faire ce que tu commandes ! fortifie la mienne par le don de la patience qui me fasse persévérer jusqu'à la fin ! puisque la patience est plus puissante que la force. » Ce grand homme ne s'occupoit pas de lui seul. Il ordonna qu'on eût soin des matelots blessés ; qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire. Il disoit quelquefois : “ Ah ! faut-il que je sois ici couché et que je ne puisse rendre aucun service à l'état ! „

Il sentit enfin que son mal augmentoit, que sa mort approchoit ; et ne s'occupa plus que du salut de son ame. Il se consoloit lui-

même, se fortifioit, en prononçant divers passages de l'écriture sainte; et lorsque ses douleurs se faisoient le plus vivement sentir, il se servoit, pour exprimer les mouvemens de son cœur, de quelques passages des pseaumes de David. Détournant ses pensées de tout ce qui pouvoit l'attacher à la terre, il ne dit pas un seul mot touchant ses affaires domestiques. Quelqu'un lui dit qu'il étoit à souhaiter que sa femme et ses enfans fussent là, pour le secourir dans sa maladie et dans ses douleurs. Il répondit: " Je suis ici au poste où Dieu m'a appellé; et s'il lui plaît de m'en retirer, en me retirant du monde, je suis prêt et tout dis-

posé. Ma chere femme et mes enfans me feroient, peut-être, encore de la peine par leur tristesse. Ils ne me verroient pas dans cet état sans répandre des larmes, et j'espere les retrouver dans la joie et la félicité éternelle. Le cinquieme jour, il lui vint une fievre qui ne le quitra plus et qui augmenta de jour en jour. Le 28 d'avril il eut un accès qui dura jusqu'au lendemain à midi; et lorsqu'il commença à diminuer, les forces du malade diminuerent aussi, et l'on commença à voir, en lui, les signes de la mort. Ce grand homme qui avoit toujours coutume de se préparer à sa fin, et principalement lorsqu'il alloit au combat,

la vit approcher sans frayeur. Il joignoit sans cesse les mains, et prioit Dieu d'avoir pitié de son ame. Le 29 avril, avant midi, il commença à avoir de la difficulté à parler, pria son pasteur de faire les prieres des agonisans. Sur le soir, la parole lui manqua tout-à-fait : il resta quelques heures en agonie, expira fort tranquillement entre neuf et dix heures du soir, en présence de plusieurs officiers qui se faisoient un devoir de passer les jours entiers et une partie de la nuit auprès de lui. Ainsi finit un des plus grands hommes de mer, dont l'hitoire fasse mention. Il étoit dans la baie de Syracuse, sur son vaisseau la *Concorde* ; avoit alors soixante-neuf ans, un mois

et cinq jours. Son corps fut embaumé, déposé dans sa chambre, et envoyé, peu de tems après, en Hollande. Les magistrats de Syracuse voulurent faire enterrer ses entrailles dans une des principales églises de l'île; mais les prêtres s'y opposerent et dirent que ses entrailles faisoient partie de son corps; qu'on ne pouvoit les mettre dans un lieu saint, sans la permission du pape, parce qu'il étoit mort dans la religion réformée. Sur cette réponse les magistrats résolurent de les enterrer dans l'hôtel-de-ville; de faire mettre un tombeau dessus avec une inscription convenable au mérite et à la dignité de ce grand homme. Les officiers hollandois

n'avoient pas l'ame assez élevée pour sentir le prix des honneurs qu'on vouloit faire à leur général : ils répondirent, aux députés que les magistrats de Syracuse envoyerent pour leur annoncer la résolution qu'ils avoient prise : *Nous n'avons point demandé une terre sainte pour les entrailles de notre général. Nous remercions très-humblement les magistrats de l'offre qu'ils nous font de les faire mettre dans l'hôtel-de-ville ; nous avons résolu de les faire porter au même endroit où le capitaine Noirot est enterré.* C'étoit sur une petite colline située dans la baie, à cent pas de la ville, et environnée de la mer. Elles y furent portées le premier jour de mai sur le soir ; tous les officiers hollandois

et espagnols assisterent à cette pompe funebre.

Ce héros avoit rempli le monde entier de son nom ; la nouvelle de sa mort y fut bientôt répandue et y causa un regret universel. Louis XIV dit : *C'étoit un ennemi redoutable ; je suis cependant fâché qu'il soit mort : il faisoit honneur à l'humanité.* Ce monarque ordonna de saluer son corps de plusieurs décharges d'artillerie, s'il passoit près de quelque hâvre de son royaume. Le roi d'Angleterre fit son éloge et dit : *Je suis surpris que les états-généraux aient hasardé un si grand amiral en l'envoyant avec si peu de forces en Sicile.* L'électeur de Brandebourg, le roi de Danemarck, écrivirent eux-mêmes

à sa veuve, lui firent l'éloge de son mari; lui assurerent qu'ils étoient très-affligés de sa mort; qu'ils lui donneroient dans toutes les occasions, des marques de leur affection. Il y avoit à la souscription de leurs lettres : *A la très-noble et très-chere dame Anna Van-Gelder, veuve du feu lieutenant-amiral de Ruiter.* Le roi d'Espagne lui fit faire des complimens de condoléance par son ambassadeur, et le chargea de dire à son fils Engel de Ruiter, que voulant reconnoître dans la personne du fils les grands services qu'il avoit reçus du pere, il lui accordoit la qualité de duc, et la rente de deux mille ducats, qu'il avoit donnée au feu lieutenant-amiral. Le prince d'Orange écrivit

à la veuve une lettre conçue en ces termes :

« Madame,

» C'est avec bien du déplaisir que nous avons appris, par votre lettre et par d'autres avis, la mort du sieur lieutenant-amiral de Ruiter, duquel nous regrettons la perte autant que, pendant sa vie, nous avons estimé son mérite et ses grandes qualités. Vous pouvez, Madame, vous assurer que, Dieu ayant jugé à propos de le retirer d'ici bas, par un trépas glorieux, le souvenir de ses longs et considérables services sera toujours présent à l'état et à nous, et qu'en toutes occasions, nous serons prêts à

à vous le témoigner, ainsi qu'à tous ses descendans.

Madame,

Votre très-affectionné ami

G. H. PRINCE D'ORANGE. „

Les états de Zélande lui en écrivirent une qui étoit aussi adressée à ses enfans. Ils lui annoncerent que le souvenir des services signalés du zele du feu lieutenant-amiral ne s'effaceroit jamais de la mémoire des Hollandois; et que ses descendans éprouveroient toujours les effets de leur reconnoissance. La consternation étoit générale dans la Hollande : les magistrats,

les nobles, les citoyens, les paysans, pleuroient Ruiter. Comme le mérite d'un homme frappe davantage après sa mort que pendant sa vie, chacun se représentoit le sien dans toute son étendue. Les combats qu'il avoit livrés pour la république, les victoires qu'il avoit remportées pour elle, faisoient la matiere de tous les discours ; les quatre batailles de 1672 et 1673, où ce grand homme avoit repoussé les efforts de deux grands rois, et soutenu, par sa valeur et sa prudence, la république qui étoit près de croûler.

Les états-généraux et les colleges de l'amirauté envoyerent faire leurs complimens de condoléance à sa veuve et à ses enfans. Les

bourgmestres et régens de la ville d'Amsterdam leur députerent Jacques Vanden - Bosch, leur pensionnaire ; le chargerent de leur témoigner la part qu'ils prenoient à la perte d'un bourgeois si affectionné à la ville, et qui lui faisoit tant d'honneur. Le député avoit le cœur si serré, lorsqu'il se présenta devant cette respectable veuve, qu'il ne s'exprima que par les larmes et les sanglots.

Pendant ce tems le corps de Ruiter étoit dans le vaisseau *la Concorde* qui s'étoit rendu à Palerme avec le reste de l'armée de Hollande. Il en partit avec elle le 6 août, se rendit à Naples, où l'armée passa plusieurs mois pour se radouber ; prit ensuite la route

de la Hollande ; arriva à Hellevœtsluis vers la fin de janvier 1677. Le 4 de février, on porta le corps du lieutenant-amiral sur un grand yacht de l'amirauté d'Amsterdam, tout couvert de noir, avec quantité de pavillons funebres. Son fils Engel de Ruiter, et son gendre Bernard Somer, pasteur d'Amsterdam, passerent sur l'yacht. Lorsqu'il sortit du port, le vaisseau *la Concorde* fit une décharge de vingt coups de canon : les autres vaisseaux et les batteries du fort de Hellevœtsluis firent des décharges. Si-tôt que le corps du lieutenant-général fut arrivé à Roterdam, le conseil de l'amirauté et le corps des magistrats demanderent qu'il fût enterré dans la ville ; mais

son fils et son gendre s'y opposerent ; ils voulurent qu'il fût transporté à Amsterdam qui avoit toujours été le lieu de son domicile, et qui étoit sa patrie ; enfin où l'on préparoit son tombeau. Lorsque le tems des glaces fut passé, on fit partir l'yacht, et quand il fut arrivé à Amsterdam, on porta le corps dans la maison de sa veuve. Son fils et son gendre marchoient derriere, les bras abattus, la tête baissée : leur air, leur maintien, annonçoient leur douleur. Le peuple, qui les suivoit en foule, prouvoit la sienne par un morne silence. Lorsqu'on entra dans la maison avec le corps, la veuve étoit assise au milieu des magistrats et des personnes les plus distinguées d'Ams-

terdam qui s'étoient rendus chez elle pour la préparer à ce terrible spectacle, et partager avec elle sa douleur. Elle se leva et tous ceux qui l'environnoient; s'approcha du corps de son mari; leva le drap qui le couvroit; devint pâle; fixa les yeux sur son visage qui n'étoit pas enveloppé; laissa tomber ses bras, croisa les mains; ouvrit la bouche pour parler et ne dit rien : sa douleur étoit si grande qu'elle ne put l'exprimer ni par les paroles, ni par les larmes. On se hâta d'ôter de dessous ses yeux ce spectacle accablant, et on le porta dans la chambre où l'amiral couchoit lorsqu'il étoit dans cette maison.

Leurs hautes puissances envoyerent des députés à la dame veuve

de Ruiter et à toute sa famille, pour leur annoncer qu'on avoit décidé, d'un consentement unanime, de faire faire les funérailles du lieutenant-amiral-général aux dépens du public, et leur demander quel jour ils vouloient que cette triste cérémonie se fît. On arrêta que ce seroit le 18 de mars 1677, et l'on ordonna au college de l'amirauté d'Amsterdam d'en instruire tous les autres colleges, par des lettres circulaires, pour qu'ils y envoyassent leurs députés, et à tous les officiers généraux des armées navales de l'état, afin qu'ils vinssent rendre leurs derniers devoirs au lieutenant-amiral-général.

Le jour étant arrivé, les députés des différens colleges de l'amirauté

de Hollande, ayant à leur tête ceux d'Amsterdam, se rendirent à la maison du lieutenant-amiral-général, firent encore des complimens de condoléance à sa veuve et à ses enfans. Le prodigieux concours de peuple qui y accouroit de toutes parts rendit la pompe des funérailles plus belle que tout ce qu'on avoit eu soin de préparer. Les quatre sous-baillis d'Amsterdam marchoient à la tête, ayant devant et autour d'eux les gens de la patrouille et les chevaliers du guet, pour écarter la foule. Ils étoient suivis par le major de la ville, devant lequel on menoit son cheval, et après lequel marchoient deux compagnies ordinaires de soldats, portant les drapeaux traî-

nans, les piques renversées, et les fusils sous le bras, le bout tourné vers la terre Ils avoient des nœuds de ruban noir à leurs cravates et à leurs épées : les tambours étoient couverts de drap noir, et rendoient un son lugubre. Après les soldats, on voyoit dix porteurs de billets d'enterrement : ce sont eux qui ont coutume de mener le deuil. Ils étoient suivis par quatre hommes vêtus de noir, embouchant chacun une trompette garnie de houpes noires et à laquelle pendoient les armes du feu lieutenant-amiral-général. Après eux on portoit le grand pavillon d'amiral d'étoffe de soie noire, et sur lequel étoient peintes les armes du défunt ; ensuite l'étendart, les armes de l'a-

miral, la couronne ducale, le grand écu, les gantelets, l'épée, le casque, la cotte d'armes. A leur suite marchoit le cheval du lieutenant-amiral-général, conduit par deux lieutenans et couvert d'une housse de drap noir traînante jusqu'à terre, garnie de quatre écussons des armes du feu amiral. On voyoit ensuite un autre étendart; après, un cuirassier, avec le bâton de commandement dans sa main droite. Le cercueil où étoit le corps paroissoit ensuite. Il étoit porté par dix-huit huissiers. Sur le drap mortuaire il y avoit huit écussons des mêmes armes; huit capitaines de vaisseau marchoient autour; et les quatre coins étoient soutenus par deux lieutenans-amiraux, et

par deux vice-amiraux. Le maître des comptes du prince d'Orange, représentant la personne du prince, suivoit immédiatement le corps, et étoit lui-même suivi par les députés des colleges Après eux marchoit Engel de Ruiter, fils unique du feu lieutenant-amiral, couvert d'un long manteau de deuil, soutenu par un domestique, à côté duquel il y en avoit un autre portant l'épée de son maître. Il étoit suivi par les parens du défunt, après lesquels marchoient les députés de leurs hautes puissances; les conseillers députés d'Amsterdam, les magistrats de la même ville, les professeurs, les directeurs de l'église, les directeurs des compagnies orientales et occiden-

tales, les directeurs du commerce du Levant, les officiers de la marine; enfin une multitude innombrable de peuple qui suivoit confusément et sans ordre.

Lorsque le corps fut arrivé à l'église neuve, on le plaça dans le chœur qui étoit tendu en noir, et on rangea au-tour les ornemens qui avoient été portés devant lui. Lorsqu'on le descendit dans le caveau qui étoit au bout du chœur, les compagnies de soldats de la ville, qu'on avoit placées autour de l'église, firent toutes ensemble des décharges, et par trois fois; une frégate de vingt-quatre pieces de canon, qui se tenoit exprès devant la ville, répondit par trois décharges de toutes ses batteries.

Pendant

Pendant ce tems les trompettes sonnoient dans l'église. On éleva, au dessus du caveau, où son corps étoit placé, un tombeau de marbre aux dépens de l'état. Il subsiste encore; a trente pieds de haut sur treize de large. Au dessous de l'effigie on lit une inscription latine, gravée en lettres d'or sur une pierre de touche d'un beau noir. En voici le sens :

A l'éternelle mémoire de Michel de Ruiter, amiral de Hollande et de Ouest-Frise, ennobli et honoré de l'ordre de chevalerie par trois monarques; élevé à la dignité de duc dans le royaume de Naples. Il ne trouva aucune noblesse dans sa race, et ne dut la sienne qu'à Dieu et à son mérite. Par une expérience

de cinquante-huit ans, il devint le plus grand homme de mer de son siecle. Après avoir heureusement combattu sur l'Océan et sur la Méditerranée pendant sept guerres, pris des villes et des forteresses au nord et au midi; acquis aux Provinces-Unies la grande côte de la mer Atlantique; dompté les pirates; avoir été fait chef de l'armée navale; gagné quinze grandes batailles; livré un mémorable combat de quatre jours; défendu quatre fois la république contre les efforts pressans de deux puissantes armées navales jointes ensemble et prêtes à la détruire; enfin après avoir résisté, par sa valeur et sa prudence, à des forces supérieures, il fut blessé à la seconde bataille de Sicile, et mourut de ses

blessures au port de Syracuse, le 29 d'avril 1676, étant né à Flessingue le 24 de mars 1607. Les états des Provinces-Unies ont fait élever ce tombeau aux dépens du public à l'honneur de ce chef de leurs armées navales, en reconnoissance de ses grands services. Il a vécu soixante-neuf ans, un mois et cinq jours, ayant toujours été la terreur de l'Océan.

On vit paroître une multitude de vers à sa louange.

Il se maria trois fois. La premiere, à *Marie Velters*, qui mourut en couche, et dont il eut une fille nommée *Alida*, qui mourut peu de jours après sa mere. La seconde, à *Cornélie Engels*, dont il eut cinq enfans, l'ainé nommé

Adrien, né en 1637, mort à Amsterdam, à l'âge de dix-huit ans; une fille nommée *Cornélie*, née en 1639, et mariée à *Jean de Witte*, capitaine d'une compagnie de soldats, et depuis capitaine de vaisseau, il fut noyé avec un fils qu'il avoit eu d'elle; un garçon qui ne vécut que trois jours; une fille nommée *Alida*, née en 1642, mariée en premieres noces à *Jean Schoorer*, et en secondes à Thomas Pots, pasteur de Flessingue; le cinquieme fut *Engel de Ruiter*, né en 1649, baron, contre-amiral, enfin vice-amiral de Hollande et d'Ouest-Frise, sous le college de l'amirauté d'Amsterdam. Dès sa jeunesse il accompagna son pere en diverses

expéditions maritimes ; se trouva avec lui à quatre batailles navales, contre les flottes d'Angleterre et de France. Il mourut peu après son pere, à la fleur de son âge, et sans avoir été marié. Enfin la troisieme femme de Ruiter fut Anne Van-Gelder, qui étoit veuve de Jean Paulusz. Il en eut une fille nommée Marguerite, qui naquit le premier de décembre 1652, et qui fut, par la suite, mariée à Bernard Somer, ministre à Amsterdam; et une autre fille nommée *Anne*, née en 1655, et morte en 1666.

Ruiter étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Il avoit le tempérament robuste, et beaucoup d'agilité, ce qui le rendoit propre au travail. Son front

étoit large, son teint étoit assez beau ; ses yeux étoient vifs, même perçans ; il avoit les cheveux bruns. Il portoit une moustache épaisse et relevée. Sa physionomie présentoit un air de sévérité mêlée de douceur qui inspiroit du respect et de l'amour en même-tems. Il étoit naturellement sain ; mais il mangea, dans sa jeunesse, d'un poisson vénimeux, ce qui lui causa dans ses membres un léger tremblement qui dura toute sa vie. Dans un âge avancé, il fut attaqué de la gravelle qui lui causoit quelquefois de grandes douleurs. Sa force naturelle jointe à l'habitude, lui faisoit supporter facilement les fatigues de la mer. Il étoit si dur à lui-même qu'il rioit quand il voyoit

des matelots quitter leurs habits mouillés : il ne songeoit même à se reposer que quand il n'avoit plus rien à faire. Il préféroit les alimens grossiers, dont on fait usage sur mer, aux mets délicats. Les grands seigneurs qui vouloient le régaler avoient soin de le faire servir suivant son goût. Il avoit une éloquence naturelle ; s'exprimoit toujours très-heureusement. La nature lui avoit donné une justesse d'esprit admirable ; il voyoit toujours ce qu'on devoit faire, et les moyens qu'il falloit employer pour réussir : ses sentimens étoient toujours soutenus par des raisonnemens solides. Jamais il n'étoit embarrassé lorsqu'il se trouvoit dans le cas de parler devant des

personnes élevées au dessus de lui, même devant des princes ou des rois. Il entendoit et parloit plusieurs langues, sans les avoir apprises dans les écoles : de fréquens voyages, un long sejour dans les pays étrangers, l'avoient instruit, et une mémoire prodigieuse avoit secondé ses intentions et son travail.

La nature avoit donné à Ruiter tout ce qui est nécessaire pour former les héros ; un tempérament robuste, comme on l'a dit ; de l'éloignement pour la mollesse, de l'amour et de l'activité pour le travail ; un courage à toute épreuve et guidé par une prudence acquise dans un long usage, et un exercice presque continuel. Il répétoit

souvent que, sans l'expérience et sans un exercice habituel, on ne pouvoit devenir un habile homme de mer; que ceux qui ont appris tout ce qu'il est possible d'apprendre dans les écoles, et qui sont en état de répondre à toutes sortes de questions sur la navigation, se trouvent fort embarrassés les premieres fois qu'ils vont sur mer : ils ne savent comment parer aux accidens imprévus, et sont obligés d'avoir recours aux lumieres de ceux que l'expérience a instruits. Il ajoutoit qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit confier le commandement d'un vaisseau à un homme qui ne connoît ni la mer ni les vents, et qui, dans un combat, est presque tou-

jours embarrassé. Lorsqu'il partoit pour une expédition, il prenoit toujours ses officiers parmi ceux qui avoient fréquenté la mer, et disoit qu'on ne devoit confier l'intérêt de l'état qu'à des gens expérimentés.

Il ne parloit et ne jugeoit que d'après lui. C'étoit l'expérience seule qui l'avoit instruit : elle lui avoit appris à connoître les différens pays, les différentes côtes, les fonds de chaque parage, les gissemens des ports, des greves, des bancs, des hauts-fonds; à choisir un champ de bataille; à gagner le vent, à le tenir; à bien concerter ses signaux; à ranger une armée en ordre de bataille, à prendre un tems favorable, à

prévoir et à éviter les dangers, à ménager ses avantages, à inventer des ruses de guerre : elle lui avoit enfin appris à ne jamais se reposer sur les autres. Au moindre bruit qu'il entendoit, même pendant la nuit, il montoit sur le pont, et vouloit savoir par lui-même, ce qui se passoit ; portoit son attention jusqu'aux choses de la plus petite conséquence. Ses officiers, ses matelots, avoient une entiere confiance en lui, et alloient au combat sans aucune espece de crainte.

Ruiter déployoit sur mer tous les talens militaires ; sur terre il montroit toutes les qualités qui rendent un homme aimable. Il étoit très-sobre ; ne se livroit à aucun

excès. Avec ses amis, il montroit de la gaieté; prenoit un air grave et sérieux avec ceux qu'il ne connoissoit pas, et parloit peu. Il ne s'enorgueillit jamais de l'éclat des grandeurs où son mérite seul l'avoit élevé; montra toujours de la reconnoissance à ses bienfaiteurs, fut toujours honnête et poli avec ses égaux, familier avec ses inférieurs, généreux et libéral à l'égard des infortunés. Il marquoit de l'amitié à ceux qui avoient été ses égaux au commencement de sa vie, conservoit même de la familiarité avec eux, et leur prouvoit qu'en changeant de condition il n'avoit point changé de caractere. Il avoit un si grand éloignement pour la vanité, que dans le tems qu'il

qu'il commandoit des armées de soixante-dix, quatre-vingt-dix vaisseaux, des milliers de soldats et de matelots, il n'avoit qu'un seul domestique, et marchoit toujours sans suite. Loin d'avoir honte de l'état où il s'étoit trouvé dans son enfance, il racontoit dans les compagnies où il se trouvoit, même en présence des gens de distinction, qu'il avoit servi dans les corderies, et sur mer en qualité de mousse. Quelquefois il exhortoit les simples matelots à prendre courage, à s'acquitter soigneusement de leur devoir, leur disant qu'il avoit été plus bas qu'eux, et qu'ils pouvoient monter aussi haut que lui. Il vantoit avec soin les actions des autres, et ne parloit jamais des

siennes qu'avec modestie, et étoit toujours prêt à excuser ceux qui commetoient quelque faute. Il en donna un jour une preuve bien convaincante : On disoit, dans une assemblée des états - généraux, qu'il falloit faire le procès à un officier qu'on accusoit d'avoir manqué de courage. Il apporta toutes les raisons qu'il crut capables de le justifier et ajouta : *L'homme n'est pas le même dans toutes les circonstances où il se trouve. Un jour que j'étois près de livrer combat, je sentis que je n'avois pas mon courage ordinaire ; que j'étois incapable de donner les ordres nécessaires : inquiet, étonné, je ne savois quel parti je devois prendre. Dans ce terrible état, je vis que je ne pouvois*

attendre du secours que du maître des destinées. J'entrai seul dans ma chambre, je me jetai à genoux devant Dieu ; lui adressai une courte, mais fervente priere, pour qu'il m'assistât de son Esprit de sagesse et de courage, afin que je pusse servir utilement ma patrie. Je n'eus pas achevé ma priere, que mes inquiétudes se dissiperent : je repris mon courage et mon sang-froid ordinaires ; je donnai mes ordres et je fus vainqueur. Si le bras du Tout-Puissant ne m'avoit secouru, j'étois vaincu. Il faut avoir bien du courage, pour avouer soi-même qu'on en a manqué ; lorsque personne n'a été dans le cas de s'en appercevoir, même de s'en douter.

Il est certain que Ruiter mettoit

toute sa confiance en Dieu; qu'il lui attribuoit ses succès; aussi personne ne l'a plus honoré et plus aimé que lui. Lorsqu'il étoit à terre, il abandonnoit toutes ses occupations pour aller à l'office: tous les soirs, il lisoit l'écriture-sainte au milieu de sa famille, et chantoit souvent les pseaumes. Sa femme et ses enfans l'écoutoient avec plaisir, parce qu'il leur avoit inspiré sa dévotion, et qu'il avoit la voix très-belle. Ce héros possédoit enfin toutes les vertus, et n'avoit aucun vice. L'église honoreroit, sans doute, sa mémoire, s'il eût vécu dans son sein; mais il avoit été élevé dans la religion réformée. Don Emmanuel-Francisco de Lira, ambassadeur d'Espagne à

la Haye, et qui avoit été fort lié avec lui, dit un jour à Bernard Somer, pasteur à Amsterdam, et gendre de Ruiter, qu'il regardoit le lieutenant - amiral - général comme un saint et comme un apôtre, et qu'il le disoit de bonne foi et du fond de son cœur. Ces paroles sont d'autant plus remarquables, qu'elles viennent d'un Espagnol.

Le nom de Ruiter présente à l'idée un des plus grands marins qui aient paru ; et lorsqu'on a lu les détails de sa vie, on convient qu'il a honoré l'humanité même.

FIN.

VIES
DES
PLUS CELEBRES
MARINS.



COMTE DE TOURVILLE

VIE
DU MARÉCHAL
DE TOURVILLE,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES DE FRANCE, SOUS LOUIS XIV.

Par M. Richer, Auteur de plusieurs Ouvrages de Littérature.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez BELIN, Libraire.

1789.

Avec approbation et privilege du Roi.

AVANT-PROPOS.

Nous étant proposé de donner au public les vies détaillées des plus célebres marins françois et étrangers, comme nous l'avons annoncé dans l'avant-propos qui se trouve au commencement de celle de Barberousse, nous nous hâtons de faire paroître le maréchal de Tourville, et nous suivons le conseil de plusieurs officiers de marine et de plusieurs gens de lettres. On ne peut effectivement présenter assez promp-

tement un modele tel que lui: toutes ses actions sur mer sont des leçons. Ici son intrépidité lui fait braver les dangers; là sa prudence les lui fait éviter; ailleurs sa science dans la marine, son habileté à distribuer ses vaisseaux, déconcertent les projets des ennemis et le conduisent à la victoire. C'est un héros qui honore sa patrie. Qu'on le cherche dans la vie privée, on trouvera toujours un homme plein d'honneur et de probité. Il aima les femmes; mais cette passion ne l'engagea jamais à se livrer à ces

écarts qui la rendent si souvent condamnable.

Les sources où nous avons puisé, sont, ses mémoires, ceux de Quincy, les regîtres de la marine et les mémoires du tems. Nous avons, en outre, profité des traditions que nous avons reçues de différens officiers dont les peres ont servi sous ce grand homme et été témoins oculaires de ses actions.

L'accueil avec lequel le public a reçu les vies de Jean-Bart et de Barberousse, nous excite à donner celles des autres célebres marins, et

nous le ferons avec toute la promptitude possible. Doria, général des galeres de France, sous François I, ensuite, des armées navales de Charles-Quint, est sous presse : nous allons y mettre le grand du Quesne et le fameux Ruiter, et ainsi de suite. Nous espérons que cette collection, aussi agréable qu'utile, ne tardera pas à être complette.

Belin, libraire, rue S. Jacques, à côté de S. Ives, en est seul chargé. Il débite chaque vie, à mesure qu'elle paroît : on trouve à présent chez lui celles de Jean-Bart,

de Barberousse et du maréchal de Tourville.

Comme nous nous sommes fait une loi de mettre au commencement de chaque vie le portrait du héros dont il est question, nous avons placé ici celui du maréchal de Tourville ; mais nous ne nous sommes pas encore conformés à ceux qui représentent ces grands hommes avec de grosses et grandes perruques, telles que les courtisans et les gens de robe les portoient sous Louis XIV. Nous représentons le maréchal de Tourville à-peu-près de la

maniere dont il s'habilloit lorsqu'il étoit sur mer, et montrant d'un air noble, mais simple, l'ordre de combattre. D'une main il présente cet ordre, et de l'autre il tient la garde de son épée.

Desirant de rendre cette collection complette, nous prions ceux dont les peres ont servi avec distinction dans la marine, de nous envoyer leurs mémoires, port franc, à l'adresse du libraire *Belin*, pour nous les remettre, et d'y insérer le plus de détail qu'il leur sera possible.

Ceux qui sont attachés à

leur famille et à leur nom, nous sauront gré, sans doute, de leur présenter l'occasion de faire revivre la mémoire de leurs ayeux ; et de prouver au public, que la considération dont ils jouissent aujourd'hui est une juste récompense que la patrie accorde aux héros qui l'ont servie.

VIE
DU MARÉCHAL
DE TOURVILLE.

ANNE-HILARION DE COTENTIN, comte de Tourville, étoit d'une des plus anciennes familles de Normandie : son origine se perd dans les tems les plus reculés. Louis-Guillaume de Cotentin, seigneur de Tourville, accompagna S. Louis, lorsque ce monarque partit de France pour aller conquérir la terre Sainte, et tenoit un rang distingué dans son armée. Il suivit l'usage que la piété avoit

alors établi ; c'étoit de dépouiller ses héritiers pour enrichir les monasteres. Il donna plusieurs terres au prieuré de la Luzerné qui a depuis été érigé en abbaye. Tous les descendans de ce seigneur ont servi l'état avec distinction.

(*) César de Cotentin, comte de Tourville et de Fimes, étoit capitaine d'une compagnie d'ordonnance en 1632. Il fut ensuite premier gentilhomme et chambellan du prince de Condé et l'accompagna dans toutes ses expéditions militaires. Louis XIII le fit conseiller d'état, ce qui est une mar-

---

(*) Mémoires du maréchal de Tourville.

que certaine de la confiance qu'il avoit en ses talens. Il lui donna le commandement de la Normandie en 1640, et le chargea de veiller à la defense de la Bourgogne, conjointement avec les comtes de Tavannes et de Montrevel, lieutenans généraux. Lorsqu'on eut pris la résolution d'assiéger Dunkerque, le roi l'envoya en Hollande, pour engager la république à favoriser cette importante entreprise. Il réussit dans sa négociation et prouva qu'il avoit autant de talens pour cet objet que pour la guerre.

Il épousa Lucie de la Rochefoucault, fille d'Isaac de la Rochefoucault, marquis de Montendre; en eut quatre filles et trois

garçons. Celui dont nous présentons l'histoire, est le troisieme. Il naquit à Tourville, lieu situé dans la Basse-Normandie, l'an 1642, peu après que son pere fut parti pour la Bourgogne. Dans presque toutes les maisons de qualité, les derniers enfans mâles sont destinés à l'état ecclésiastique ou à l'ordre de Malthe. Le comte de Tourville se proposa de faire entrer le jeune Hilarion dans cet ordre : mais il n'eut pas la satisfaction de voir les talens de son fils se développer, annoncer la gloire qui l'attendoit, et monter aux dignités : une mort prématurée l'enleva en 1647. La comtesse de Tourville étoit alors dame d'honneur de la princesse de

Condé. Elle se trouva chargée de sept enfans, trois garçons et quatre filles. Ils devinrent l'unique objet de ses soins, de son attention. Elle chercha à donner à chacun d'eux l'éducation qui lui étoit convenable. Cette vertueuse femme les aimoit tous avec tendresse (*) : mais le jeune Hilarion avoit sur les autres une préférence qu'elle cherchoit en vain à leur dérober. C'étoit le dernier fruit de son amour conjugal, et le plus bel enfant qu'on pût voir. Il avoit les cheveux blonds, les yeux bleus, mais très-vifs, les traits réguliers, le teint si beau qu'on le prenoit

(*) Ibid.

plutôt pour une fille que pour un garçon ; son caractere étoit doux et prévenant, tout le monde l'admiroit. L'âge ne lui faisoit rien perdre de sa beauté : il dévelop-poit au contraire la régularité de ses traits et celle de sa taille. Il étoit d'une force et d'une agilité surprenantes.

On ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit un penchant comme naturel pour l'état militaire : lorsqu'on parloit de guerre, on attiroit toute son attention. La comtesse, sa mere, ne doutant pas qu'il ne se destinât au service, résolut de lui faire apprendre de bonne heure les exercices nécessaires à cet état. Elle avoit sur son élévation des préssentimens qui

faisoient taire les craintes que lui inspiroit sa tendresse. Elle le fit recevoir chevalier de Malthe si-tôt qu'il fut arrivé à l'âge de 14 ans ; l'envoya à Paris ; écrivit à M. de la Rochefoucault, son parent ; le pria de le mettre dans une académie ; de veiller à sa conduite ; de lui servir de pere. M. de la Rochefoucault le mit chez M. de Renocour qui tenoit la plus célebre académie qu'il y eût alors dans cette ville. Le chevalier de Tourville étoit si heureusement construit, qu'il suffisoit de lui indiquer ce qu'il falloit faire, pour qu'il le fît avec la derniere perfection : bientôt il fut supérieur à tous ses camarades. Ils avoient pour lui cette considération que les talens

ne manquent jamais d'inspirer à ceux avec lesquels on vit : ils s'empressoient, comme à l'envi, de lui donner des marques de leur estime et de leur amitié : mais sa beauté pensa lui être funeste ; elle lui fit donner sur un d'eux une préférence qu'il ne lui pardonna pas. M. de Renocour avoit une jeune fille, qui étoit très-belle : elle attiroit les regards de tous les académistes qui étoient en pension chez lui ; tous rendoient hommage à sa beauté. Les sentimens qu'on lui avoit inspirés, le respect qu'elle avoit pour elle-même, la garantissoient de leurs attaques : ils cessoient d'être amans pour devenir amis respectueux. Cependant, un d'entr'eux, dont le ca-

ractere étoit plus bouillant que celui des autres, conçut pour elle la passion la plus violente. Les obstacles ne servoient qu'à l'irriter; c'étoit le comte de Malet. Il mettoit tout en usage pour la rendre sensible, et ne recevoit d'elle que ces politesses que l'honnêteté et la décence autorisent.

Le cœur de la jeune Renocour n'étoit cependant pas insensible. Lorsqu'elle vit le comte de Tourville, elle admira d'abord la régularité de ses traits, la beauté de son teint, l'élégance de sa taille, la noblesse de son maintien et de ses gestes. Elle prit insensiblement du plaisir à le voir, à le contempler; arriva à desirer les momens où elle pouvoit être avec

lui, et à craindre ceux où il falloit qu'elle s'en séparât. Elle se reprochoit elle-même ces sentimens; cherchoit à les combattre, à les vaincre; mais la présence du chevalier de Tourville rallumoit l'amour dans son cœur et lui faisoit oublier les conseils que la raison lui donnoit. Elle s'impatienta de ne trouver en lui que de l'indifférence; résolut de savoir si son cœur étoit insensible. L'ayant rencontré un jour qu'il alloit dans l'appartement de son pere pour s'informer de sa santé, parce qu'il avoit appris qu'il étoit indisposé, elle l'arrêta, et, après une conversation assez vague, lui dit: « Mon pere n'est pas le plus malade de ceux qui sont ici. » Quoi!

reprit, avec vivacité le chevalier, « madame votre mere est-elle aussi indisposée ? » Le visage de mademoiselle de Renocour se couvrit du rouge de la pudeur : elle poussa un soupir, jeta les yeux sur lui, les baissa, lui dit en balbutiant : « C'est moi : et c'est vous qui m'avez blessée ». Il alloit lui répondre ; mais ils apperçurent le comte de Malet qui venoit à eux et changerent de conversation.

Le comte de Malet étoit trop amoureux pour n'être pas jaloux : il se persuada que le chevalier de Tourville étoit heureux : l'amitié qu'il avoit eue jusqu'alors pour lui se changea en haine, il ne lui parloit plus qu'avec un air de froideur, évitoit même les occasions

de se trouver avec lui. Le chevalier ignoroit son amour pour mademoiselle de Renocour et ne se doutoit pas de sa jalousie ; il lui demanda un jour quel étoit le motif d'un si prompt changement à son égard. Le comte de Malet, loin d'être sensible à ces avances, lui répondit avec tant de dureté, que le chevalier de Tourville crut que son honneur exigeoit qu'il lui en demandât satisfaction : ils allerent vers la plaine de Grenelle. Quelques-uns de leurs camarades, qui les avoient vus sortir, se douterent, à leur air, à leur maintien, de ce qu'ils alloient faire : ils les suivirent et arriverent au moment où le chevalier de Tourville venoit de désarmer le

le comte, lui rendoit son épée et lui proposoit de recommencer le combat. Ils les séparerent et les ramenerent à l'académie. M. de Renocour fut informé de ce qui s'étoit passé entre le comte de Malet et le chevalier de Tourville, sans cependant en savoir la cause. Il les engagea à se raccommoder, au moins à le feindre. Mademoiselle de Renocour, craignant que cette aventure ne portât quelqu'atteinte à sa réputation, demanda à ses parens la permission de se retirer dans un couvent, et l'obtint.

L'avantage que le chevalier de Tourville avoit eu sur le comte de Malet, lui fit beaucoup d'honneur parmi ses camarades, parce que le comte passoit pour un de

ceux qui manioient le mieux l'épée. Le chevalier n'en tira aucune vanité et conserva toujours cette douceur et cette prévenance qui étoient naturelles en lui.

Il sortit de chez M. de Renocour en 1659, après y avoir passé trois ans ; pria M. de la Rochefoucault d'employer son crédit pour lui faire obtenir quelque place dans un régiment ; mais la paix que Louis XIV avoit procurée à son royaume, en épousant l'infante d'Espagne, rendoit les places d'officier fort rares, parce qu'on avoit fait une réforme considérable. L'obstacle que le chevalier de Tourville rencontroit à satisfaire son inclination pour le service, lui causa un chagrin très-

vif. Il se voyoit réduit à la triste nécessité de rejoindre sa famille et de passer sa jeunesse dans l'oisiveté. Il étoit sur le point de partir, lorsqu'il apprit que le chevalier de Hocquincour, fils du maréchal de ce nom, faisoit construire à Marseille une frégate de 36 canons pour aller en course contre les Turcs. Il pria M. de la Rochefoucault d'engager le chevalier de Hocquincour à consentir qu'il allât avec lui faire ses caravanes. M. de la Rochefoucault fit au chevalier de Hocquincour un portrait si avantageux de son parent, qu'il lui inspira le desir de le voir : M. de la Rochefoucault le conduisit chez lui quelques jours après. Le chevalier de Hocquin-

cour fut frappé de la beauté et de l'air délicat du chevalier de Tourville. Il tira M. de la Rochefoucault à l'écart, lui demanda s'il avoit envie de se défaire de ce jeune parent, ou s'il vouloit se faire des affaires avec les dames ; ajouta qu'il étoit plus propre à les servir, qu'à résister aux fatigues de la mer. " Je vois, lui répondit M. de la Rochefoucault, que son air délicat vous prévient contre lui ; mais je puis vous assurer que ce sera un des plus vigoureux et des plus hardis de ceux que vous vous proposez d'emmener avec vous. M. de Renocour, chez qui il a appris ses exercices, le regardoit comme le plus courageux et le plus adroit de tous

ses éleves. Il disoit même qu'il faisoit honneur à son académie. Enfin j'espere que l'expérience vous prouvera la vérité de ce que je vous dis. „

Le chevalier de Hocquincour, persuadé que l'amitié de M. de la Rochefoucault pour son parent lui dictoit ce langage, craignoit de se charger d'un jeune homme qui ne serviroit qu'à l'embarrasser. Il s'avança vers lui, dit : “ Je viens de représenter à M. de la Rochefoucault que vous êtes trop delicat pour faire un métier aussi pénible que celui d'un corsaire du Levant. „ Il fit ensuite le tableau de toutes les fatigues qu'il lui faudroit essuyer et de tous les dangers auxquels il seroit exposé.

Ce tableau, qui pouvoit être un peu exagéré, ne rebuta point le chevalier de Tourville. Il répondit que tout ce qu'on lui annonçoit ne l'étonnoit point; que les peines et les fatigues l'accoutumeroient et l'endurciroient au travail; que les périls n'avoient rien d'effrayant pour lui. Le chevalier de Hocquincour content de ses réponses et de son air décidé, lui dit de se tenir prêt à partir dans huit jours.

Le chevalier de Tourville, qui avoit plus de goût pour le service de mer que pour celui de terre, fut au comble de ses vœux : il se hâta de faire ses préparatifs et se rendit chez le chevalier de Hocquincour au tems marqué. De

tous les volontaires que celui-ci emmenoit avec lui, le chevalier de Tourville étoit celui qu'il connoissoit le moins : il l'observoit avec attention et découvroit tous les jours en lui de nouvelles qualités. Il remarqua qu'il avoit une prudence et une fermeté au dessus de son âge, et le trouva de beaucoup supérieur à tous ses camarades. Le chevalier n'avoit alors que 18 ans.

Voilà quels furent les commencemens d'un homme que le mérite a élevé aux premieres dignités, et qui a fait honneur à la marine françoise. Lorsque le chevalier de Hocquincour fut arrivé à Marseille, son premier soin fut d'aller visiter sa frégate : elle avoit

déjà été lancée à la mer et étoit prête à mettre à la voile. Il ordonna qu'on y mît toutes les munitions qui lui étoient nécessaires. Pendant qu'on étoit occupé à les acheter et à les embarquer, les jeunes volontaires du chevalier de Hocquincour cherchoient à s'amuser. Le chevalier de Tourville n'alloit presque jamais à terre : il s'occupoit continuellement à la manœuvre, prioit les plus anciens matelots de l'instruire sur ce qui regardoit la marine ; faisoit ce qu'ils lui enseignoient avec autant, même plus d'adresse qu'eux.

Le chevalier de Hocquincour, qui avoit de l'expérience, sentit que son zele pourroit exciter la jalousie de ses camarades, et l'en-

gagea à venir plus souvent à terre. Il y trouva beaucoup de femmes très-aimables, qui, frappées de sa beauté, lui firent plusieurs agaceries : mais il n'étoit occupé que de son état et de son avancement, et ne leur répondoit qu'autant que la politesse l'exigeoit Il vit, avec plaisir, partir la frégate, qui, ayant un vent favorable, arriva en moins de quatre jours à Malthe Le chevalier de Hocquincour s'y arrêta pour rendre ses devoirs au grand-maître et prendre la banniere de l'ordre. Le grand-maître, qui se nommoit Gessan de Clermont et étoit de la province de Dauphiné, le reçut avec accueil, donna des marques de bonté à tous ses vo-

lontaires, loua beaucoup leur zele.

Tous les chevaliers s'empressoient à l'envi de marquer de l'estime et de la considération au chevalier de Hocquincour : plusieurs le prierent de les recevoir dans sa frégate : il en reçut six, espérant qu'ils apprendroient à ses volontaires la maniere de combattre contre les Turcs, et leur donneroient l'exemple du courage.

L'empressement que les chevaliers de Malthe marquoient pour accompagner celui de Hocquincour dans ses courses, lui causoit beaucoup de satisfaction ; mais l'offre que lui fit un vieux corsaire du Levant, nommé Cruvilier, d'être son matelot, lui en

fit encore davantage. Cruvilier avoit une frégate de 24 pieces de canon, prête à mettre à la voile. Il passoit pour un très-habile marin et pour un homme fort courageux. Tous les jours que le chevalier de Hocquincour passa à Malthe avec ses volontaires, furent marqués par des fêtes et des repas, où on se livroit un peu à l'excès (*). Le chevalier de Tourville seul s'y refusoit et n'alloit jamais au delà des bornes que prescrit la décence : il trouvoit même souvent des prétextes pour n'être pas de ces repas. Sa plus grande occupation étoit de s'instruire des devoirs des chevaliers

(*) Ibid.

et de faire sa cour au grand-maître, qui le recevoit toujours avec accueil. Ce prince fut prévenu en sa faveur dès la premiere fois qu'il le vit, et sa conduite dans l'île augmenta l'affection qu'il avoit conçue pour lui. Il dit à plusieurs chevaliers, que ce jeune homme joueroit un jour un grand rôle dans le monde, si la fortune secondoit son mérite.

Le corsaire Cruvilier, ayant appris par des bâtimens venus du Levant, qu'il y avoit dans l'Archipel deux vaisseaux de Tripoli et qu'ils y faisoient de grands ravages, en donna avis au chevalier de Hocquincour : ils formerent le projet d'aller les chercher. Les chevaliers et les volontaires

instruits de la résolution de leurs capitaines, se rendirent à bord. Les préparatifs du départ furent bientôt faits ; les deux vaisseaux mirent à la voile. Les chevaliers qui s'étoient embarqués avec le chevalier de Hocquincour, persuadés que le jeune de Tourville étoit aussi délicat que sa figure sembloit l'annoncer, croyoient qu'il ne pourroit jamais supporter les fatigues de la mer : ils rioient même de le voir se tenir aussi proprement ajusté que s'il eût été à terre. Il ne faisoit aucune attention à leurs propos, ne s'occupoit qu'à consulter et examiner le pilote et les matelots. Alors le vent fraîchit un peu et devint ensuite forcé ; on crut qu'il falloit *defer-*

ler (*) les voiles, principalement celles de Perroquet. Le chevalier de Tourville demanda à un des vieux chevaliers de Malthe, qu'il avoit entendu plaisanter sur son compte, s'il vouloit parier qu'il monteroit au moins aussi vîte que lui au haut du grand mât de Perroquet. Le chevalier de Malthe lui répondit : " Je suis trop de vos amis pour vouloir vous faire casser le cou sur le tillac, ou vous voir tomber à la mer. ,, Un moment après, le pilote cria qu'il falloit amener la voile du grand perroquet ; le chevalier se

(*) Ferler, c'est plier les voiles sous l'antenne, les mettre en fagot. Deferler est le contraire.

tourna vers le jeune de Tourville, lui dit : " Il est tems de vous signaler, allez aider à plier cette voile. „ Le jeune de Tourville lui répondit : " Tout vieux marin que vous êtes, je vous défie de me suivre. „ Aussi-tôt il s'élança sur un des hauts-bancs qui étoit près de lui ; monta au haut du grand mât de perroquet avec tant d'agilité, qu'il y arriva aussi-tôt que les matelots qui étoient partis avant lui, et fit la manœuvre avec autant d'aisance et d'adresse que s'il eût fait ce métier toute sa vie. Tous les volontaires en furent surpris, et les anciens chevaliers de Malthe furent frappés d'étonnement. Ils cesserent de plaisanter ; et depuis ce moment,

il manœuvra comme un simple matelot, même dans les choses les plus difficiles.

Le chevalier de Hocquincour, voyant qu'il ne rencontroit point les vaisseaux tripolitains, résolut d'aborder à l'île de Zante pour en avoir des nouvelles. On lui dit qu'on les avoit vus depuis deux jours vers les îles Starivalli, qu'un d'eux portoit pavillon amiral, étoit de 42 pieces de canon, que sa conserve étoit de 34, enfin que ces deux vaisseaux étoient très-bons et beaucoup plus forts que les malthois. Sur cet avis le chevalier de Hocquincour dirigea sa course vers l'île de Sapienza, alla ensuite à celles de Carrera et de Venetica, où les corsaires turcs

ont coutume de se tenir en embuscade pour attendre les bâtimens qui sortent du golfe de Venise : mais il n'y en trouva aucun, et remit à la voile. Il commençoit à craindre que sa course ne fût infructueuse, lorsque le vaisseau de Cruvilier, qui faisoit l'avant-garde, donna le signal qu'il voyoit deux vaisseaux, et se mit en panne pour attendre celui du chevalier de Hocquincour, qui n'étoit pas si bon voilier que le sien.

Chacun se mit à son poste ; on serra une partie des voiles ; on attendit les deux vaisseaux, qu'on reconnut être des Turcs. Ils avançoient à pleines voiles, se regar-

dant comme sûrs de la victoire et craignant qu'elle ne leur échappât.

Alors le chevalier de Hocquincour observa la contenance de Tourville, il vit qu'il conservoit son sang-froid ordinaire, ce qui l'étonna beaucoup de la part d'un jeune homme qui n'avoit jamais vu de combat ni sur terre ni sur mer, et qui donna une grande idée de son courage.

Il le plaça avec six volontaires et deux chevaliers à la *Belle*, (*) qui est le poste le plus dangereux, et où il y a aussi le plus d'honneur

(*) C'est la partie du pont d'en haut, qui regne entre les haubans de misaine et les haubans d'artimon. Cet endroit du pont est presque à découvert par les

à acquérir, parce que les Turcs, mettant sur leurs vaisseaux un plus grand nombre d'hommes que les chrétiens, cherchent toujours à venir à l'abordage. Lorsqu'on fut à la portée du canon, on reconnut que c'étoient deux vaisseaux algériens, non les deux tripolitains qu'on avoit annoncé être dans ces parages, mais aussi grands et aussi forts.

Si-tôt que les deux vaisseaux algériens furent à la distance de deux cables, ils lâcherent leur bordée sur les malthois, mais ne leur

---

flancs, parce que son platbord est moins élevé que le reste. C'est aussi par la belle qu'on vient ordinairement à l'abordage.

causerent pas une grande perte. Le chevalier de Hocquincour ne leur lâcha pas la sienne, parce qu'il vouloit les laisser approcher plus près. Lorsqu'il fut vergue à vergue, il fit aller le canon et la mousqueterie, ce qui causa une perte considérable dans les vaisseaux ennemis, parce qu'il n'y eut pas un coup qui ne portât. Les Algériens voulurent se larguer pour se remettre, mais on ne leur en donna pas le tems; le chevalier de Hocquincour revira de bord, arriva sur le vaisseau auquel il avoit à faire, lui lâcha son autre bordée, qui fit, pour le moins, autant de ravage que la premiere. Les volontaires faisoient un feu continuel avec leur mous-

queterie et tuoient tous les Turcs qui montoient sur les haubans pour jeter des grenades ou des lances à feu dans le vaisseau des chrétiens.

Le corsaire Cruvilier faisoit de son côté des prodiges de valeur et maltraitoit beaucoup le vaisseau auquel il avoit à faire. Les Algériens, voyant que les chrétiens leur détruisoient une quantité prodigieuse de monde par le feu de leur artillerie et de leur mousqueterie, résolurent d'en venir à l'abordage et de jeter les grapins : ils furent repoussés trois fois avec perte, et réussirent enfin à monter sur le vaisseau du chevalier de Hocquincour : alors le combat devint furieux. Tous les volontaires don-

nerent des marques de valeur ; mais le chevalier de Tourville les surpassa : il renversa tous les Turcs qui se présenterent pour le combattre, et fut dans un instant environné de corps morts. Tous ceux qui s'étoient élancés sur le pont furent ou tués ou jetés à la mer. Pendant ce tems les matelots couperent les amares et se servirent des (*) boute-hors pour déborder, et y réussirent. Les Turcs, qui ne s'attendoient pas à une pareille résistance, se disposoient à prendre la fuite : mais on vit tout-à-

(*) Ce sont de longues pieces de bois, qu'on met en saillie hors du vaisseau, pour empêcher l'abordage, détourner un brûlot ou autre bâtiment.

coup paroître deux autres vaisseaux corsaires qui venoient du cap de Matapa, proche duquel le combat se donnoit. C'étoient les deux tripolitains que les malthois cherchoient et que le bruit du canon avoit attirés.

D'autres que le chevalier de Hocquincour et le corsaire Cruvilier, auroient été effrayés de se voir forcés de recommencer le combat avec des forces si inégales. Ces deux braves capitaines inspirerent leur confiance et leur courage aux volontaires et aux matelots. Plusieurs avoient été blessés, et le chevalier de Tourville étoit de ce nombre: mais trop bouillant pour faire attention à sa blessure, il ne quitta pas son poste.

Les corsaires d'Alger, en voyant arriver ceux de Tripoli, firent éclater leur joie par de grands cris et en faisant une décharge de toute leur artillerie sur les vaisseaux chrétiens; qui leur répondirent sur le même ton, ce qui annonçoit qu'ils n'avoient perdu ni le courage ni les forces. Le plus grand des vaisseaux algériens s'attacha à celui du chevalier de Hocquincour; lui lâcha une bordée qui causa quelque désordre dans sa manœuvre. Le chevalier lui lâcha sur-le-champ la sienne. Le combat devint plus terrible que n'avoit été le premier; il dura plus de trois heures, sans que la victoire parût se déterminer. Enfin le chevalier de Hocquincour,

se

se voyant presque tout désemparé, et la moitié de son équipage étant hors de combat par les blessures et la fatigue, résolut de vaincre ou de périr. Il s'apperçut que le vaisseau tripolitain qui l'avoit le plus pressé ne combattoit plus avec la même ardeur, et jugea qu'il avoit reçu quelque dommage considérable. Effectivement le raïs ou capitaine venoit d'être tué, et il ne restoit plus dans ce vaisseau qu'un seul officier. Il dit à ses volontaires : « Il faut signaler notre courage : allons à l'abordage et faisons voir à cette canaille que le nombre ne nous épouvante point. Voilà un de leurs vaisseaux qui, par sa manœuvre, semble annoncer qu'il

va plier : allons à lui. Aussi-tôt on l'aborde, on l'accroche, on s'élance dessus. Le chevalier de Tourville, toujours guidé par son courage et secondé par sa force, renverse tout ce qu'il rencontre. Il est suivi par quelques-uns de ses camarades et par une trentaine de matelots, que son exemple excite. Les Turcs éffrayés n'osent même résister : ils se rendent.

Le chevalier de Hocquincour étoit resté sur son bord et faisoit un feu continuel sur l'autre vaisseau tripolitain, pour le forcer à garder le large et l'empêcher d'aller au secours de son camarade : malgré ces soins il avoit remarqué le chevalier de Tourville qui faisoit tout plier devant lui, et dit pu-

bliquement, après le combat, que la prise du vaisseau tripolitain étoit due à sa valeur. Un des vaisseaux algériens prit la fuite, et l'autre tripolitain l'imita lorsqu'il vit qu'on venoit à lui : on les laissa aller, parce que le vaisseau du chevalier de Hocquincour étoit en trop mauvais état pour les poursuivre. Il ne restoit qu'un vaisseau algérien qui continuoit de combattre en désespéré contre Cruvilier : le chevalier de Hocquincour avança sur lui, et on le coula à fond.

Les deux frégates n'ayant plus d'ennemis à combattre, joignirent la prise ; le chevalier de Hocquincour trouva que de tous ceux qui y étoient entrés, il n'y en avoit que six de tués, mais que

tous les autres étoient blessés. Le chevalier de Tourville l'étoit en trois endroits, principalement au côté, où il avoit reçu un coup de pique, qui l'incommodoit beaucoup. On fut obligé de le panser sur ce bord, parce qu'on ne pouvoit le transportet. (*) On fit nettoyer les trois vaisseaux, et on trouva dans la prise un homme qui étoit à fond de cale : on le prit et on l'amena au chevalier de Hocquincour. C'étoit un François qui, ayant passé à Tripoli, avoit changé de religion et s'étoit mis avec les corsaires. Le chévalier lui fit plusieurs ques-

(*) Ibid.

tions et finit par lui dire qu'il étoit surpris qu'un aussi grand nombre de Turcs n'eût pas fait plus de résistance contre un si petit. « Dites plutôt contre un seul, lui répondit le renégat ; car il n'y a qu'un grand jeune-homme, beau comme un ange, qui a fait tout ce carnage. Sa valeur et sa force sont si grandes, qu'il n'est pas surprenant qu'on n'ait pu lui résister : il faut que ce soit un dieu, ou un diable, pour avoir pu faire ce qu'il a fait. » Le chevalier de Hocquincour comprit qu'il vouloit parler du chevalier de Tourville. Il avoit vu lui-même une partie de ce qu'il lui disoit. Le chevalier de Tourville n'avoit alors que dix-neuf ans, c'étoit en

1661. Celui de Hocquincour proposa au prisonnier de reprendre la religion chrétienne et d'entrer dans son équipage; lui assurant qu'il le traiteroit en esclave, s'il refusoit de suivre ce parti. Le renégat ne balança pas à l'accepter : il fut par la suite d'une très-grande utilité au chevalier de Hocquincour; c'étoit un bon pilote.

On résolut d'aller à l'île de Siffanto pour radouber les vaisseaux et panser les blessés. On lui donna la préférence sur les autres, parce que c'est une des plus agréables de tout l'Archipel, que l'air y est fort sain, qu'elle abonde en fruits et en gibier; et principalement encore, parce qu'il y avoit un Athénien, nommé le signor Jany,

qui y exerçoit la médecine et avoit acquis une grande réputation pour les blessures. Tous les vaisseaux qui se trouvoient dans le cas de se battre sur ces parages, avoient recours à lui pour leurs blessés, ce qui lui avoit attiré l'amitié des Turcs et des chrétiens. Cruvilier, qui le connoissoit, engagea le chevalier de Hocquincour à se rendre promptement à l'île quil habitoit, à cause de ses blessés, et principalement du chevalier de Tourville que les chirurgiens des vaisseaux croyoient être dans un danger très-pressant.

On arriva en peu de tems à Siffanto : le signor Jany, qui avoit sa maison sur le port, voyant arriver des vaisseaux fort mal-trai-

tés dans leurs manœuvres, se douta qu'on avoit besoin de son ministere. Il se rendit sur le bord de la mer pour voir débarquer les blessés. Le premier qu'on porta à terre fut le chevalier de Tourville. La maniere avec laquelle on le traitoit lui fit connoître que c'étoit un homme de marque : sa figure intéressante le prévint en sa faveur. Si-tôt que Cruvilier apperçut le signor Jany, il se hâta d'aller à lui, et après les premiers complimens, il le pria de procurer une maison commode au chevalier de Tourville. Le signor Jany lui répondit qu'il n'en connoissoit point de plus commode que la sienne, et qu'il l'y recevroit avec plaisir. C'étoit une très-grande preuve

de la considération qu'il avoit pour Cruvilier. Les services que le signor Jany rendoit à tout le pays étoient cause qu'on lui avoit accordé le privilege de ne loger personne, quoique sa maison fût la plus belle et la plus commode de toute l'île. On y porta sur-le-champ le chevalier de Tourville. Les deux capitaines ne laissoient passer aucun jour sans lui rendre visite. Les éloges que les volontaires et les matelots faisoient de son courage et de ses actions donnerent à tous ceux de l'île l'envie de le voir. La nouvelle du combat se répandit dans toutes les îles de l'Archipel, qui ne sont pas éloignées les unes des autres; et la plûpart de ceux qui les habi-

toient se rendirent à Siffanto, attirés par la curiosité de voir le jeune héros dont on publioit tant de merveilles. Le signor Jany ne revenoit point de son étonnement : il ne pouvoit se persuader qu'il se trouvât tant de courage et de force dans un jeune homme qui paroissoit si délicat. Il étoit en même tems charmé de la douceur de sa conversation, et ne le quittoit que pour vaquer aux affaires les plus pressantes.

Le chevalier de Tourville connut par ses conversations qu'il avoit une fille à-peu-près dans l'âge de puberté. Il étoit étonné qu'ayant autant de complaisance, même de bonté pour lui, il ne la lui eût pas fait voir ; ne l'eût pas

même engagée à lui tenir quelquefois compagnie. Il se persuada qu'elle étoit très-belle, et que son pere craignoit de l'exposer, et conçut un violent desir de la voir : mais il ne savoit à qui s'adresser. De tous les domestiques et esclaves du signor Jany, il n'y avoit qu'une maure qui eût la permission d'entrer dans sa chambre ; ce n'étoit même que pour lui apporter des fleurs et des fruits. Il avoit ses gens qui le servoient avec le plus grand soin.

Cette maure ne savoit que la langue de son pays et un peu de grec vulgaire. Le chevalier de Tourville n'entendoit point ces deux langues. La maure, en lui offrant ses présens, lui faisoit des signes,

balbutioit quelques mots; mais il ne comprenoit rien à ce qu'elle vouloit lui faire entendre; et ses signes, qui avoient plus l'air de grimaces que d'autres choses, ne servoient qu'à le faire rire. Il remarqua cependant que les fleurs étoient artistement arrangées dans de très-jolies corbeilles, et crut que ce n'étoit pas l'ouvrage de la maure qui lui paroissoit fort grossiere et mal-adroite. Il remarqua encore qu'on ne lui apportoit ces présens que quand le signor Jany n'étoit pas dans sa chambre. D'ailleurs il ne pouvoit croire qu'un médecin s'amusât à ces bagatelles. Enfin, après avoir long-tems réfléchi, il sentit que ces galanteries ne pouvoient venir que de la part de la

fille

fille du signor Jany, et que les signes ou grimaces de la maure exprimoient des complimens de la part de la jeune demoiselle. Cette idée augmenta le desir qu'il avoit de la voir; et l'oisiveté, où il étoit forcé de rester, lui laissoit le tems de donner carriere à son imagination. Il étoit hors de danger, commençoit même à entrer en convalescence, et les visites qu'il avoit coutume de recevoir devenoient plus rares : il passoit des jours entiers sans voir d'autre personne que le signor Jany, encore ce n'étoit que dans les momens qu'il pouvoit dérober à ses affaires.

Le chevalier de Tourville lui savoit mauvais gré de ne pas souffrir

que sa fille le remplaçât quelquefois : il en étoit d'autant plus affligé, qu'il se doutoit que sa beauté causoit les scrupules du pere. Ses soupçons étoient d'autant mieux fondés, que la fille du signor Jany étoit la plus belle et la plus aimable qu'il y eût alors dans toute la Grece ; que son pere ne vouloit par l'exposer au danger de voir un homme aussi aimable que le chevalier de Tourville : il se repentoit même de l'avoir logé chez lui et en craignoit les suites pour sa fille.

Cependant la maure continuoit à porter ses présens et prenoit toujours le tems que le signor Jany étoit allé visiter les blessés. Le chevalier, persuadé de ce qu'il

n'avoit fait que soupçonner, fit plus d'attention aux signes de la maure et s'apperçut un jour qu'elle vouloit lui faire entendre qu'il y avoit quelqu'un à la porte. Il y jeta ses regards, apperçut effectivement une femme, au travers de la portiere qui étoit d'un taffetas fort clair, selon l'usage de ce pays: il la pria d'entrer : mais elle disparut à l'instant.

Si le chevalier de Tourville avoit un desir violent de voir la belle Andronique, c'étoit le nom de la fille du signor Jany; elle en avoit, à son égard, un semblable. Jusque là elle n'avoit vu que des corsaires, des hommes grossiers, plus propres à inspirer du dégoût à une jeune fille aimable, qu'à lui

causer de l'amour. Lorsqu'elle apprit que son pere avoit reçu dans sa maison un corsaire, elle en fut alarmée, lui demanda s'il avoit réfléchi à ce qu'il faisoit et au danger auquel il l'exposoit. Le pere, charmé de la voir dans cette inquiétude, lui répondit : « Je loge chez moi un corsaire, mais il n'est pas fait comme les autres ; et je craindrois autant que vous le vissiez que s'il vous voyoit. » Ce langage lui parut singulier et lui donna envie de savoir quelle figure avoit ce corsaire. Elle chargea la maure, dont nous avons parlé, d'entrer dans sa chambre, d'examiner sa figure et de lui en faire le portrait. La maure, pour exécuter sa commission, prit le tems que le signor

Jany étoit sorti. Elle examina le chevalier de Tourville avec attention, retourna sur-le-champ dire à sa maîtresse, que celui qu'elle appeloit un corsaire ne pouvoit être qu'une femme sous l'habit d'un homme, qu'elle n'en avoit jamais vu de si beau.

Cette réponse augmenta le desir qu'Andronique avoit de voir le corsaire : elle se persuada que c'étoit la femme, ou la maîtresse d'un des deux capitaines corsaires, et que son pere ne lui avoit témoigné de l'inquiétude à son sujet que pour mieux cacher son sexe. Elle ne pouvoit cependant comprendre comment une femme avoit été blessée de la maniere qu'on le disoit, à moins que ce ne fût une

héroïne. Elle n'osoit demander à son pere un éclaircissement sur ses soupçons, craignant que sa curiosité ne lui déplût : mais les empressemens de son pere pour ce corsaire achevoient de lui persuader que la maure ne s'étoit point trompée. Incertaine cependant sur ce qu'elle devoit croire, elle voulut juger par elle-même s'il avoit l'air d'une femme ou d'un homme, et s'il étoit aussi beau qu'on le lui avoit annoncé. Ce dernier article piquoit plus sa curiosité que le premier. Pour la satisfaire, elle lui envoya des fleurs par la maure, la chargea en même tems de laisser la porte de la chambre du corsaire entr'ouverte, afin qu'elle pût l'examiner au travers de la portiere

pendant qu'il prendroit les fleurs ; espérant qu'il ne la verroit pas, à moins qu'il ne fût averti de ce qui se passoit.

Elle fut frappée de la régularité de ses traits, de la blancheur de sa peau et de la couleur de ses cheveux, qualités fort rares en Grece, même parmi les femmes, qui ont ordinairement les cheveux bruns et la peau un peu jaune. Le son de sa voix qui étoit agréable, le ton doux et honnête qu'il avoit avec la maure, acheverent de lui persuader que c'étoit une femme. Ses blessures et le sang qu'il avoit répandu lui avoient ôté l'éclat de son teint : mais elle lui trouva une douce langueur qui excite cette commisération qui est bien près

de la tendresse. La jeune Andronique goûtoit un secret plaisir à contempler ce beau corsaire. Ses yeux faisoient insensiblement passer dans son cœur le poison de l'amour : elle desiroit plutôt voir en lui un homme qu'une femme. Ses idées, ses desirs, se succédoient avec rapidité ; elle étoit dans une espece de délire, et vit, avec dépit, la maure qui se disposoit à se retirer. Elle ne manquoit pas de l'envoyer tous les matins porter des fleurs au corsaire, d'aller se placer derriere la portiere ; en attendoit même le moment avec impatience.

(*) Lorsque la maure la trahit

(*) Ibid.

et que le chevalier la pria d'entrer, elle se fit violence pour s'enfuir; se reprochoit à elle-même son scrupule; desiroit de rencontrer une autre occasion et se promettoit d'en profiter. Elle se détermina même à la faire naître, et mit dans un bouquet de fleurs un billet écrit en langue italienne, qu'elle n'ignoroit pas qu'il savoit, parce que son pere lui avoit dit qu'ils en faisoient usage pour converser ensemble. Voici à-peu-près ce que signifioit le billet d'Andronique :

Dans tous les pays, la bienséance ne permet pas à une jeune fille d'entrer dans la chambre d'un jeune homme, et on lui en fait un grand crime dans celui-ci. Je dois

donc me contenter du plaisir de vous voir : on me blâmeroit même si on savoit que je prends cette liberté. Je conviens cependant qu'elle n'est pas tout-à-fait hors des regles du devoir, et les filles seroient bien malheureuses si elles étoient contraintes de s'interdire jusqu'aux regards : elles en font assez en évitant qu'on les voie. Les hommes ont fait les regles et nous y ont condamnées. Leur caprice seul les a guidés, et ce seroit trop tard que leur raison voudroit aujourd'hui condamner leur caprice. Ainsi les choses resteront comme elles sont. Les femmes en souffrent, et les hommes encore davantage.

ANDRONICA.

Le chevalier apperçut ce billet, en portant le bouquet à son nez. Il le prit avec avidité, le lut, et fit cette réponse sur ses tablettes: elle étoit en italien: il savoit cette langue, comme on l'a vu:

Dans l'état où je suis, belle Andronique, vous ne devez rien craindre de ma part. Il n'y a aucun hazard à courir pour la fille du monde la plus délicate. Elle pourroit entrer dans ma chambre, sans blesser les regles de la plus austere bienséance: on ne pourroit l'attribuer qu'à la pitié. Je ne puis inspirer d'autres sentimens: il suffiroit de me voir pour en être persuadée. D'ailleurs vous êtes chez vous: qui viendra voir ce que vous faites? Personne ne pourra le savoir que

par vous-même. Accordez moi, je vous en conjure, cette grace : elle est sans conséquence ; et ici comme ailleurs, un chevalier bien né, qui sait le respect qu'on doit aux femmes, ne leur fait jamais tort.

Le chevalier DE TOURVILLE.

Il avoit fait usage de ses tablettes, parce qu'il n'avoit point de papier, et comptoit les remettre le lendemain à la maure, lorsqu'elle viendroit lui apporter des fleurs ; mais à peine avoit-il fini d'écrire, qu'il la vit entrer. Andronique l'avoit suivie lorsqu'elle avoit porté le bouquet dans lequel étoit le billet, pour voir au travers de la portiere s'il le découvriroit.

vriroit. Elle avoit vu qu'il le prenoit, le lisoit, qu'ensuite il tiroit un petit livre de sa poche, sur lequel il écrivoit. Se doutant que c'étoit une réponse, elle se hâta de lui renvoyer sa confidente, espérant qu'il la lui donneroit ; ce qu'il fit. Si-tôt qu'Andronique reçut ces tablettes, elle les ouvrit, trouva la réponse qu'on vient de voir, la lut et relut plusieurs fois.

Elle se trouva embarrassée sur la conduite qu'elle devoit tenir. D'un côté elle desiroit de voir une personne qui lui sembloit si extraordinaire et dont elle ignoroit le sexe ; d'un autre, elle craignoit de paroître trop facile et de donner une mauvaise idée d'elle. Enfin

elle se détermina, lui fit connoître, par ce billet, son intention et le motif qui la guidoit :

Je suis persuadée que ma vertu ne sera nullement exposée avec vous : mais tout le monde ne vous connoît pas si bien que moi, et les regles de la bienséance sont autant pour le monde que pour soi.

Je suis sensible à vos maux, et je voudrois adoucir votre solitude. Je desire de vous voir, de vous entendre : je sais que vous n'êtes point à craindre pour moi, que je pourrai vous aimer sans danger et me faire un plaisir de l'être de vous sans scrupule : mais cela ne serviroit qu'à m'affliger en vous voyant partir, pour ne plus vous revoir, peut-être, de ma vie. Ne vaut-il pas mieux

me priver d'une satisfaction qui me coûteroit fort cher par la suite ? Je ne vous réponds cependant pas que je n'y succombe.

N'en jugez pas plus mal de ma vertu ; elle est à l'épreuve d'un homme comme vous, et je vous pardonne d'avance tout le mal que vous me ferez : il sera toujours moins grand que celui qu'on en pourroit dire, quand je ferois pour vous tout ce qu'une femme peut faire pour une autre.

ANDRONICA.

Ce billet fit connoître au chevalier qu'il n'étoit pas indifférent à cette aimable fille, et lui causa une véritable satisfaction : mais il y trouvoit quelque chose de

mystérieux qu'il ne comprit pas d'abord. En le relisant, il fit plus d'attention aux dernieres paroles, elles lui firent connoître que la jeune grecque le prenoit pour une femme. Cette méprise lui fit beaucoup de plaisir : il se persuada qu'elle lui procureroit de l'amusement tant qu'il resteroit dans l'île de Siffanto. Il se proposa de ne point la désabuser, dans l'idée qu'il devoit à son erreur toute la complaisance qu'elle avoit eue pour lui. Il lui fit cette réponse :

Je ne suis à craindre en aucune maniere, belle Andronique : vous l'êtes bien plus que moi. Je suis si charmé de votre esprit, que j'ai tout lieu de croire que, quand je vous aurai vue, ce sera moi qui soupi-

rerai lorsque je ne vous verrai plus. Il n'y a point de bonheur qu'il ne faille payer très-cher ; il vous est cependant facile de faire le mien, et si mes maux vous font pitié, comme vous voulez me le faire entendre, vous ne me ferez pas languir après la grace que je vous demande. Votre vertu sera en sûreté, ce n'est point à elle que j'en veux : elle peut, sans scrupule, me faire place dans votre cœur ; et, quand elle vous laisseroit avoir quelque tendresse pour moi, vous n'en seriez que plus aimable.

Le chevalier DE TOURVILLE.

Ce billet acheva de déterminer la jeune grecque à aller dans la

chambre du chevalier ; elle résolut cependant de remettre sa visite au lendemain ; afin de prendre les précautions nécessaires pour n'être pas surprise par son pere, et d'arranger ses ajustemens, de maniere qu'ils donnassent de l'éclat à sa beauté. Andronique prépare sa perte. Femmes qui lisez cette histoire, vous blâmez cette jeune fille ; mais vous en auriez, peut-être, fait autant qu'elle.

Le lendemain elle envoya la maure annoncer sa visite. Lorsqu'Andronique parut, le chevalier fut frappé d'étonnement. Ses yeux sembloient ne pas lui donner tout le plaisir qu'il leur demandoit. La nature avoit accordé toutes ses faveurs à cette jeune grecque : elle

avoit la taille fine, le port majestueux ; ses traits étoient réguliers ; ses yeux étoient brillans, mais doux ; sa peau étoit très-blanche ; son teint avoit le plus grand éclat. La rougeur, qui se répandit sur son visage, annonça qu'elle se reprochoit à elle-même sa démarche. Elle dit au chevalier qu'elle n'étoit point accoutumée à voir des hommes, qu'il suffisoit qu'ils en eussent l'apparence pour l'embarrasser. Le chevalier lui répondit : « Un homme comme moi ne doit causer aucun embarras à une fille ; soyez persuadée que j'aurai pour vous tout le respect qui vous est dû et la discrétion que l'honnêteté exige : je ne suis point corsaire auprès des femmes ;

tout mon desir est de me faire autant aimer d'elles, que ma gloire demande que je me fasse craindre des hommes. »

Pendant qu'il parloit, elle l'examinoit avec attention, pour voir si elle ne s'étoit point trompée sur son sexe. Elle s'apperçut qu'il avoit un peu de barbe; connut sa méprise, et n'en fut pas fâchée : son cœur sentoit les premiers traits de l'amour : elle contemploit le chevalier et se disoit à elle-même qu'elle n'avoit rien vu de si beau. Le chevalier, de son côté, étoit dans le ravissement : il payoit à l'amour tout le tribut que le cœur d'un jeune homme lui doit. Andronique, craignant d'être surprise par son pere, se retira; mais elle lui

promit de revenir le lendemain et lui tint parole. Elle goûtoit trop de plaisir à voir le chevalier, à s'entretenir avec lui, pour manquer un seul jour à se le procurer. Elle fut surprise dans une de ses visites par le chevalier de Hocquincour, et en fut fort affligée : elle eut peur qu'il ne le divulgât dans l'île, et que son pere n'en fût instruit ; mais le chevalier de Tourville calma ses inquiétudes, et lui assura que celui de Hocquincour étoit trop honnête pour chercher à faire de la peine à une aimable fille dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre. Leurs entrevues continuerent: ils goûtoient avec tranquillité le plaisir réciproque de se voir; mais il fut interrompu par la nou-

velle du départ prochain des chevaliers. Lorsque celui de Tourville l'annonça à sa chere Andronique, il vit son visage se couvrir de larmes, qu'elle cherchoit en vain à arrêter. Il tâcha de la consoler par l'espoir d'un prompt retour : mais elle lui dit qu'elle l'aimoit trop pour se résoudre à le laisser partir sans elle ; qu'elle ne connoissoit d'autre bonheur que celui d'être avec lui, et d'autre malheur que celui d'en être séparée. D'un côté le chevalier de Tourville étoit flatté de se voir si tendrement aimé par une personne qui lui étoit chere ; d'un autre, il sentoit qu'il seroit horrible d'enlever une fille si aimable à un pere qui lui avoit rendu les plus grands services, même la vie. Il

craignoit d'ailleurs qu'elle ne fût trop exposée dans un vaisseau, où il n'étoit que simple volontaire. Il tâcha de lui faire goûter ces raisons et de la détourner du projet qu'elle avoit de le suivre : ce fut en vain ; une jeune fille qui aime pour la premiere fois, n'écoute que sa passion, et sacrifie tout au desir de la satisfaire. Andronique ne répondoit aux raisonnemens du chevalier que par des soupirs et des sanglots.

Cependant on hâtoit les préparatifs du départ, les vaisseaux étoient prêts ; on songeoit à élire un capitaine pour la prise qu'on avoit faite. Tous les matelots nommoient le chevalier de Tourville d'une voix unanime, et disoient

que personne ne méritoit plus que lui de l'être. Le chevalier de Hocquincour et Cruvilier sentoient que la justice demandoit qu'on suivît leur avis : mais ils disoient qu'il ne servoit que depuis trois mois, et n'avoit pas acquis l'expérience nécessaire pour commander un navire ; que d'ailleurs ce seroit faire un passe-droit aux anciens chevaliers de Malthe, et nommément à d'Artigny qui étoit sur le même bord, avoit commandé plusieurs vaisseaux, et ne s'étoit embarqué avec le chevalier de Hocquincour, que dans l'espoir de monter la premiere prise que l'on feroit. On le nomma donc capitaine, et on donna au chevalier de Tourville la place de lieutenant. Le chevalier de

de Hocquincour chargea Cruvilier de lui en aller porter la nouvelle. M. de Tourville dit qu'il tâcheroit de se rendre digne de la grace qu'on lui faisoit ; qu'il l'attribuoit plutôt à l'amitié du chevalier de Hocquincour pour lui, qu'à ses services.

Tout étant ainsi disposé, on résolut d'aller à Zante, pour vendre les Turcs qu'on avoit fait prisonniers, et on avertit tout le monde de s'embarquer. Le chevalier de Tourville, qui s'attendoit aux instances que sa belle Grecque alloit lui faire pour l'engager à souffrir qu'elle le suivît, avoit envie de ne pas lui faire ses adieux : mais il sentit qu'il y auroit trop de cruauté à se séparer si brusquement d'elle.

et ne pas la consoler par la promesse d'un prompt retour. Il prit un moment favorable pour se rendre auprès d'elle ; la trouva instruite de son départ et décidée à tout sacrifier pour l'accompagner. Il lui présenta encore les raisons qui l'engageoient à s'opposer à son desir, y en ajouta de nouvelles : ce fut en vain. La passion d'Andronique étoit au comble. La raison n'avoit plus d'empire sur son esprit. Le chevalier de Tourville prit alors la résolution de la tromper, et, quoi qu'il en coûtât à son cœur, de partir sans elle. Il lui assura qu'il alloit demander la permission au capitaine de son vaisseau de l'emmener, et qu'espérant l'obtenir, il alloit tout disposer dans

le vaisseau pour la loger ; lui dit que la chaloupe se trouveroit vers minuit sur le port dans un endroit écarté avec un homme de confiance, pour la passer sur son bord avec la maure et un valet de son pere, qui lui étoit nécessaire pour faciliter sa fuite.

Sur cette assurance, la douleur d'Andronique se changea en joie : elle se prépara à son départ. Le chevalier alla voir le signor Jany, le pria d'accepter pour marque de sa reconnoissance, une bague d'un assez grand prix. Ce respectable vieillard l'accompagna jusqu'à son bord et lui envoya, lorsqu'il fut de retour chez lui, des rafraîchissemens de toutes especes. Ils furent d'autant plus agréables au

chevalier de Tourville, que M. de Hocquincour et tous les volontaires se rendirent à son bord et lui demanderent à souper. Ils furent surpris de voir sa table couverte de mets délicats, et qu'il leur présentoit le vin le plus exquis. Le repas dura jusqu'à minuit, qu'ils se séparerent pour se préparer à partir : on avoit résolu de mettre à la voile vers les deux heures du matin.

Le chevalier de Hocquincour dit qu'il falloit que la prise manœuvrât d'abord, pour aller en avant et servir d'amorce aux corsaires turcs : elle leva l'ancre, mit à la voile et partit : les deux autres vaisseaux la suivirent de près. Le chevalier de Tourville se sentit

accablé de tristesse, en s'éloignant de Siffanto. Il se rappeloit les momens où la belle Andronique jetoit sur lui des regards tendres, où sa bouche lui exprimoit les sentimens de son cœur. Il se représentoit aussi-tôt ses yeux baignés de larmes; sa bouche ne s'ouvrant que pour se plaindre de lui; l'accuser de l'avoir trahie, de l'avoir abandonnée à sa douleur, de l'avoir enfin livrée aux fureurs du désespoir. Il étoit tourmenté par les regrets, et s'étonnoit lui-même de se voir si amoureux; il étoit plongé dans la rêverie la plus profonde, lorsque le gabier(*) cria:

(*) Le gabier est un matelot qui fait le guet sur la hune, pendant son quart,

voiles, *voiles*! Ce cri le réveilla : il demanda : *Quelles voiles! Deux Turcs et un Chrétien*, répondit le gabier. A l'instant tout l'équipage est en mouvement : on donne aux deux autres vaisseaux le signal dont on est convenu. Le desir de la gloire prend dans le cœur du chevalier de Tourville la place de l'amour. Pour gagner de l'avant et avoir le vent favorable, on amare toutes les basses voiles : les ennemis en font autant pour partager l'avantage du vent. C'étoient deux vaisseaux de Tunis qui avoient pris la veille un vaisseau marchand qu'ils avoient armé en guerre. Les Turcs,

---

pour voir s'il ne découvrira point quelque voile.

qui ne cherchoient qu'à faire des prises, sans courir de danger, ne se seroient point engagés au combat, si la prise ne les eût trompés. Ils crurent que les vaisseaux malthois étoient trois vaisseaux turcs, comme le chevalier de Hocquincour et Cruvilier l'avoient pensé; mais ils reconnurent leur erreur trop tard : le vent leur étoit contraire; ils ne pouvoient fuir sans s'exposer beaucoup, et se virent obligés de combattre. (*) La prise des Malthois commença l'action : elle attaqua un vaisseau qui étoit, pour le moins, aussi fort de canon qu'elle, mais qui avoit quatre fois

(*) Ibid.

plus de monde. Les vaisseaux du chevalier de Hocquincour et de Cruvilier suivirent son exemple, et en attaquerent chacun un. Celui que montoit le chevalier de Tourville reçut une bordée de son ennemi ; mais elle ne lui fit pas beaucoup de mal. Il lui répondit avec plus de succès. Les Turcs, voyant que l'artillerie des chrétiens étoit mieux servie que la leur, voulurent aller à l'abordage : mais le chevalier de Tourville les repoussa : son courage excitoit tous ceux qui l'environnoient. Le chevalier d'Artigny, de son côté, s'occupoit de la manœuvre et de l'artillerie : on faisoit un feu continuel sur les Turcs. Ils dirigeoient presque tous leurs coups sur le chevalier de

Tourville : mais la fortune, qui l'attendoit à de plus grands exploits, le couvroit de son bouclier. Dans le tems qu'il étoit au milieu des périls, il lui sembla entendre la voix plaintive de sa chere Andronique, qui lui demandoit du secours. Il crut que c'étoit l'effet de son imagination frappée; mais elle réveilla toute sa tendresse et ses regrets. La fureur se joignit à son courage : il combattoit comme un homme qui cherche la mort.

Après un combat terrible de part et d'autre, le chevalier d'Artigny fut tué d'un coup de canon. Ce malheur ne déconcerta point le chevalier de Tourville : quoiqu'il n'eût alors que dix - neuf ans, il trouva dans son génie et son cou-

rage les ressources d'un homme consommé. Il chargea les pilotes du soin de la manœuvre; confia celui de l'artillerie à l'enseigne; se réserva les coups de main, et exhorta tout le monde à s'acquitter de son devoir. Le combat recommença avec une ardeur incroyable : il sembloit que chaque chrétien vouloit venger la mort de son capitaine. Le chevalier de Tourville se voyoit au moment de triompher : mais sa joie fut troublée; on vint l'avertir que le vaisseau venoit d'être percé à l'eau, que la voie étoit si grande, que toutes les pompes ne pouvoient l'affranchir; qu'il falloit se rendre ou couler bas. Tout autre que lui eût, sans doute, été abattu de ce coup

terrible : mais une présence d'esprit et un courage incroyables furent sa ressource. Il s'écria : *Mes camarades, puisqu'il n'y a plus d'espoir pour nous sur ce vaisseau, en voilà un contre lequel nous combattons ; il faut nous y sauver, nous en rendre maîtres ou périr.* Alors tout l'équipage cria : *Abordons !* aussi-tôt on aborda. Les Turcs, qui ignoroient ce qui étoit arrivé au vaisseau chrétien, se hâterent d'y passer et furent bientôt engloutis dans les flots. Le chevalier de Tourville s'élança sur le leur, et fut suivi par tous ceux de son équipage que les blessures n'avoient pas mis hors d'état de marcher, et dont le nombre étoit d'environ quatre-vingt. Excités de nouveau par

l'exemple de leur chef, ils firent des prodiges de valeur contre les Turcs, qui étoient restés dedans en plus grande quantité qu'eux, et se battoient en désespérés, se servant pour retranchemens du château d'avant et des chambres, pendant que les chrétiens combattoient à découvert.

Le chevalier voyoit qu'une partie de ses gens étoit blessée, que la fatigue empêchoit les forces des autres de seconder leur courage; il craignoit de succomber : mais il entendoit un bruit considérable qui venoit de l'écoutille, qui est entre le mât de misaine et le grand-mât. Il jugea qu'il ne pouvoit venir que des esclaves chrétiens qu'on y avoit enfermés, et qui lui seroient d'un

grand

grand secours dans la conjoncture où il se trouvoit. Sur-le-champ il ordonna à quatre matelots, qui avoient des haches, de l'enfoncer; ce qu'ils firent promptement Il en sortit plus de cinquante hommes qui prirent les armes, se joignirent à sa troupe. Alors le combat recommença avec un nouvel acharnement : à la fin les Turcs mirent les armes bas. Lorsque la victoire fut décidée, le chevalier de Tourville marqua beaucoup de satisfaction aux esclaves chrétiens ; fit passer dans la chambre du capitaine deux femmes et un homme, qui paroissoient être des gens de marque.

Comme le combat n'avoit fini que dans la nuit, on ne voyoit plus

les vaisseaux du chevalier de Hocquincour et de Cruvilier : ils donnoient chasse aux deux autres vaisseaux turcs qui avoient pris la fuite. Il n'étoit point en état de les suivre, parce que le vaisseau dont il venoit de se rendre maître, étoit désemparé et fort endommagé ; tout son équipage avoit besoin de repos ; le vent étoit devenu contraire et commençoit à fraîchir. Le chevalier de Tourville fit assembler le conseil pour savoir quel parti on devoit prendre. On résolut de retourner à Siffanto pour faire radouber le vaisseau, y prendre des munitions et attendre des nouvelles des deux frégates.

Cette résolution causa un secret plaisir au chevalier de Tourville :

il espéroit qu'elle lui procureroit la satisfaction de revoir sa chere Andronique. Lorsqu'il eut donné ses ordres, il se fit panser de deux légeres blessures qu'il avoit reçues dans le combat; se rendit ensuite auprès des deux femmes et de l'homme, qu'il avoit laissés dans la chambre du capitaine; ordonna qu'on servît à souper : comme on fut obligé de faire usage des mets qui se trouverent dans le vaisseau, il dit aux dames qu'il n'auroit pas cru donner sur son bord un souper à la turque à une compagnie si aimable. L'homme étoit de Provence : il conduisoit sa femme et sa belle-sœur à Smirne, où celle-ci devoit épouser le consul de la nation françoise. Le chevalier les

pria de lui raconter comment ils étoient tombés entre les mains des Turcs. Une des femmes lui dit le sujet de leur voyage; raconta la maniere dont leur vaisseau avoit été pris; lui peignit la joie que tous les esclaves avoient ressentie en voyant que celui où ils se trouvoient, étoit attaqué par des chevaliers françois; que la reconnoissance que sa belle-sœur, son mari et elle lui devoient étoit sans bornes : elle ajouta qu'elles l'avoient reconnu pour un chevalier de Malthe en regardant par les sabords de la Sainte-Barbe où on les avoit enfermées ; qu'elles avoient vu une femme dans un des vaisseaux chrétiens, qui crioit par la chambre du capitaine : *Mi signor, signor cavaliero.*

Cette remarque causa une si grande surprise au chevalier de Tourville, qu'il cessa tout-à-coup de manger. Une femme, s'écria-t-il, dans une de nos frégates, et qui crioit: *Mi signor, signor cavaliero!* Oui, reprit celle qui avoit parlé, *les cris qu'elle poussoit, les signes qu'elle faisoit annonçoient sa peine.* La profonde rêverie dans laquelle il tomba fit connoître que cette femme ne lui étoit point indifférente, que son cœur s'intéressoit même à elle; et tout le monde, à son exemple, garda le silence.

Le souper étant fini, le chevalier ordonna de chercher le bagage des dames et le leur fit apporter: on dressa deux lits dans la chambre du capitaine pour les deux da-

mes, et il alla coucher dans celle du conseil avec le mari. L'agitation où étoit son esprit ne lui permit pas de prendre le repos dont il avoit besoin. Il se rappeloit sans cesse la voix de sa chere Andronique; se persuadoit que cette femme qui se trouvoit dans une des frégates étoit elle-même, et que le chevalier de Hocquincour l'avoit enlevée : puis il se disoit à lui-même, qu'un homme plein d'honneur comme ce chevalier, n'étoit pas capable d'une pareille trahison, d'une pareille bassesse ; mais cette idée consolante se détruisoit, lorsqu'il réfléchissoit que l'amour ôte tout scrupule. Il brûloit d'impatience d'arriver à Siffanto pour approfondir ce mystere. Lorsque

le jour parut et qu'on apperçut l'île, il sentit ses craintes redoubler. On y arriva assez promptement, et dès qu'on eut jeté l'ancre, il fit mettre la chaloupe à la mer pour débarquer. Si-tôt qu'il fut à terre, il courut chez le signor Jany, mais avec un saisissement de crainte qui sembloit lui annoncer ses malheurs. Il trouva un nouveau domestique, qui lui dit que son maître étoit très-malade. Cette nouvelle augmenta ses craintes : il se hâta d'aller à sa chambre. Lorsque le vieillard l'apperçut, il lui tendit la main, lui dit, d'une voix presqu'éteinte : « Ah, seigneur, qu'avez-vous fait de ma fille ! je vous ai reçu chez moi, vous ai traité comme mon propre fils,

vous l'avez enlevée, vous l'avez déshonorée, et vous me donnez le coup de la mort. » Les larmes et les sanglots l'empêcherent d'en dire davantage. Il est difficile de peindre la situation dans laquelle se trouva le chevalier de Tourville. Un homme auquel il avoit les plus grandes obligations, lui reprochoit de lui avoir fait l'injure la plus outrageante, et sembloit y être autorisé par les circonstances : la douleur de paroître coupable n'étoit point détruite par la satisfaction de ne pas l'être. Le chagrin qui accabloit ce respectable vieillard, excitoit sa pitié : son cœur étoit enfin agité de plusieurs sentimens tout opposés. Il s'attacha à celui qui regardoit son honneur,

et crut devoir se justifier. « Vous ne me rendez point justice, dit-il au signor Jany, en me croyant capable de commettre une action aussi infâme que celle dont vous m'accusez. Je n'ai point vu votre fille, j'ignore même ce qu'elle est devenue. Si je connoissois celui qui lui a fait un pareil affront, j'irois le chercher jusqu'au bout du monde pour la venger. »

Le chevalier avoit l'air si pénétré en prononçant ces mots, que le signor Jany le crut innocent : mais la douleur de ce malheureux pere en devint plus vive : il se voyoit privé de l'espérance d'avoir au moins par lui des nouvelles de sa fille. Il se livra tout entier au désespoir. Le chevalier n'étoit pas

en état de lui donner de la consolation ; il en avoit besoin lui-même. Ils exprimoient tous deux leur douleur d'une maniere bien différente ; le signor Jany se livroit à tous les transports de la fureur, et le chevalier de Tourville gardoit le silence de l'abattement et de la consternation.

A la fureur du signor succéda le calme de l'épuisement. Le chevalier en profita, pour lui dire que ce qu'il avoit appris et ce qu'il voyoit, lui faisoient croire que sa fille ne pouvoit être que sur le vaisseau du chevalier de Hocquincour; mais qu'il ignoroit, ne comprenoit même pas comment elle y étoit; que c'étoit sans doute, par surprise, puisque ce ne pouvoit être

par violence. Il le pria de lui raconter comment il avoit découvert son évasion. Le signor Jany lui dit que s'étant levé plus matin qu'à son ordinaire, le jour du départ des vaisseaux, il avoit, selon sa coutume, appellé son domestique, ensuite la maure; que ne les voyant point paroître, il étoit allé dans la chambre de sa fille pour lui en demander des nouvelles, et ne l'avoit point trouvée; qu'il l'avoit cherchée dans toute la maison, mais inutilement; qu'un pressentiment l'avoit conduit sur le port; qu'après avoir fait toutes les perquisitions qu'il croyoit nécessaires, il avoit enfin appris par un batelier, qu'on avoit vu deux femmes et un homme s'embarquer vers minuit dans une

chaloupe où il y avoit un matelot qui les attendoit ; qu'à cette nouvelle accablante il s'étoit évanoui, qu'on l'avoit reporté chez lui, où il étoit resté pendant deux heures entieres sans connoissance, qu'il n'étoit revenu à la vie que pour sentir les plus vives douleurs.

Le chevalier lui dit tout ce qu'il crut capable de les calmer, ajouta que le moyen d'avoir promptement des nouvelles de sa fille étoit de s'embarquer avec lui. Il lui promit de ne point le quitter qu'ils n'en eussent reçu, et qu'il n'eût puni celui qui l'avoit ou trahie ou enlevée. Le signor Jany accepta la proposition avec joie, et pria le chevalier de venir reprendre chez lui l'appartement qu'il y avoit occupé.

Le

Le chevalier lui répondit qu'il ne pouvoit quitter des dames qu'il avoit arrachées d'entre les mains des Turcs, et qui étoient sur son bord. Le signor Jany l'engagea à les amener avec lui, disant que sa maison étoit assez grande pour les loger commodément. La vue des deux femmes renouvella d'abord la douleur de ce pere infortuné : mais elles contribuerent, par la suite, à la calmer : elles lui dirent qu'on ne pouvoit douter que ce ne fût sa fille qu'elles avoient vue sur le bord du chevalier de Hocquincour. Il conçut l'espérance de la revoir bientôt, prit un peu de consolation : elle fut encore augmentée par le portrait que le chevalier

lui fit du caractere et de la probité de celui de Hocquincour.

Le chevalier de Tourville fit tout ce qu'il crut nécessaire pour hâter son départ. Il fut obligé de se faire faire des hardes, parce qu'il avoit perdu toutes les siennes avec son vaisseau ; mais il avoit trouvé beaucoup d'argent et de marchandises dans celui des Turcs. Au bout de dix jours il fut en état de mettre à la voile, résolut d'aller à Zante, espérant d'y trouver le chevalier de Hocquincour, ou du moins d'y apprendre de ses nouvelles. Ils partirent et ne tarderent pas à y arriver. Le signor Jany trouva, en débarquant, un de ses anciens amis auquel il demanda des nouvelles des deux vaisseaux mal-

thois qui avoient dû aborder depuis peu à cette île. Son ami lui répondit qu'ils étoient partis depuis deux jours ; qu'il y avoit un marchand qui s'étoit chargé de remettre une lettre au chevalier de Tourville. Le signor Jany se fit conduire chez le marchand qui alla avec lui présenter la lettre au chevalier de Tourville. En voici à-peu-près le contenu :

« Vous aurez, sans doute, beaucoup de peine, mon cher chevalier, à me pardonner le tour que j'ai joué à votre maîtresse : vous le regarderez comme une trahison ; mais une pareille conduite n'est point dans mon caractere. C'est sa destinée seule qui l'a mise entre mes mains, et j'aurois cru être

indigne de cette bonne fortune, si je l'avois refusée. Je vous avoue sincérement qu'il n'a pas tenu à moi que je n'en profitasse, sans cependant employer l'horrible moyen de la violence. La plus belle femme sera toujours en sûreté avec moi, si je ne trouve en elle aucun espoir de retour.

Votre maîtresse constante et fidelle à vous aimer, n'a eu rien à craindre de moi dans ma chambre : je la lui ai cédée toute entiere, sans l'interrompre depuis le premier jour qu'elle y est entrée. Il est vrai que j'eus d'abord auprès d'elle les empressemens d'un cavalier qui desire d'être aimé; et, comme vous n'aviez pas voulu vous charger d'elle, je lui offris, à votre refus, un

serviteur qui n'avoit pas tant de dureté que vous, et qui seroit charmé de l'avoir sur son bord et de la traiter avec tout le respect qui lui est dû. Mon langage et mes protestations ne firent aucun effet. Je revins plusieurs fois à la charge, avec des soumissions capables de toucher un cœur moins prévenu que le sien. Voyant que tout cela ne servoit qu'à l'irriter contre moi, j'ai pris le parti de la laisser tranquille.

Nous sommes venus à Zante, espérant de vous y trouver, comme nous en étions convenus, et de vous la remettre : mais après y avoir séjourné dix jours, sans avoir de vos nouvelles, nous avons cru qu'il étoit inutile de vous y atten-

dre davantage. J'ai proposé à votre maîtresse de la remener à Siffanto; ce qu'elle a refusé, craignant sans doute le ressentiment de son pere : elle m'a prié de la conduire à Malthe, où elle espere vous trouver plus sûrement qu'ailleurs.

Elle est dans de grandes inquiétudes sur votre compte, et craint que vous n'ayez péri avec votre vaisseau que nous avons vu couler à fond : mais le pavillon de Malthe qui a paru en même-tems sur le vaisseau turc, contre lequel vous aviez à faire, nous fait espérer un meilleur sort de votre fortune et de votre valeur.

Les deux vaisseaux turcs nous ont échappé à la faveur de la nuit, et, par une fausse route qn'ils ont

faite, nous n'en avons plus eu de nouvelles. Vous êtes le plus heureux, puisque vous avez vaincu votre ennemi ; cependant vous n'avez pas beaucoup gagné, puisque votre vaisseau a péri et que vous n'avez fait qu'un échange : mais il y a toujours de la gloire à vaincre, et il semble que vous n'êtes fait que pour elle : vous en trouverez par-tout, et la victoire vous est aussi favorable que l'amour.

Adieu, n'ayez rien sur le cœur contre moi, car le mien est tout à vous. »

Le Chev. DE HOCQUINCOUR.

Cette lettre causa beaucoup de consolation au chevalier de Tour-

ville. Il n'en lut que certains endroits au signor Jany, pour ne pas lui faire connoître sa passion pour sa fille et leurs mutuelles amours, de maniere que ce malheureux vieillard en fut assez content. Ils résolurent d'aller promptement à Malthe, pour trouver ou attendre le chevalier de Hocquincour; y débarquer les deux dames qui, de là, pourroient facilement passer à Smirne; et en même-tems, pour rendre compte au grand-maître des deux combats. Ils partirent et arriverent à Malthe en dix jours. Le chevalier de Hocquincour n'étoit point encore arrivé : les chevaliers de Malthe vinrent en foule en demander des nouvelles, et de leurs camarades qui

s'étoient embarqués avec lui. M. de Tourville leur raconta ce qui s'étoit passé, et se hâta d'aller rendre ses devoirs au grand-maître. Ce prince le combla d'amitié ; le pria plusieurs fois, devant sa cour, de faire le récit des deux combats qu'il avoit essuyés : il ne pouvoit se lasser de l'entendre et de converser avec lui. Le chevalier de Tourville retourna ensuite à son bord, où le signor Jany et les deux dames étoient restés. Il avoit trouvé un logement assez commode pour eux et pour lui.

L'hiver étant commencé, ils furent obligés de s'arrêter à Malthe, jusqu'à la belle saison. Le signor Jany fut fort affligé de ne pas trouver sa fille, comme il l'a-

voit espéré. Le chevalier ne l'étoit pas moins que lui ; mais il faisoit tout son possible pour lui cacher ses sentimens, même pour le consoler et le rassurer : il ne put cependant calmer ses ennuis et son affliction. Le signor Jany alloit continuellement sur le port pour voir s'il ne verroit point arriver quelque vaisseau qui pût lui donner des nouvelles de sa chere fille : on avoit beaucoup de peine à l'en arracher pour lui faire prendre la nourriture et le repos dont il avoit besoin.

(*) Un soir que le chevalier de Tourville revenoit du palais, où il avoit été faire sa cour au grand-

(*) Ibid.

maître, il vit beaucoup de monde qui sortoit de la maison qu'il occupoit. Il demanda ce que cela vouloit dire; on lui répondit qu'on se hâtoit d'aller chercher un médecin, et qu'on craignoit qu'il n'arrivât trop tard. Il entre chez lui avec précipitation ; on lui dit qu'on a trouvé le signor Jany étendu sur le port et sans connoissance ; qu'on l'a apporté, mis sur son lit ; qu'on n'a encore pu le faire revenir : il court dans la chambre où il est, la trouve remplie de gens qui s'empressent à lui donner du secours. Il voit un moment après entrer le médecin, fait sortir la plûpart de ceux qui sont dans la chambre et ne servent qu'à gêner et incommoder le malade. Le médecin tâta le

pouls du signor Jany, ordonna des lavemens et des vomitifs, disant que l'embarras qu'il trouvoit dans les mouvemens de ce pouls lui annonçoit une plénitude. On lui dit de prendre garde à ce qu'il alloit faire; que depuis dix jours le malade avoit à peine mangé suffisamment pour ne pas tomber d'inanition. Si cela est, reprit le médecin, il faut lui donner des cordiaux. Le chevalier de Tourville, que la gravité et l'ignorance de ce docteur impatientoient, lui dit: « Il faut tâcher de le faire revenir, et l'on cherchera ensuite les remedes dont il a besoin. » Le médecin tira de sa poche une petite bouteille qui contenoit un élixir dont il fit prendre quelques gouttes au malade. Aussi-

Aussi-tôt le signor Jany revint à lui : il se tourna du côté du chevalier de Tourville, lui dit d'une voix presqu'éteinte : « Il est inutile que vous cherchiez à me rappeler à la vie, je ne puis survivre à la perte de ma fille. J'espérois la trouver dans cette île avec le chevalier de Hocquincour, comme il vous l'avoit écrit; et n'ayant point eu de ses nouvelles en y arrivant, j'ai été frappé d'une maniere accablante. J'espérois cependant tous les jours le voir arriver, et j'allois continuellement l'attendre sur le port. Un bâtiment venant du Levant a abordé. On a mis la chaloupe à la mer pour prendre terre. J'ai couru au devant de ceux qui ont débarqué les premiers, leur

ai demandé des nouvelles du chevalier de Hocquincour, et de Cruvilier. Ils m'ont répondu qu'ils ne les avoient point rencontrés; mais que l'équipage d'un bâtiment vénitien, qui s'étoit trouvé sur leur route, leur avoit dit qu'on assuroit qu'ils avoient été attaqués par trois vaisseaux turcs; qu'on croyoit qu'ils avoient péri ou été pris. Cette nouvelle a été un coup de foudre pour moi : j'ai perdu connoissance, et c'est inutilement que vous travaillez à me guérir. » En achevant ces mots, il retomba en foiblesse : on le fit encore revenir.

Cette nouvelle accabla le chevalier de Tourville. Il abandonna à un autre le soin de secourir le signor Jany, passa dans une cham-

bre qui étoit à côté, pour se livrer à sa douleur. Les femmes dont nous avons parlé, s'apperçurent de son état, le suivirent pour le consoler; mais la douleur d'avoir perdu sa chere Andronique étoit trop vive: il se reprochoit d'avoir eu trop de délicatesse, et d'être la cause de l'état où ce vieillard se trouvoit. Cependant le mal du signor Jany augmentoit: il sentit qu'il approchoit de sa fin; demanda à parler en particulier au chevalier de Tourville. Celui-ci parut avec un air abattu et l'affliction peinte sur le visage. Le vieillard, persuadé que c'étoit son état à lui-même qui la causoit, lui dit d'une voix foible et presqu'éteinte: « L'affliction que vous cause ma

situation, est une preuve de la sincere amitié que vous avez pour moi : elle me causeroit beaucoup de consolation, si j'étois capable d'en prendre à présent. La nouvelle que j'ai apprise annonce que ma fille est morte, ou qu'elle est tombée entre les mains des Turcs, ce qui est la même chose pour moi. Je ne puis survivre à cette perte, et tous les remedes qu'on pourroit me faire ne me garantiroient pas de la mort. Je sens même qu'il ne me reste que très-peu de tems à vivre.

Souffrez, cher chevalier, que je vous fasse un don de tout ce que j'ai apporté ici avee moi, et de ce que j'ai laissé à Siffanto; de tout ce qui m'y est dû, et

généralement de tout ce que je possede. Vous en trouverez l'état et les titres dans mes papiers.

En cas que ma fille ne soit pas morte et qu'elle soit entre les mains des Turcs, vous aurez, par tout ce que je vous laisse, une somme plus que suffisante pour payer sa rançon ; et, pour cet effet, je vous prie de tâcher d'être promptément instruit de son sort, de la racheter, au plus vîte, si elle est entre les mains des Turcs, et de lui faire connoître ensuite qu'elle est la seule cause de ma mort ; de lui dire, de ma part, que se trouvant sans pere, sans mere, sans appui, le parti le plus sage qu'elle puisse prendre est de se retirer à l'Abbaye de Siffanto au-

près de sa tante qui lui servira de mere. Si elle ne veut pas prendre ce parti, je vous prie de la conduire à Athenes, où vous la remettrez entre les mains de Zacharie Beninzoli, son oncle, qui l'aime tendrement.

Si elle est morte, tout ce que je vous laisse est à vous. Voilà, mon cher chevalier, les dernieres volontés d'un ami mourant. »

A peine eut-il prononcé ces derniers mots, qu'il tomba encore en foiblesse; mais il revint bientôt à lui; fit les formalités nécessaires pour l'exécution de ses volontés; s'acquitta des devoirs de chrétien, et mourut le lendemain. Le chevalier de Tourville fut sincérement affligé de sa mort et

lui fit rendre les honneurs de la sépulture.

Le grand-maître instruit de la mort de cet Athénien et de l'affliction qu'elle causoit au chevalier de Tourville, l'envoya cherchèr, lui marqua toutes sortes de bontés, alla même jusqu'à tâcher de le consoler. Il lui proposa, pour faire diversion à sa douleur, d'aller en course avec un corsaire napolitain, nommé Carini, qui avoit un vaisseau de cinquante pieces de canon, et demandoit à se mettre sous la banniere de l'ordre. Le grand-maître ajouta que ce corsaire se faisoit un plaisir d'être en société avec lui; qu'il vouloit même lui céder le commandement, quoiqu'il fût très-

exercé au métier de corsaire et qu'il eût commandé plusieurs vaisseaux. Le chevalier accepta la proposition du prince, lui en marqua sa reconnoissance ; mais il dit qu'il se feroit un plaisir d'être sous un homme du mérite et de la réputation de Carini, et qu'il profiteroit de ses leçons. *Vous ferez vos arrangemens*, reprit le grand-maître. Dès le lendemain, Carini alla chez le chevalier, qui accepta toutes les propositions qu'il lui fit. Carini étoit hardi, entreprenant et fort expérimenté. Sa réputation faisoit beaucoup de bruit dans le Levant. Ils convinrent ensemble d'attaquer tous les vaisseaux turcs qu'ils rencontreroient, sans avoir égard au nombre ; de

ne jamais prendre la fuite et de n'éviter jamais le combat, enfin de vaincre ou de périr ; que toutes les prises seroient partagées entr'eux, les officiers, les pilotes et les matelots, selon leur rang. Ils convinrent encore que, si l'un des deux capitaines étoit tué, le survivant en hériteroit : ils en passerent un écrit signé double entr'eux. Il ne fut plus question que de décider lequel auroit le commandement ; ils vouloient se le céder réciproquement. Il fallut enfin que le grand-maître en décidât ; il le donna à Carini, mais ce ne fut qu'à la priere du chevalier de Tourville.

L'accord étant fait, ils songerent à pourvoir leurs vaisseaux de tout ce qui étoit nécessaire, et à

former leurs équipages : plusieurs chevaliers se présenterent pour servir sous leurs ordres. On donna les places de lieutenant et d'enseigne à deux d'entr'eux qui avoient déja été en course et avoient montré beaucoup de capacité.

Les femmes que le chevalier de Tourville avoit délivrées de l'esclavage, et qui occupoient toujours la même maison que lui, desiroient qu'il les conduisît à Smirne : elles cherchoient à éloigner le moment où il faudroit se séparer de lui. Il leur dit qu'il goûteroit beaucoup de satisfaction à leur rendre ce léger service; mais qu'elles seroient trop exposées dans son vaisseau ; que la prudence demandoit qu'elles en

prissent un autre. Il s'en trouva un qui devoit partir dans le même tems que ceux du chevalier et de Carini : il fallut se dire adieu. Elles avoient fait attention aux qualités extérieures du chevalier ; il leur avoit donné des preuves convaincantes de son courage ; tous les jours il leur montroit la douceur de son caractere ; elles étoient jeunes ; la tendresse ne pouvoit manquer de se joindre à leur reconnoissance : elles en laisserent échapper des marques en le quittant.

Lorsque les vaisseaux furent prêts à lever l'ancre, les deux capitaines déciderent qu'il falloit prendre la route des îles de Sapienza, de Carrera et de Venetica,

où il étoit presque certain qu'ils trouveroient des corsaires turcs qui parcouroient ordinairement ces parages. Le chevalier de Tourville fit l'avant-garde. Ils passerent d'abord à Zante, où ils trouverent un vaisseau vénitien que la crainte d'être pris par les Turcs y retenoit. Le capitaine de ce vaisseau leur apprit que trois corsaires turcs croisoient vers les îles de Sapienza, pour surprendre les vaisseaux qui entroient dans le golfe de Venise, ou qui en sortoient. Carini et le chevalier lui proposerent de l'escorter, et de faire face, en cas d'attaque, à un des trois vaisseaux turcs. Il accepta la proposition avec joie. Le chevalier de Tourville alla demander au

négociant

négociant qui lui avoit remis la lettre dont nous avons parlé, s'il n'avoit point eu de nouvelles du chevalier de Hocquincour et de Cruvilier. Le négociant lui dit que les deux capitaines avoient passé l'hiver dans l'île pour radouber leurs vaisseaux qui étoient fort maltraités ; que le chevalier de Hocquincour montoit un vaisseau turc ; qu'il avoit été blessé légérement ; mais que Cruvilier l'avoit été dangereusement ; qu'ils étoient partis depuis quinze jours en assez bon état ; que le chevalier de Hocquincour l'étoit venu voir en arrivant, pour savoir s'il lui avoit remis sa lettre, qu'il avoit remarqué qu'il étoit triste et abattu. Le chevalier de Tourville lui de-

manda s'ils n'avoient point avec eux une dame et une maure. Il répondit qu'il étoit sur le port lorsque leurs vaisseaux avoient pris terre ; qu'il n'avoit point vu de femme ; qu'il ne leur en avoit même jamais entendu parler, quoiqu'il les vît souvent.

Le chevalier de Tourville apprit, avec satisfaction, que celui de Hocquincour n'étoit pas mort, comme on lui avoit dit. Malgré les sujets qu'il croyoit avoir de s'en plaindre, il avoit toujours conservé pour lui une sincere amitié : mais cette joie étoit bien troublée par la certitude de la perte d'Androniqne ; il se persuada qu'elle avoit été tuée dans le combat, puisque le chevalier de

Hocquincour ne l'avoit pas avec lui. Sa douleur se réveilla. Il murmura encore contre le chevalier de Hocquincour, l'accusa d'être la cause de la mort de cette charmante fille.

Il fallut cependant faire treve à sa douleur et partir. On décida que le vaisseau marchand iroit en avant. Lorsqu'il fut à la hauteur de l'île Carrera, il fil signal et annonça qu'il appercevoit trois voiles; se mit en panne pour attendre Carini et le chevalier de Tourville qui le joignirent promptement. Les trois vaisseaux turcs avançoient avec confiance : ils croyoient que ceux qu'ils voyoient étoient des marchands qui alloient bientôt être leur proie; mais en

approchant ils connurent leur erreur et n'en crurent pas moins la victoire assurée.

Carini fit mettre le vaisseau marchand entre le sien et celui du chevalier, afin de le secourir en cas de besoin. Lorsque les Turcs furent à la portée du canon, ils lâcherent toutes leurs bordées. Le plus fort faisoit face au chevalier de Tourville qui ne fit sa décharge que lorsqu'il fut à bout portant. Elle incommoda beaucoup celui des Turcs dans sa manœuvre: alors ils voulurent venir à l'abordage; mais on les repoussa, et on leur tua beaucoup de monde par le feu de la mousqueterie. Ils revinrent cependant plusieurs fois à la charge : le chevalier de Tour-

ville résolut de les laisser entrer ; ordonna à plusieurs matelots de se tenir prêts à couper les amares et à éloigner avec les boute-hors le bâtiment turc, lorsqu'ils verroient qu'un certain nombre d'ennemis seroit passé sur le sien. Il en entra d'abord cent cinquante. Alors on exécuta les ordres du chevalier : le vaisseau turc fut repoussé ; le feu de l'artillerie le tint en respect. Le chevalier de Tourville, à la tête d'une partie de ses gens, mit en pieces la plupart de ceux qui étoient entrés dans son vaisseau ; et força le reste de mettre les armes bas, les fit passer à fond de cale. Il ordonna à son lieutenant de laisser faire un second abordage, et à l'équipage

de se comporter comme la premiere fois. Cent Turcs ou à-peu-près, passerent sur son vaisseau et eurent le même sort que les premiers. Alors il résolut d'aborder à son tour le vaisseau turc, où les prisonniers lui dirent qu'il ne restoit au plus que cinquante hommes. Il le fit sans trouver beaucoup de résistance, et s'en rendit maître; y laissa une partie de son équipage, en donna le commandement à son lieutenant; repassa sur son bord; alla avec sa prise au secours de Carini et du vaisseau marchand. Carini avoit essuyé un combat des plus opiniâtres, pour empêcher l'abordage et soutenir le vaisseau marchand. Les deux vaisseaux turcs voyant arriver

le chevalier avec la prise, sur laquelle on avoit arboré le pavillon de Malthe, prirent la fuite : mais un d'eux se trouva si endommagé qu'il ne put aller loin. Ceux qui le montoient, voyant qu'ils ne pouvoient ni fuir ni se défendre, prirent le parti du désespoir : ils mirent le feu aux poudres et firent sauter leur vaisseau.

Carini et le chevalier de Tourville, se voyant débarrassés des deux vaisseaux turcs, visiterent la prise : ils y trouverent beaucoup de marchandises d'un grand prix; une quantité considérable d'argent qui fut partagée suivant le traité qu'on avoit fait en partant. Il y avoit, en outre, un grand nombre d'esclaves chrétiens qui servirent

à augmenter les équipages. Parmi ces esclaves, il se trouva une maure que le chevalier de Tourville reconnut d'abord pour être celle de la belle Andronique. Sa surprise et sa joie furent extrêmes; mais il ne pouvoit ni l'entendre ni se faire entendre d'elle. Cette fille s'apperçut de sa surprise et sentit son embarras; elle lui fit signe de la suivre. Il ordonna à quatre matelots de l'accompagner. Elle les conduisit à la Sainte-Barbe, où ils trouverent une jeune fille qui étoit à demi-morte. Ils la prirent, la porterent à la chambre du capitaine, où étoit alors le chevalier de Tourville, plongé dans la tristesse. Quelle surprise et quelle joie pour lui de

reconnoître sa chere Andronique dans la personne que les matelots apportoient dans sa chambre ! Sa joie auroit été parfaite, si l'état où il la voyoit ne l'eût troublée. Il lui fit donner tous les secours dont elle avoit besoin. La situation déplorable où elle s'étoit vue, le refus qu'elle avoit constamment fait de manger, l'avoient mise dans le plus grand abattement. Elle ouvrit les yeux, et le premier objet qui s'offrit à ses regards fut le chevalier de Tourville : elle poussa un grand cri et perdit encore connoissance ; mais elle revint bientôt ; trouva son cher chevalier à ses côtés qui tenoit une de ses mains et l'arrosoit de ses larmes. « N'est-ce point un

songe, dit-elle, en poussant un soupir? puis-je en croire mes yeux? est-ce bien vous, cher chevalier »? « Oui, c'est moi, belle Andronique! j'ai pensé mourir de douleur de vous avoir perdue; mais je suis assez heureux de vivre encore pour goûter le plaisir de vous revoir. »

Sa joie étoit si grande qu'elle avoit peine à parler. Le chevalier, sachant qu'elle avoit besoin de prendre quelque nourriture pour rétablir ses forces, l'engagea à manger et à se reposer. Quoiqu'il eût bien desiré de s'entretenir avec elle, il la quitta, feignant d'être obligé d'aller donner des ordres indispensables.

Les trois capitaines des vais-

seaux malthois se réunirent pour délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre. Celui du vaisseau marchand leur conseilla, les pria même d'aller à Venise, leur assurant qu'ils s'y radouberoient plus facilement; qu'il desiroit d'ailleurs leur donner des marques de sa sincere reconnoissance. Il ajouta qu'ils y vendroient plus avantageusement leurs esclaves et les marchandises qu'ils avoient prises. Les Malthois goûterent ses avis et convinrent de les suivre. On donna des ordres en conséquence, et le chevalier de Tourville alla voir si sa chere Andronique reposoit : il la trouva éveillée, lui dit : « Quel bonheur, quelle satisfaction pour moi, belle Andronique,

de vouv trouver après les craintes mortelles et les chagrins affreux que j'ai essuyés pour vous!

Si vous aviez été, lui répondit-elle, aussi sensible à mon sort que vous voulez le faire paroître, vous n'auriez pas manqué à la parole que vous m'aviez donnée avant votre départ de Siffanto, et vous m'auriez épargné bien des peines, des chagrins et des souffrances. » Le chevalier chercha à s'excuser, lui dit : que ses inquiétudes et ses chagrins avoient au moins égalé les siens; mais que sa présence lui faisoit tout oublier et rendoit le calme à son esprit; qu'il en avoit coûté beaucoup à son cœur pour agir avec elle comme il avoit fait, mais que son honneur

l'y avoit forcé. Il la pria de lui faire le récit de tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de Siffanto.

« Vous savez, lui dit-elle, qu'à notre dernier entretien vous feignîtes de consentir à mes desirs et d'entrer dans le complot que j'avois formé pour mon évasion. Vous savez encore que vous me promîtes de faire tenir sur le port un matelot avec votre chaloupe pour me conduire à votre bord. Je fis tous les préparatifs que je crus nécessaires. Le tems marqué pour mon départ approchoit, j'avois un secret pressentiment des malheurs qui m'attendoient. J'envisageai l'état déplorable où j'allois mettre mon pere : ma tendresse

pour lui se réveilla et prit le dessus sur celle que j'ai pour vous. Je me rappellai mon devoir; j'écoutai ma vertu, et la raison me fit entrevoir le précipice où j'allois me jeter. J'étois prête à abandonner mon projet, mais votre image me revint à l'idée, et mon amour triomphoit de la raison; mais la raison reprenoit son empire. J'étois dans cette agitation, lorsque minuit sonna. Le valet de mon pere entra dans ma chambre : je lui dis que l'avois changé de résolution; mais cela étoit contraire à ses intérêts, comme je l'ai su depuis; il me représenta que j'en avois trop fait pour reculer; me fit une peinture si touchante du désespoir où je ne manquerois pas

de vous jeter en manquant à ma parole, que je ne fus plus maîtresse de moi : je suivis le penchant qui m'entraînoit vers vous. Je partis avec ma maure et lui : j'entrai toute tremblante dans la chaloupe. Dès que je fus arrivée, un officier vint à moi, me conduisit dans la chambre du capitaine, me dit que vous étiez allé à la frégate du chevalier de Hocquincour pour régler le départ, et que vous seriez bientôt de retour; qu'en partant vous aviez donné ordre qu'on me mît dans cette chambre. Je le crus de bonne foi, mais une demi-heure après je vis entrer le chevalier de Hocquincour, qui se jeta à mes genoux, me pria de lui pardonner

sa supercherie ; ajouta qu'ayant appris que vous n'aviez pas voulu me prendre sur votre bord, il avoit fait tenir sa chaloupe à la place de la vôtre pour me conduire au sien, et qu'à votre place il m'offroit en lui l'amant le plus tendre, le plus sincere et le plus constant. Les pleurs et les gémissemens furent ma réponse : cependant le vaisseau alloit : le votre étoit en avant : je vous appellai plusieurs fois, mais vous étiez trop éloigné, vous ne m'entendiez pas.

Le chevalier de Hocquincour, voyant que je m'obstinois à ne pas l'écouter, que je lui marquois même de l'aversion, se retira et me laissa ce jour-là en liberté. Il

revint le lendemain, mais je ne répondis à ses empressemens que par des marques de mépris. Il revint une troisieme fois et ne fut pas mieux reçu. Depuis ce tems il n'a eu pour moi que des égards, m'a même marqué du respect. Lorsqu'il me voyoit plongée dans la tristesse, il ne manquoit jamais de me parler de vous, parce qu'il s'étoit apperçu que c'etoit le seul moyen de me faire plaisir.

Lorsque vous rencontrâtes les vaisseaux turcs et que je vis qu'on se disposoit à combattre, dans quelles alarmes ne fus-je pas par rapport à vous ! j'aurois souhaité d'être sur votre vaisseau pour partager le danger avec vous. Lors-

que nous fûmes assez près pour voir tous les périls auxquels vous vous exposiez, que de vœux ne fis-je pas pour vous ! Tous les coups qu'on tiroit sur votre vaisseau m'alloient jusqu'au cœur ; je ne cessois de crier et de vous appeller, et mes cris ne pouvoient être entendus. Mes alarmes devinrent bien plus terribles lorsque je vis couler bas votre vaisseau : je vous crus perdu, et sur-le-champ je tombai sans connoissance. Le chevalier de Hocquincour entra à l'instant dans ma chambre : il comprit la cause de l'état où je me trouvois, me fit donner un prompt secours et me quitta pour aller combattre. Lorsqu'il sut que j'étois revenue à moi, il me fit

dire que vous étiez sur l'autre vaisseau que vous aviez sûrement pris ; qu'on venoit d'y arborer le pavillon de Malthe. Cette nouvelle calma mes douleurs : j'espérois qu'après le combat j'aurois le plaisir de vous voir : mais le chevalier de Hocquincour et Cruvilier se mirent à la poursuite des deux vaisseaux contre lesquels ils avoient à faire, et qui, ayant vu que vous vous étiez emparé de l'autre, avoient pris la fuite. La nuit les déroba à la poursuite des deux capitaines, qui voulurent vous rejoindre et ne vous trouverent plus.

Le chevalier de Hocquincour se rendit auprès de moi et fit tout ce qu'il put pour me consoler,

m'assura qu'on vous trouveroit à Zante, où étoit le rendez-vous. On s'y rendit, on vous attendit; mais vous n'y vîntes pas, et l'on fut obligé de partir. On présuma que vous étiez allé à Malthe. Le chevalier de Hocquincour, me voyant toujours plongée dans la tristesse, me proposa de me reconduire auprès de mon pere ou d'aller à Malthe. J'avois trop offensé mon pere pour oser paroître devant lui; je priai qu'on me conduisît à Malthe. Nous partîmes, et l'espérance de vous revoir calma mes ennuis. Quelques jours après notre départ de Zante, comme je dormois tranquillement, je fus réveillée par le bruit du canon; je me levai, je courus à la

fenêtre de ma chambre, je vis deux grands vaisseaux contre lesquels les nôtres avoient déja commencé le combat. Je me sentis peu alarmée : vous n'y étiez pas, et rien ne m'intéressoit. J'ignorois cependant que je courois un danger bien plus grand pour moi que celui de perdre la vie. Le chevalier de Hocquincour combattoit avec une intrépidité qui sembloit lui annoncer la victoire. J'entendis tout-à-coup un bruit terrible sur le vaisseau où j'étois. Il étoit excité par un nombre considérable de Turcs qui avoient passé sur notre bord. Le chevalier de Hocquincour, n'ayant pu empêcher l'abordage, se battoit en désespéré. Il remarqua que la plus grande partie des

Turcs du vaisseau contre lequel il combattoit étoient sur le sien, qu'il se trouvoit par là dépourvu de monde ; il prit la résolution d'y passer avec tout son équipage. Il s'en rendit bientôt maître, fit couper les amares, gagna le large et fit tirer à bout portant sur le sien qu'il venoit d'abandonner. Cruvilier, qui avoit eu du dessous, s'étoit retiré à force de voiles. Les deux vaisseaux ennemis étoient trop maltraités pour les poursuivre. Le premier soin des Turcs fut de visiter la frégate que le chevalier de Hocquincour leur avoit abandonnée. J'étois dans la chambre du capitaine, accablée de douleur et de crainte, lorsqu'on vint enfoncer la porte : plusieurs Turcs

entrerent à la fois. Si-tôt que je les vis, je perdis connoissance. Etant revenue à moi, je me trouvai seule avec ma maure et un Turc qui étoit en sentinelle à notre porte. Je fis alors les réflexions les plus tristes et les plus accablantes. Peu de tems après je vis entrer un Turc assez bien couvert, qui me dit, en langue arabe, que ma maure m'expliqua, qu'il falloit passer sur l'autre vaisseau. Dans la visite qu'on venoit de faire de la frégate, on avoit trouvé qu'elle faisoit eau en plusieurs endroits, de maniere qu'il étoit impossible de la surmonter, ce qui les engagea à porter promptement sur l'autre vaisseau tout ce qu'il y avoit de plus précieux, et de m'y

faire passer. J'aurois mieux aimé qu'on m'eût laissé périr avec le vaisseau : la mort étoit préférable à la situation où j'étois. On me présenta la main pour me conduire à la chaloupe, ensuite à l'autre vaisseau. Le commandant me reçut avec politesse, me fit entrer dans la chambre du capitaine, mit une sentinelle à la porte, pour que personne n'y entrât : on laissa ma maure avec moi. Quelque tems après, je vis entrer ce commandant avec celui du vaisseau que le chevalier de Hocquincour avoit pris. Il lui dit : que penses-tu de cette prise ? Comment trouves-tu cette femme ? Ma maure m'expliquoit tout ce qu'ils disoient. L'autre lui répondit : *Je la trouve trop belle*

belle pour toi : fais-t'en un mérite auprès du grand-visir qui te saura gré d'un tel présent. J'appris par là le sort auquel on me destinoit ; mais je résolus de l'éviter par la mort. Environ une heure après, on vint étendre à terre un grand tapis, sur lequel on servit à manger : les deux capitaines parurent et m'inviterent à prendre quelque nourriture ; mais j'étois trop affligée pour songer à manger. Ils continuerent à avoir pour moi les plus grands égards, me céderent la chambre du capitaine avec la liberté de la fermer pendant la nuit ; mais ils la faisoient ouvrir tous les matins et venoient me contempler. Un jour celui auquel j'appartenois vint seul, me tint des discours

tendres, parla ensuite en maître qui veut être obéi. Je pris un air de fermeté; lui fis dire par ma maure que ma vertu m'étoit plus chere que la vie; que je me donnerois plutôt la mort que de consentir à ses desirs. Je m'élançai en même-tems sur un poignard qu'il avoit à son côté, je l'arrachai du fourreau, le lui présentai. Il fut si étonné qu'il sortit sans chercher à ravoir son poignard. J'en fus charmée et formai la résolution de ne m'en point dessaisir afin de m'en servir contre moi-même en cas de besoin. Ce capitaine ne reparut plus dans ma chambre qu'étant accompagné. Les Turcs se rendirent aux îles de Strivali, où ils trouverent deux autres corsaires

de leur nation avec lesquels ils firent société ; mais le tems n'étant pas propre à courir les mers, ils resterent deux mois dans cette île. La saison étant devenue plus commode, ils partirent au nombre de trois vaisseaux. Le capitaine auquel j'appartenois n'en avoit point : il attendoit qu'ils en eussent pris quelqu'un pour aller me présenter au grand-visir. Ils mouillerent quelque tems vers le cap de Matapa, où ils trouverent un vaisseau auquel ils donnerent la chasse et qui leur échappa à la faveur du vent. Ayant appris que le provéditeur de Zante devoit retourner à Venise, que c'étoit un homme fort riche, qui portoit avec lui tous ses trésors, ils prirent la ré-

solution de l'attaquer, se rendirent vers les îles de Carrera et de Venetica.

Ils y étoient à l'attendre à son passage, lorsque vous y êtes arrivé, les avez attaqués. C'est par votre victoire que j'ai eu le bonheur de sortir de leurs mains. Il est d'autant plus grand que c'est dans les vôtres que je tombe. Le Ciel me dédommage de tous mes maux, en me rendant ce que j'ai de plus cher au monde. „

Le chevalier l'avoit écoutée avec attention : les dangers auxquels elle avoit été exposée, les chagrins qu'elle avoit essuyés, la lui rendoient encore plus intéressante. Il étoit au comble de la joie, de la posséder et de ne devoir ce bon-

heur qu'à lui-même. Il lui fit encore le tableau des tourmens qu'il avoit endurés pour elle.

“ C'est ce traître de valet, reprit-elle, que j'ai mené avec moi, qui, sous l'espoir d'une récompense, m'a livrée au chevalier de Hocquincour, en lui assurant que quand je serois en son pouvoir, il n'auroit pas de peine à me séduire. Il a reçu le châtiment dû à sa perfidie : il périt dans le combat où je tombai entre les mains des Turcs. Le chevalier de Hocquincour, voyant qu'il s'étoit trompé, m'a témoigné un si vif repentir, m'a marqué tant de respects, que je me sens disposée à lui pardonner. „

Le chevalier de Tourville lui dit

que ses sentimens détermineroient toujours les siens, et qu'il ne marqueroit jamais aucun mécontentement au chevalier de Hocquincour. Il lui raconta ensuite ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, les circonstances de la mort de son pere, et lui fit connoître les dernieres intentions de ce respectable vieillard. Elle versa un torrent de larmes, se reprocha à elle-même d'être la cause de la mort du plus tendre des peres.

“ Les suites funestes de mon imprudence, reprit-elle, me causent de grands remords et me font faire bien des réflexions. Mon inclination et des raisons très-pressantes me forcent à rejeter les deux partis qu'il vous a chargé de

me proposer. Je crois que celui du couvent me convient mieux que tous les autres. Je veux y aller et y rester jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me faire connoître l'état auquel il me destine. Nous allons à Venise ; j'ai souvent entendu parler de cette ville à mon pere, j'y ai même été dans ma tendre jeunesse, c'est là où je desire de me retirer. „

Le chevalier lui renouvella ses protestations d'amour et de tendresse ; lui dit que s'il ne consultoit que son cœur, il s'opposeroit à une résolution qui alloit le priver du bonheur de la voir ; ajouta que d'un autre côté, réfléchissant au danger qu'il y auroit pour elle à le suivre dans ses courses, il sa-

crifioit ce bonheur à la raison qui exigeoit qu'il la mît en sûreté ; que la seule grace qu'il lui demandoit, étoit de lui donner souvent de ses nouvelles, et de permettre qu'il allât la voir, ce qu'il feroit le plus souvent qu'il pourroit.

Lorsqu'ils furent arrivés à Venise, le capitaine marchand chercha à leur procurer tous les agrémens possibles. Le doge instruit du combat qu'ils avoient essuyé, envoya chercher le capitaine marchand qui lui fit un fidele récit de ce combat ; vanta la valeur du chevalier de Tourville, auquel il attribua l'honneur de la victoire. Le doge conçut le desir de voir un homme si estimable : le capitaine marchand le dit au chevalier et

l'engagea à rendre visite au prince. Le doge lui voyant un air très-jeune, eut peine à croire ce qu'on lui en avoit dit : il le regarda avec étonnement et admiration, lui fit l'accueil le plus gracieux ; donna ses ordres pour qu'il eût dans Venise tous les agrémens qu'il pourroit desirer, et tous les secours nécessaires pour radouber ses vaisseaux.

La belle Andronique, toujours ferme dans sa résolution, ne demandoit plus qu'à l'exécuter. Le chevalier, quoiqu'il en coutât à son cœur, chargea le capitaine marchand de lui chercher un couvent : il en eut bientôt trouvé. Le chevalier remit à cette aimable fille tout ce que son pere lui avoit

laissé; y ajouta du sien, pour qu'elle ne manquât de rien; lui promit de passer à Siffanto, d'y prendre tout ce qui appartenoit au signor Jany, comme il en avoit le pouvoir, et de le lui envoyer. Il ne se sentit pas la force de l'accompagner au couvent : Andronique n'en fut pas fâchée, elle craignoit que les religieuses ne s'apperçussent de sa tendresse pour lui. Carini et le capitaine marchand furent chargés de la conduire : lorsqu'ils la quitterent, elle leur dit de prier le chevalier de sa part de ne la plus voir; qu'elle craignoit que sa présence ne troublât sa tranquillité; mais qu'il lui feroit plaisir de lui donner de ses nouvelles. Le chevalier de

Tourville, qui la respectoit autant qu'il l'aimoit, résolut de se conformer à ses sentimens. Il engagea Carini et le chevalier Marini qu'ils avoient fait capitaine de la prise, à partir promptement. Il avoit dessein de se rendre à Siffanto pour y prendre, comme nous l'avons dit, ce qui appartenoit au signor Jany, et l'envoyer à sa fille; mais lorsqu'ils furent à la hauteur de Venetica, le chevalier Marini, qui étoit en avant, leur fit signal de quatre vaisseaux turcs. Lorsqu'ils approcherent, ils reconnurent que celui auquel Carini avoit eu à faire dans le dernier combat, étoit du nombre. On apprit par la suite qu'il s'étoit associé avec les trois autres dans le des-

sein de chercher les vaisseaux malthois et d'avoir sa revanche. Les trois malthois se rangerent sur une même ligne, pour être plus à portée de se secourir. Le chevalier de Tourville se mit au centre, Carini à la droite, le chevalier Marini à la gauche. Les Turcs prirent la même position : les deux du centre se disposerent à attaquer le chevalier de Tourville. Il dit à ceux qui composoient son équipage, que le courage les tireroit du danger; les pria de suivre son exemple. Il fit charger ses canons à grosse mitraille, afin de faire plus de ravage sur le pont des ennemis, et plaça les plus vigoureux matelots pour empêcher l'abordage.

(*) Les

(*) Lès Turcs, en abordant les Malthois, firent leur décharge. Le chevalier fit faire la sienne à bout portant. Un des vaisseaux ennemis pencha et gagna le large. Le chevalier, revirant de bord sur l'autre, fit encore une décharge qui tua une quantité prodigieuse de Turcs. Le premier vaisseau ne revenant point à la charge, il résolut de faire servir son artillerie le plus promptement qu'il seroit possible, afin d'empêcher l'abordage par un feu continuel. Voyant que le nombre des ennemis diminuoit considérablement, s'étant d'ailleurs apperçu

(*) Ibid.

qu'il s'élevoit beaucoup de trouble parmi eux, il se douta qu'il leur étoit arrivé quelque malheur, et résolut de saisir le moment de consternation où ils étoient. Il dit à ses gens : « Camarades, profitons du désordre où nous voyons cette canaille : notre feu en a mis bas une grande partie : il faut faire sur eux une décharge générale de l'artillerie et de la mousqueterie, et, sans leur donner le tems de se reconnoître, monter à l'abordage, les tailler en pieces. » Ses ordres furent promptement exécutés : le chevalier s'élança le premier sur le pont du vaisseau ennemi. Il fut fort étonné de trouver au lieu de résistance, un officier turc qui se jeta à ses pieds et lui

rendit ses armes, en criant aux autres d'en faire autant.

La facilité qu'il eut à se rendre maître de ce vaisseau, vint de ce que le capitaine avoit été tué, et que celui qui avoit pris sa place, s'étoit trouvé dans plusieurs combats contre le chevalier de Tourville et avoit éprouvé son courage. Lorsqu'il le vit passer sur son vaisseau, il fut effrayé, exhorta les siens à se rendre, pour éviter une mort certaine.

Lorsque le chevalier fut maître de ce vaisseau, il courut sur celui qui avoit pris le large; lui lâcha sa bordee; le mit hors d'état de se défendre; l'aborda et s'en rendit maître. Il fit passer sur son bord tous les prisonniers; tira de

ce vaisseau tout ce qu'il y avoit de plus précieux, et le coula à fond. Il alla ensuite au secours de Carini qu'il trouva en fort mauvais état : les Turcs étoient déja sur son bord; il venoit d'être tué : son équipage étoit dans le plus grand désordre et ne se battoit plus qu'en retraite. A son arrivée tout changea de face ; il entra dans le vaisseau de Carini, attaqua les Turcs avec fureur ; envoya la prise qu'il venoit de faire au secours de Marini. Les Turcs effrayés repasserent promptement sur leur vaisseau; presque tous furent tués ou culebutés dans la mer : ceux qui échapperent à ses coups se hâterent de prendre le large. Le chevalier ne les poursuivit pas parce

que ses gens avoient besoin de repos et que son vaisseau étoit endommagé. L'autre vaisseau turc prit aussi la fuite. Après ce combat, le chevalier conduisit ses vaisseaux à Siffanto; les fit radouber; et se mit en possession de tous les effets de Carini, comme leur convention le portoit. Il donna à chacun ce qui lui appartenoit de la prise qu'on avoit faite, et récompensa sur ce qui lui revenoit, ceux qui s'étoient le plus distingués : il eût soin ensuite de prendre ce qui appar tenoit et qui étoit dû au signor Jany.

Ses quatre vaisseaux étant prêts et pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire : il donna le commandement de la derniere prise au

chevalier Morozini, son lieutenant; et de celui du vaisseau que montoit le feu capitaine Carini, au chevalier Saint-Roman qui avoit été lieutenant de Carini. L'étonnement est épuisé de voir tant de valeur et de capacité dans un jeune homme de vingt ans. Ces faits se passerent en 1662, et le chevalier de Tourville étoit né, comme nous l'avons dit, en 1642.

Ses arrangemens étant faits, il partit pour Zante; y vendit les esclaves, augmenta ses équipages, pourvut à tout ce qui lui étoit encore nécessaire et qu'il n'avoit pu trouver à Siffanto. Il lia connoissance avec des marchands qui faisoient un très-grand commerce à Venise; les chargea de faire re-

mettre à Andronique tout ce qu'il avoit retiré de l'héritage de son pere. Il lui écrivit d'une maniere fort tendre, la pria de lui donner de ses nouvelles, de les adresser à Malthe où il avoit résolu d'aller. N'ayant plus rien à faire dans l'île de Zante, il en partit avec sa petite flotte et prit la route de Malthe. Le vaisseau de Saint Roman faisoit l'avant-garde, celui de Marini l'arriere-garde, le sien et celui de Morozini étoient au centre. Son arrivée à la tête de quatre vaisseaux fit beaucoup de bruit à Malthe : on ne pouvoit se lasser d'admirer son bonheur et son courage. Le grand-maître lui fit faire des complimens et s'informa s'il revenoit en bonne santé après avoir

couru tant de dangers. Tous les chevaliers allerent le voir sur son bord, pour le féliciter et lui témoigner la joie qu'ils ressentoient de le revoir. Ce n'étoient cependant que les démonstrations d'une amitié feinte : ils étoient intérieurement jaloux de voir qu'un jeune homme se fût acquis, en si peu de tems, autant d'honneur et de réputation. Le chevalier de Hocquincour qui étoit arrivé depuis peu de tems à Malthe en assez mauvais état, avoit les mêmes sentimens qu'eux. Lorsqu'il apprit son arrivée triomphante, il en ressentit du dépit, même du chagrin; mais il eut assez de prudence pour ne pas le faire paroître. Il fut un des premiers à l'aller voir, dans le

dessein de se justifier sur ce qui s'étoit passé à l'égard d'Andronique qu'il croyoit morte ou du moins entre les mains des Turcs. En l'abordant, il l'embrassa avec une tendresse affectée, lui dit : « Mon cher chevalier, le bonheur vous suit par-tout. Vous arrivez triomphant, et je n'ai eu ni la même gloire, ni la même satisfaction : mais je suis consolé par le plaisir de vous revoir et de me justifier auprès de vous sur le mécontentement que j'ai pu vous causer au sujet de votre belle Grecque. Il est vrai, Monsieur, lui répondit le chevalier de Tourville, que j'ai été fort sensible à votre procédé, et que je n'ai pas reconnu votre caractere : mais mon mécontente-

ment et mon chagrin se sont calmés par les aventures singulieres qui me sont arrivées. « Chevalier ! repliqua celui de Hocquincour, ma délicatesse et mon amitié pour vous demandent que je me justifie. » Il lui raconta tout ce qui s'étoit passé à l'égard d'Andronique ; mais il étoit fort surpris de la tranquillité avec laquelle le chevalier de Tourville l'écoutoit : il le fut bien davantage lorsqu'il lui dit que sans cesser d'aimer la belle Andronique, il n'étoit plus sensible aux malheurs qui lui étoient arrivés ; mais il lui expliqua le sens de ces dernieres paroles, lui dit qu'il avoit tiré Andronique d'entre les mains des Turcs, qu'il l'avoit mise dans un

couvent à Venise. Le chevalier de Hocquincour, qui se reprochoit la mort ou l'esclavage de cette charmante fille, fut si charmé de ce qu'il entendoit, qu'il se jeta au cou du chevalier de Tourville, lui dit : « Vous me donnez la vie : j'étois inconsolable sur la perte de ce charmant enfant, et tourmenté par les plus vifs remords. J'admire en même tems votre bonheur : je ne crois pas qu'il y en ait d'égal ; tout vous réussit et contribue à votre satisfaction. Ce sont des miracles continuels que vous faites. »

En sortant de cette conversation, le chevalier de Tourville alla rendre ses devoirs au grand-maître qui le combla d'amitiés et lui

donna les plus grands éloges. Presque tous les chevaliers lui faisoient leur cour pour aller avec lui lorsqu'il retourneroit en course. Le chevalier de Hocquincour fut piqué de voir qu'on n'avoit pas les mêmes égards pour lui. Il ne put même si bien cacher son dépit, que M. de Tourville ne s'en apperçût : mais celui-ci, par un excès de générosité, faisoit rejaillir sur de Hocquincour tous les honneurs qu'on lui rendoit. Il ne le quittoit point, lui faisoit continuellement sa cour, et lui rendoit les mêmes devoirs que s'il eût encore été son volontaire. Le chevalier de Hocquincour, qui se proposoit de partir bientôt, lui dit un jour, qu'il n'osoit se flatter

qu'il

qu'il seroit de la partie. Le chevalier de Tourville lui répondit qu'il se feroit toujours honneur de le suivre par-tout et d'être à ses ordres; qu'il le prioit même de lui accorder cette grace. Cruvilier refusa de les accompagner; et le chevalier de Tourville lui céda le vaisseau de Carini, qui lui appartenoit, avec celui que montoit le chevalier Morozini. Il ne se réserva que le sien et celui du chevalier Marini; ce qui forma, en comprenant celui du chevalier de Hocquincour, deux sociétés de trois vaisseaux chacune.

Dans ce tems le chevalier de Tourville reçut une lettre d'Andronique qui lui apprenoit les égards qu'on avoit pour elle, les

pressantes sollicitations qu'on lui faisoit pour la déterminer à prendre le voile, et son éloignement pour cet état ; qu'elle avoit eu bien à combattre, pour modérer la violence de son amour ; qu'il étoit à présent moins vif, mais beaucoup plus tendre. Cette lettre réveilla celui du chevalier : il se hâta de lui répondre ; lui apprit qu'il avoit trouvé le chevalier de Hocquincour à Malthe ; qu'ils étoient près de retourner en course ensemble ; qu'après la campagne il feroit son possible pour la voir.

Lorsque les trois chevaliers allerent prendre congé du grand-maître, il adressa par préférence la parole au chevalier de Tourville, lui dit : “ Si vous continuez

à combattre comme vous faites, vous deviendrez la terreur des Turcs. Votre seul nom sera les plus grandes forces qu'on pourra leur opposer. Nous ferons tous des vœux pour vous, afin qu'on puisse bientôt vous revoir. „ Les chevaliers ne quitterent ce prince que pour se rendre sur le port et mettre à la voile. Ils resterent plus de deux mois en mer sans rencontrer d'ennemis. Pendant ce tems le chevalier de Hocquincour tomba malade et reçut du chevalier de Tourville des marques d'attention et d'attachement qui ne contribuerent pas peu à sa guérison. Il étoit à peine convalescent qu'ils rencontrerent six vaisseaux algériens ; mais, aussi-tôt que ceux-ci re-

connurent les vaisseaux malthoïs ; ils prirent la fuite avec précipitation. Le vaisseau du chevalier de Tourville qui étoit meilleur voilier que les deux autres malthoïs, serra le plus gros des six algériens ; le joignit ; lui lâcha une bordée qui le dérangea beaucoup ; lui donna le tems de l'approcher et de l'accrocher. Son équipage, accoutumé à vaincre sous lui, se battit avec la hardiesse et le courage que donne la certitude de vaincre. Les Algériens se défendirent en désespérés. Le chevalier de Hocquincour voyant qu'il ne pouvoit joindre les autres vaisseaux ennemis qui avoient beaucoup d'avance sur lui, resta spectateur du combat, admira le cou-

rage et la force du chevalier de Tourville ; se tint cependant prêt à lui donner du secours en cas qu'il en eût besoin. Le chevalier de Tourville continuoit de combattre; c'étoit un lion en fureur ; tout ce qui lui résistoit tomboit sous ses coups : par-tout où il se présentoit, ses gens reprenoient courage et les ennemis plioient : la victoire ne sembloit lui être disputée, que pour la rendre plus glorieuse. Les Algériens, ne pouvant plus résister à tant de valeur, se rendirent à la fin. Maître de ce vaisseau, il y mit quelques-uns de ses matelots et de ses pilotes, et envoya proposer au chevalier de Hocquincour, comme à son général, de nommer celui qui

commanderoit cette nouvelle prise. Le chevalier de Hocquincour répondit que cet honneur appartenoit au vainqueur. Après un combat d'honnêteté, les trois capitaines déciderent d'un commun accord, que ce seroit un nommé *Barilly*, lieutenant de celui du chevalier de Tourville, comme ayant mérité cet honneur. Leurs forces se trouvant de beaucoup augmentées par cette prise, ils résolurent de continuer leur course : mais le chevalier de Hocquincour se sentant toujours malade, résolut de retourner à Malthe pour y rétablir sa santé. Il voulut engager les autres à continuer leur course; mais ses instances furent inutiles.

Leur prompt retour à Malthe

surprit tout le monde; on ne le fut pas moins de les voir arriver avec une nouvelle prise. Le chevalier de Tourville fit porter le malade à terre, donna ses ordres pour qu'on en eût soin, et alla rendre compte de son voyage au grand-maître. Ce prince lui donna de nouvelles marques de son amitié, écouta avec beaucoup d'attention et de plaisir le détail modeste qu'il lui fit du combat. Ce prince lui dit: " La gloire que vous attribuez aux autres est une preuve de celle que vous méritez. » Ce prince vouloit lui donner une commanderie de grace; mais plusieurs commandeurs lui représenterent qu'il feroit tort aux anciens chevaliers qui avoient, comme lui,

rendu de grands services à la religion, sans avoir été récompensés; que le chevalier de Tourville l'étoit assez par les profits que lui procuroient ses prises. Le grand-maître ne remplit pas ses intentions, craignant de causer du murmure; mais il sentit que le langage des commandeurs étoit dicté par la jalousie. Ce fut un bonheur pour le chevalier de Tourville de ne pas recevoir cette marque de distinction : elle l'auroit attaché à l'ordre et par conséquent empêché de parvenir aux honneurs et à la gloire où son mérite l'éleva depuis.

Le chevalier de Hocquincour étoit toujours malade et goûtoit la satisfaction de voir que celui de Tourville avoit pour lui les

soins les plus assidus. Il reçut des lettres de Paris, où on lui marquoit que tout le monde vantoit les exploits du chevalier de Tourville, et on lui en demandoit le détail. Il y répondit et rendit à ce dernier toute la justice qui lui étoit due ; écrivit même à monsieur de la Rochefoucault pour le remercier de lui avoir procuré un aussi grand officier ; lui marqua qu'il avoit commencé par où les autres finissent ordinairement, et fait en peu de tems des actions qui attiroient l'admiration de tout le monde.

Lorsqu'il fut guéri, il se prépara à aller en course avec les chevaliers de Tourville et Marini, ce qu'il exécuta peu de jours après.

Ayant fait une navigation assez longue, ils commençoient à désespérer de rencontrer des vaisseaux turcs, lorsque le chevalier Marini, qui étoit en avant, fit signal qu'il découvroit plusieurs voiles et se mit en panne pour attendre les deux autres vaisseaux. On s'apperçut que c'étoient des galeres turques : on en compta jusqu'à trente-six. Les trois capitaines malthois tinrent conseil, pour décider sur le parti qu'ils avoient à prendre : la partie étoit trop inégale pour qu'ils pussent espérer un succès favorable ; mais ils ne pouvoient se résoudre à prendre la fuite. Pendant qu'ils étoient à délibérer, ils virent arriver sur eux les galeres qui les ayant apperçus,

s'étoient hâtées d'avancer à force de rames. Alors il ne fut pas question de délibérer, mais de combattre. Chaque capitaine se hâta d'aller donner ses ordres sur son bord. Le chevalier de Tourville étoit trop accoutumé à combattre, pour ne pas sentir qu'il étoit perdu s'il se laissoit environner; qu'il falloit empêcher l'escalade et les coups de main : pour cet effet il fit tenir son artillerie toute prête. Les galeres qui l'approcherent lui lâcherent toute la leur, mais elles ne lui firent pas beaucoup de mal et approcherent encore. Alors le chevalier leur répondit par une bordée qui les endommagea beaucoup; fit à l'instant jeter sur leur bord une quantité prodigieuse de

lances à feu et de grenades : pendant ce tems on faisoit un feu continuel de mousqueterie. Les galeres étant à fleur d'eau et à découvert, il y eut peu de coups qui ne portassent. Les deux autres chevaliers firent la même manœuvre. Le combat dura neuf heures, et le feu fut terrible de part et d'autre. Enfin les galeres étant toutes maltraitées dans leurs manœuvres et ayant perdu plus de huit cents hommes, prirent la fuite et se retirerent vers le port Dauphin dans l'île de Chio.

Les Malthois, malgré leur victoire, avoient été si maltraités qu'il leur fut impossible de continuer leur course; ils retournerent à Malthe pour se radouber.

Ils

Ils y trouverent un grand changement à leur égard. Les commandeurs et les chevaliers avoient profité de leur absence pour les desservir auprès du grand-maître, qui jusqu'alors leur avoit marqué beaucoup d'estime et d'amitié. Ils lui avoient persuadé que les chevaliers de Hocquincour et de Tourville n'avoient remporté tant d'avantages que par la valeur des chevaliers volontaires qu'ils exposoient au plus grand feu, pendant qu'ils l'évitoient eux-mêmes; que ces volontaires qu'on sacrifioit ainsi n'en retiroient ni profit ni honneur, les chevaliers de Hocquincour et de Tourville réservant tout pour eux; qu'il étoit de sa justice de protéger ses sujets con-

tre l'oppression. Ce prince étoit naturellement bon et juste, mais facile à séduire : on ne manqua pas de l'avertir du mauvais état où ils étoient, et de lui insinuer que s'ils avoient été maltraités, c'étoit parce qu'ils avoient peu de chevaliers avec eux. Les chevaliers de Hocquincour et de Tourville ne virent personne venir leur faire politesse comme autrefois, et se douterent de ce qui étoit arrivé. Le chevalier de Hocquincour dit à M. de Tourville : « Je m'apperçois que nous déplaisons à ceux de ce pays-ci : allons voir le grand-maître, et, si ce changement à notre égard a passé jusqu'à lui, nous quitterons, si vous m'en croyez, ce pays-ci, et *secouerons*,

en partant, la poussiere de nos souliers. » Ils allerent ensuite voir le grand-maître. Lorsqu'ils parurent devant lui, il leur dit : « Messieurs, les armes sont journalieres ; la victoire vous a été jusqu'à présent favorable ; si elle vous a abandonnés dans cette derniere rencontre, c'est pour vous donner plus de satisfaction dans une autre occasion. »

Ce compliment, et le froid que ce prince leur marquoit, furent une preuve de son changement à leur égard. Le chevalier de Hocquincour, piqué de voir qu'on leur rendoit si peu de justice, lui dit qu'il étoit mal instruit sur cette derniere affaire, où ils avoient acquis plus de gloire que dans

toute autre occasion, puisqu'ils avoient soutenu un combat de neuf heures contre trente-six galeres turques qu'ils avoient eu l'avantage de battre et de forcer à prendre la fuite, après avoir perdu plus de huit cents hommes. Le prince fut surpris et leur dit qu'on ne lui avoit pas fait un récit fidele de cette action; qu'il étoit bien aise d'apprendre par eux-mêmes la nouvelle gloire qu'ils avoient acquise et sur laquelle il leur faisoit son compliment. Ils se retirerent cependant fort mécontens de cette réception.

Le chevalier de Tourville n'avoit point encore reçu des nouvelles de sa famille, depuis qu'il étoit parti pour ses caravanes: il en reçut cette

année, c'étoit en 1664. Elles lui apprirent le mariage de son frere ainé avec demoiselle Jeanne *le-Sauvage*, fille unique de Julien, seigneur de *Fontenaylle-Marcoul*, de *Vauville*, et de dame de Cotentin sa parente.

Le chevalier de Hocquincour et lui, mécontens des Malthois, résolurent de quitter le pavillon de Malthe, et de continuer leurs courses contre les Turcs sous celui de la république de Venise. Leur résolution étant prise, ils vendirent leurs vaisseaux, parce qu'ils étoient instruits que cette république est dans l'usage d'en fournir à ceux qui servent sous son pavillon; partirent sur un bâtiment qui les transporta à Naples. De là

ils se rendirent à Rome. Ils avoient envie de voir cette ville célebre. Leur séjour y fut assez long, parce qu'ils vouloient examiner les antiquités, et qu'ils y attendirent les réponses aux lettres qu'ils avoient écrites à Paris. Le chevalier de Tourville écrivit à Andronique, pour lui apprendre le projet que son ami et lui avoient formé d'aller à Venise, et l'assurer de l'impatience qu'il avoit de la revoir. Pendant leur séjour à Rome, il arriva au chevalier de Tourville quelques aventures galantes dont le détail est peu intéressant. Le chevalier de Tourville s'impatientoit de ne point recevoir de réponse à la lettre qu'il avoit écrite à sa chere Andronique, et desiroit de se rendre à Venise. Enfin son ami reçut des

nouvelles de Paris. Ils partirent. Son premier soin, en arrivant à Venise, fut d'aller au couvent où étoit Andronique. On lui dit qu'elle en étoit sortie depuis six mois; qu'elle étoit mariée. La consternation où il tomba ne peut se peindre : il demanda d'un son de voix étouffé, avec qui? *Avec un sénateur*, lui répondit-on, *l'un des premiers de cette ville.* Il demanda ensuite à voir la supérieure, espérant en savoir par elle des nouvelles plus particulieres. Elle eut la complaisance de venir lui parler, lui demanda ce qu'il avoit à lui dire. « Vous aviez, Madame, lui répondit-il, dans votre couvent une jeune demoiselle appelée Andronique, dont le pere est mort dans mes bras et me chargea du soin

de ses affaires. Je suis venu pour la voir, comptant qu'elle étoit encore ici. On vient de me dire qu'elle n'y est plus depuis six mois et qu'elle est mariée. J'ai pris la liberté de vous demander, espérant que vous voudriez bien avoir la bonté de m'en donner des nouvelles plus particulieres. Il est vrai, répondit-elle, que nous avons eu ici la signora Andronica, dont nous avons tout lieu de nous louer. Sa piété et ses qualités du cœur nous ont édifiées. Dieu l'a récompensée par un mariage des plus avantageux. Elle s'en éloignoit d'abord : mais la raison et tout ce qu'on lui a dit, l'ont enfin déterminée à y consentir.

C'est depuis six mois qu'elle est

mariée, comme on vous l'a dit : elle vient me voir très - souvent. Puisque vous étiez un des amis de son pere et chargé de ses affaires, je lui ferai connoître la premiere fois qu'elle viendra, la surprise où vous avez été de ne pas la trouver ici, et le desir que vous avez de la voir. J'aurai soin de vous faire savoir ce qu'elle m'aura répondu, si vous m'apprenez votre nom et votre demeure. »

Le chevalier put à peine soutenir cette conversation : il remercia la supérieure, lui donna son nom, son adresse, et se retira pénétré de la plus vive douleur. Lorsqu'il fut de retour chez lui, il se retira dans sa chambre; ordonna qu'on n'y laissât entrer personne; s'a-

bandonna au désespoir ; accusa Andronique de légéreté, d'inconstance ; se livra contr'elle à toute la fureur d'un amant irrité. Il étoit dans cet état lorsqu'on frappa à sa porte de la part du chevalier de Hocquincour qui le faisoit chercher par-tout. Il vouloit le mener avec lui voir l'ambassadeur de France, qui étoit son proche parent. Le chevalier de Tourville sentit ce que son devoir demandoit de lui : il se calma et accompagna son ami chez le ministre, qui leur marqua toute la considération qu'ils méritoient.

Le chevalier de Tourville avoit la prudence de faire paroître de la sérénité à l'extérieur ; mais le chagrin déchiroit son cœur : l'impa-

tience de ne point recevoir des nouvelles de la supérieure le tourmentoit encore : mais, au bout de deux jours, une fille vint de la part de cette religieuse le prier de passer au couvent parce qu'elle désiroit de lui parler. Il se hâta de s'y rendre. « Vous voyez, lui dit-elle, mon exactitude à tenir ma parole. La signora Andronica vint me voir hier : je lui dis que vous étiez venu demander de ses nouvelles. En entendant prononcer votre nom, elle rougit, parut toute émue, et s'écria avec un air de surprise : quoi ! il n'est donc pas mort ! on m'avoit assuré qu'il avoit péri avec le chevalier de Hocquincour : je suis bien satisfaite que cela ne soit pas vrai. Je

voudrois bien le voir pour m'entretenir avec lui sur mes affaires ; mais vous savez combien j'ai de précautions à prendre pour ne pas causer de jalousie à mon mari.

Après avoir cherché le moyen le plus sûr pour qu'elle pût vous voir sans danger, nous sommes convenues qu'elle prieroit son mari de permettre qu'elle vienne demain passer la journée avec moi ; ainsi, monsieur, si vous voulez vous y rendre immédiatement après votre dîner, vous pourrez vous entretenir librement et en toute sûreté avec elle. » Il la remercia de ses bontés et promit de s'y rendre au tems marqué. Ce que la supérieure lui avoit dit justifia Andronique dans son cœur et calma son chagrin.

grin. Le lendemain il alla au couvent, demanda la supérieure : une religieuse se présenta, lui ouvrit la porte du parloir, le fit entrer, et la referma soigneusement.

Un instant après, il vit paroître Andronique : il la trouva plus belle que jamais : son cœur fut saisi de joie en la voyant ; mais il fut accablé de la plus vive douleur, lorsqu'il vint à réfléchir qu'elle n'étoit plus à elle, qu'elle n'étoit pas à lui. L'agitation où il se trouva l'empêcha d'articuler un seul mot. Andronique n'étoit pas dans une situation plus tranquille, mais elle fit un effort sur elle-même et lui dit : « La joie que j'ai de vous voir, après les larmes que m'a fait verser la nouvelle de votre mort,

seroit complette, si le nœud que j'ai contracté ne me forçoit d'imposer silence à tous les sentimens de mon cœur.

Pourquoi ne m'avez-vous pas donné de vos nouvelles? Votre silence me confirma dans une fatale persuasion qui pensa me causer la mort, et me fera essuyer le reste de ma vie les plus cruels tourmens. » Ses larmes et ses soupirs annoncerent la sincérité de son langage.

Le chevalier s'attendrit lui-même; lui apprit qu'il lui avoit écrit de Malthe et de Rome; ajouta qu'il ne pouvoit comprendre pourquoi ses lettres ne lui avoient point été rendues. Ils se livrerent tous deux aux regrets, qui ne firent qu'en-

flammer leur mutuelle tendresse. Il la pria de lui faire connoître les détails de son mariage. Andronique lui répondit : « Je vais le faire pour me justifier dans votre esprit. A peine fus-je entrée dans ce couvent, que je ressentis la plus vive douleur de m'être séparée de vous. Si j'avois suivi les mouvemens de mon cœur, j'en serois sortie pour voler promptement sur vos pas ; mais une fatale pudeur me fit craindre de montrer trop à découvert ma foiblesse pour vous. Les raisons qui m'avoient engagée à prendre ce parti me revenoient à l'esprit ; elles m'engageoient à vous écrire de ne pas venir me voir. Je brûlois d'amour pour vous ; je me défiois de ma foiblesse, et crai-

gnois qu'au lieu de vous dire adieu, je ne vous disse : je vous suis.

Vous partîtes enfin, cher chevalier ! que notre séparation fut cruelle pour moi ! Plusieurs nuits se passerent sans que je pusse prendre de repos : je me refusois toute espece de nourriture. La supérieure, voyant que j'étois d'une maigreur extrême, se persuada que j'étois malade : elle appella un médecin ; mais ce n'étoit pas celui qu'il me falloit ; je refusai de prendre ses remedes. Le tems diminua cependant ma douleur : l'affection que la supérieure prit pour moi acheva de les calmer, sans cependant les éteindre. Elle vouloit que je fusse toujours auprès d'élle, et m'engageoit souvent

à la suivre au parloir. Elle est fort gaie et fort aimable lorsqu'elle se trouve avec des gens de sa connoissance; mais elle affecte un air froid et sérieux qu'elle croit devoir à sa qualité de supérieure. Elle auroit souhaité que je me fisse religieuse, pour que je me trouvasse dans le cas de passer le reste de mes jours avec elle, et fit tout ce qu'elle put pour m'y engager; mais elle s'apperçut que j'avois une répugnance invincible pour cet état, et cessa de me faire des instances à ce sujet. Elle me fit faire connoissance avec une de ses amies qu'elle avoit prévenue en ma faveur. Un jour qu'elle étoit au parloir avec cette dame, elle me fit appeller et m'engagea à

prendre un siege auprès d'elle. On mit la conversation sur moi et l'on me demanda quelle étoit ma famille et quel âge j'avois ? Il se touva que l'amie de la supérieure avoït connu mon pere et ma mere dans le séjour qu'ils avoient fait à Venise. Elle me parla beaucoup de son frere qui avoit été fort lié avec eux ; me proposa de me le présenter, et l'amena avec elle peu de jours après, quoique je ne lui eusse témoigné aucune envie de le voir : c'étoit un sénateur.

Je le reçus avec politesse, mais avec froideur. Quelques jours après il revint avec sa sœur, et je remarquai dans cette seconde visite qu'il avoit toujours les yeux atta-

chés sur moi, ce qui me fit soupçonner un commencement de passion que je cherchai d'abord à détruire par les manieres froides que j'affectois d'avoir avec lui ; j'évitois même les occasions de le voir. Ce fut en vain : sa passion, quoique naissante, étoit trop vive pour pouvoir s'éteindre si facilement. Je pris la résolution de ne le plus voir ; mais les instances de sa sœur et de la supérieure qui entroit dans leur idée, par de bonnes intentions pour moi, me firent changer de sentiment.

Il me fit un jour l'aveu de son amour ; mais je ne lui répondis qu'avec froideur : il ne se rebuta cependant pas et mit toute son espérance dans sa sœur. Depuis ce tems elle ne cessa de me parler

des sentimens de son frere pour moi; ses tentatives étoient inutiles; mon cœur étoit tout à vous; je ne soupirois que pour vous et murmurois en secret de n'avoir pas de vos nouvelles. J'étois dans cette situation, lorsque le bruit se répandit à Venise qu'il y avoit eu un combat naval des plus terribles dans l'Archipel, et où vous aviez péri avec le chevalier de Hocquincour. A cette nouvelle je fus frappée comme d'un coup de foudre: je voulus en vain cacher ma douleur, je m'évanouis, après avoir poussé un grand cri. On vint à mon secours, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on me fit revenir. Je restai plusieurs mois dans un état de langueur qui fit

craindre pour ma vie. Le jour on cherchoit à me donner de la consolation : mais je n'en trouvois que la nuit, où je pouvois penser à vous en liberté et laisser aller le cours de mes larmes.

Lorsque le sénateur apprit ma situation, il en fut pénétré de douleur. Si-tôt qu'il fut instruit du rétablissement de ma santé, il engagea sa sœur à venir au couvent avec lui, pour me faire des propositions de mariage et joindre ses instances aux siennes.

Sa sœur en parla d'abord à la supérieure qui lui promit de la seconder de tout son pouvoir. Dès le soir même, elle me rendit compte de la visite de son amie et de la promesse qu'elle lui avoit

faite. Je lui répondis que j'étois trop attachée à la liberté pour la sacrifier à un homme pour lequel je n'avois aucun penchant. Elle me représenta que, n'ayant point de vocation pour la vie monastique, je ne pouvois me dispenser de me marier, parce qu'en restant fille, il faudroit que je passasse toute ma vie dans un couvent pour éviter les dangers auxquels la jeunesse et la beauté ne pouvoient manquer de m'exposer; que je devois profiter de l'occasion avantageuse qui se présentoit; que celui qui me recherchoit, quoique d'un âge un peu avancè, n'avoit rien de rebutant; qu'il étoit bien fait, avoit beaucoup d'esprit, étoit un des plus riches et des plus grands sei-

gneurs de Venise ; enfin que je commettrois une grande imprudence en le refusant, et que je pourrois m'en repentir tout le reste de ma vie. Ces raisons m'ébranlerent, mais ne me déterminerent pas. Je lui dis que la chose étoit trop sérieuse pour prendre un parti sur-le-champ. Je lui demandai vingt-quatre heures pour faire mes réflexions ; lui promis qu'au bout de ce tems je lui ferois part de la résolution que j'aurois prise. J'inclinois pour le mariage, parce que je sentois que c'étoit l'unique parti que j'avois à prendre, n'ayant nul goût pour la vie religieuse ; mais votre image se présentoit à mon esprit et me reprochoit mon infidélité. Cepen-

dant sur la nouvelle de votre mort, que votre silence confirmoit, je me disois, en pleurant : il est mort, que deviendrai-je ? J'ai perdu tout ce que j'avois de plus cher au monde et pour lequel j'avois tout sacrifié. Me voilà livrée à moi-même, à mille dangers et aux chagrins les plus cuisans.

Enfin je me déterminai insensiblement à épouser le frere de l'amie de la supérieure. Je dis à celle-ci que ses conseils avoient fait impression sur moi ; que je consentirois à ce mariage, sous des conditions que ma délicatesse m'obligeoit de proposer avant de donner ma parole. La supérieure m'embrassa de joie, m'assura que

le

le sénateur accepteroit toutes celles que je voudrois lui proposer. Son amie vint la voir le lendemain : elle connut mes intentions, alla en faire part à son frere. Ils revinrent tous deux : son frere m'exprima dans les termes les plus honnêtes et les plus tendres la satisfaction que lui causoit mon consentement. Je lui répondis que je ne lui donnerois une parole positive, que quand il auroit consenti à ce que je voulois exiger de lui. Parlez, Andronique! reprit-il, je ferai tout ce que vous voudrez.

Faites attention, continuai-je, que votre amour a été trop prompt et trop vif, pour que je puisse espérer qu'il sera durable. Lors-

que nous serons mariés, il pourra cesser, et le repentir de m'avoir épousée en prendra la place. Vous deviendrez malheureux; et moi bien plus que vous, puisque j'en serai la victime. Pour éviter ce malheur, il est de mon intérêt et du vôtre que j'examine la solidité de votre tendresse pour moi. Ainsi je vous demande une année de délai, pendant laquelle vous ne viendrez me voir qu'une fois par semaine. Si vous pouvez m'accorder cette épreuve, je serai alors convaincue de la solidité de vos sentimens, et vous me trouverez autant d'empressement à m'unir à vous que vous en aurez de vous unir à moi: mais si vous ne vous sentez pas capable de la soutenir, ce sera une

marque certaine de votre inconstance, et qui prouvera la sagesse des précautions que je prends aujourd'hui. Ce langage surprit beaucoup la supérieure et son amie : le sénateur resta comme interdit. Revenu de sa surprise, il me dit : Je ne m'attendois point à essuyer un noviciat si long : je comptois toucher au moment de mon bonheur, son éloignement augmente mon chagrin. Cependant s'il le faut pour vous prouver la sincérité de mes sentimens, je m'y soumets, quoiqu'il en coûte à mon cœur ; mais la grace que je vous demande, c'est de vouloir bien adoucir un peu la rigueur de mes peines, d'abréger mon noviciat à six mois, et de souffrir que j'aie

le plaisir de vous voir trois fois par semaine.

Je ne voulus me relâcher sur aucune des conditions que j'avois mises à mon mariage avec lui, et il les remplit toutes. J'espérois qu'avec le tems sa passion diminueroit; mais je me trompai : elle augmentoit chaque jour, et j'y étois insensible. L'année étant enfin révolue, et n'ayant aucune nouvelle de vous, je m'unis à lui. Je ne puis vous peindre sa joie : pour moi j'étois dans un état à n'en prendre guère; je sentois qu'il manquoit quelque chose à mon cœur. Ses soins empressés, sa douceur, sa complaisance, auroient rendu une autre que moi très-heureuse. La reconnoissance commençoit ce-

pendant à faire impression sur mon cœur et à me faire goûter mon bonheur lorsque vous êtes arrivé. Votre résurrection me fait un plaisir extrême : elle réveille toute ma tendresse pour vous, et me rendra malheureuse le reste de ma vie. » Ils se firent de tendres reproches qui furent accompagnés de larmes. Le tems avoit passé bien rapidement ; l'heure à laquelle Andronique devoit se retirer étoit arrivée ; elle se retira ; mais elle lui promit de le revoir au même lieu et de le faire avertir quand il pourroit s'y rendre.

FIN du tome I.

Bot. 3/4/47 while in Belgium-Librairie Moens
Bruxelles $12.00 Set of 6 vols. 1 missing

